Damien et la nouvelle Histoire

Éric de Bellefonds

Damien et la nouvelle Histoire

Il est des moments où une invention à laquelle personne ne croit, non seulement apparaît, mais décide du sort de l'humanité. Je ne veux pas parler de ces inventions qui détournent le cours heureux des hommes et, sous prétexte d'améliorer la vie, ne font qu'enrichir quelques négociants. Je veux parler des inventions très rares qui ont sauvé les hommes. C'est à une pareille invention à laquelle travaillait le docteur Y, dans le plus grand secret, et avec des fonds plutôt réduits, au début de l'automne 20**.

Ce docteur portait, comme tous les chercheurs, la blouse blanche largement ouverte vers le haut. Il était grand et maigre, et un peu courbé à force d'étudier de gros livres de chimie, de physique, de calculs algébriques, de biologie, de mécanique, de géographie et autres sciences indispensables à son invention. Il avait aussi la peau ridée partout, peut-être l'effet d'une vie baignée dans les vapeurs chimiques. Il vivait seul dans sa maison en pierres, dans le quartier de Saint-Just, pas très loin du centre de Lyon, où n'entraient, hors lui-même, qu'une bonne à tout faire deux fois par semaine, pour faire un peu de ménage et préparer à l'avance les repas du docteur. Cette bonne, une Mexicaine de 53 ans, était aussi curieuse qu'une souche. Elle ignorait complètement ce que faisait le docteur et ne cherchait pas à le savoir. Celui-ci lui avait formellement interdit d'aller au sous-sol, et, bien que le docteur eut souvent oublié de fermer la porte au rez-de-chaussée, celle qui donnait sur l'escalier menant au laboratoire, jamais elle n'avait été tentée d'aller voir ce qui pouvait s'y trouver. Elle était donc l'employée idéale, et peut-être la seule au monde à connaître le docteur, après avoir travaillé pour lui plus de 20 ans. En effet, si le docteur avait de la famille, il n'en parlait jamais et ne recevait personne. La famille est en vérité le seul lien avec le reste des hommes qu'il est facile de briser. Fuir la bande au pouvoir, ce qu'on appelle le gouvernement, ou ses créanciers, ou ses voisins est une tâche presque insurmontable; mais pour fuir sa famille, il suffit de ne pas lui parler pendant plus d'une semaine. Y a-t-il dans les parents humains, comme dans les vaches qui à un moment précis donnent un coup de patte à leurs veaux pour qu'ils se décident à vivre leur vie sans eux, un instinct de séparation, que la société fait semblant d'ignorer, mais qui existe toujours ? Quoi qu'il en soit, s'il avait un père, une mère, un oncle ou une tante, personne dans le quartier ne l'avait aperçu, et il est assez certain qu'aucun parent n'avait jamais visité le docteur.

Si le docteur avait fabriqué sa machine, ce n'était point pour épater ou s'enrichir; le docteur en effet était un véritable altruiste, doublé d'un doux philosophe. Il n'était pas assez sot pour croire que l'homme est né bon, ou qu'à force de progrès, technique ou autre, l'humanité vivrait enfin libre et heureuse; mais son bon cœur

l'empêchait d'être indifférent, et s'il avait inventé cette machine, s'était pour corriger les plus grosses fautes de l'Histoire.

« Oui, se disait-il, pourquoi ne pas revenir en arrière. Nous savons maintenant ce qui aurait dû être, au lieu de ce qui a été; chaque événement historique a un début précis, il se rattache toujours à une circonstance précise que souvent nous connaissons; un certain jour, une certaine minute, un oui plutôt qu'un non changeait la vie d'un million d'hommes. Si le roi Charles III décidait de combattre les Vikings en 911, au lieu de leur donner la Normandie, c'est toute l'Histoire de la France et de l'Angleterre qui était changée, et ensuite celle du monde. Point d'invasion de l'Angleterre par les Normands de France, qui francifièrent l'île, changèrent son administration et lui donnèrent une importance que sans eux elle n'aurait jamais eue. Sans cette invasion, l'Angleterre avait le destin de la Suède ou de la Finlande : une Histoire discrète et presque entièrement locale. Sans Charles III et Guillaume le Conquérant, point de grandeur anglaise, point de colonies, point de dictature mondiale des Anglo-Saxons. Et on peut donner des centaines d'exemples du même genre. Si Louis XV s'était donné la peine de vaincre les Anglais en Amérique du Nord, point d'États-Unis. Ce grand territoire aurait pu être divisé équitablement entre Français, Espagnols et Amérindiens. Et ainsi de suite.

On me dira que les Solimans et les Tamerlans, tous les grands envahisseurs et destructeurs de l'Histoire sont nombreux, et qu'il faudrait envoyer bien des assassins pour s'en débarrasser. Et que, une fois disparus, ils seraient peut-être remplacés, et l'Histoire serait la même, ou pire. Non, je ne crois pas qu'ils seraient remplacés. Il suffit de bien étudier l'Histoire pour se rendre compte qu'elle est toujours le résultat d'un homme, un homme bien précis, qui a pris une décision et ainsi a décidé du cours de cette Histoire. Enlevez Napoléon, et tout change. Il n'y avait aucun second Napoléon attendant son tour. Et si cela même était, si la possibilité existait que les choses reviennent finalement au même ? Ne vaut-il pas la peine d'essayer ? C'est un risque assez mince, puisque rien n'empêche de retourner au même endroit dans le temps pour faire une seconde correction, ou au pire défaire la première. »

En effet, le docteur travaillait à une machine à voyager dans le temps, et, comme tant de philanthropes, naïfs ou non, il laissait peut-être son optimisme simplifier l'Histoire et les hommes. Il est douteux que quelques corrections historiques pouvaient vraiment améliorer l'avenir. Cependant, il est certain qu'elles pouvaient changer beaucoup de choses, et du moins sur le moment, sauver la vie de millions d'hommes. Je dirai plus tard qu'elle partie de l'Histoire il avait décidé d'arranger à sa façon, car il avait en effet limité son ambition à un seul événement. Quoi qu'il en soit, pour l'instant, il était loin d'avoir la moindre influence sur l'avenir, car sa machine transformait tout en poussière. « Il me faut rapidement un associé, se disait-il en marchant de long en large dans son laboratoire. Je vois depuis trop longtemps mon travail de trop près. La solution est

peut-être simple, mais penché sur mes fioles et mes bécères, je ne sais plus juger de l'ensemble. Il me faut un jeune homme qui sera non seulement mon cobaye, mais un collègue. Je lui apprendrai autant qu'il faut comment fonctionne ma machine, et peut-être que son esprit neuf et vigoureux saura trouver où est mon erreur. »

Le lendemain de cette importante décision, le docteur Y s'adressa à sa femme de ménage plus intimement que d'habitude. Elle était au salon du rez-de-chaussée, à épousseter une étagère, quand le docteur vint derrière elle et s'assit dans un grand fauteuil, où il ne s'était peut-être pas assis depuis plusieurs mois.

- Chère madame Vadrouillès, dit-il sans préambule, comment allez-vous ?

La femme de ménage, qui ne l'avait pas entendu venir, sursauta d'abord, puis se retourna un peu surprise.

- Mais je vais bien, monsieur, dit-elle avec son accent espagnol.

- Très bien, très bien. Je voulais vous demander. Connaissez-vous un jeune homme intelligent, franc et qui aimerait travailler pour moi ?

- Ma foi, répondit-elle après l'avoir un peu dévisagé, je crois que non.

Le docteur aussitôt se leva, fit un pas pour sortir du salon, puis se retourna et lui dit.

- Ça ne fait rien. Continuez, madame Vadrouillès, continuez.

Ensuite il sortit de chez lui. La patience n'était pas une de ses qualités, persuadé depuis longtemps qu'on ne tire rien des hommes en s'obstinant. Sur le trottoir, il avançait en regardant parfois le ciel, parfois les pelouses à côté de lui, sans toutefois oublier ce qui le tracassait depuis le matin. Toute la ville était pour lui comme un décor qui lui appartenait, et à force de vivre seul, il remarquait peu les gens qui passaient près de lui. Il se dirigea donc ainsi, comme un être solitaire au milieu d'une cité sans habitant, jusqu'à un petit parc où il avait l'habitude de se rendre quand il voulait respirer ce qu'il appelait « de l'air frais ». Deux bancs assez proches se trouvaient en face d'un petit bassin. Il n'y avait personne. Après s'être assis à un des bancs, il croisa les jambes, et répéta tout haut :

- Où puis-je trouver quelqu'un qui s'intéresse à mon travail, et qui pourra m'aider sans me nuire ?

Éternelle question des hommes d'esprit et qui demeure généralement sans réponse. Il avait encore sa blouse de chercheur et il était si perdu dans ses idées qu'il se tenait absolument immobile. Les gens vulgaires l'auraient pris pour un lunatique. Il ne remarqua rien lorsque, quelques minutes plus tard, un jeune homme vint s'asseoir sur le banc près du sien. À son aspect, on reconnaissait immédiatement un jeune homme malchanceux, ou pour le dire plus clairement, un clochard. Ses vêtements n'étaient pas déchirés, mais sales. Son pantalon, jadis bleu, avait pris une teinte grisâtre indéfinie; malgré l'été, il avait un manteau de cuir qui devait être extrêmement chaud. Pour les bourgeois, c'est un mystère non résolu que ces clochards en plein été avec un énorme manteau ou une épaisseur considérable de vêtements. Cependant, son manteau de cuir n'était pas fermé, et on apercevait au-dessous un petit chandail blanc et sale. Ses cheveux mi-longs étaient aussi sales que le reste. Mais il n'était ni saoul, ni drogué, ni défiguré par quelque bataille et il n'avait pas l'oeil éteint qu'ont les hommes ayant vécu trop longtemps dehors, seuls et sans un seul ami. Bref, c'était un jeune homme malchanceux. Ayant l'habitude de ne rien faire et de tout regarder, le jeune homme remarqua aussitôt le docteur Y, dans sa tenue excentrique. Étant lui-même une espèce d'homme à part, il ne jugea pas pour autant que le docteur était un être dangereux, et il resta tranquillement assis près de lui.

De son côté, le docteur quittait peu à peu ses songes pour entrer dans une sorte de néant, le néant de l'indécision et des difficultés impossible à résoudre. Lorsque son esprit fut bien vide, il décroisa les jambes et regarda distraitement autour de lui. Il aperçut aussitôt le jeune homme qui le regardait. On ne saurait dire ce qui lui plût en lui. Il est certain qu'il ne fit aucunement attention à ses vieux vêtements, ni à ses cheveux sales; et qu'il remarqua plutôt ses yeux clairs et éveillés, où l'intelligence innée se mêlait à la débrouillardise acquise dans la rue.

- Bonjour, jeune homme, dit-il aussitôt, et sans attendre un prétexte pour commencer une conversation.

C'est un privilège de l'âge, depuis tous les temps, que de pouvoir aborder n'importe qui à volonté.

- Bonjour monsieur, répondit le jeune homme, avec plus de politesse qu'on aurait pu s'y attendre.

- Belle journée, n'est-ce pas ?

- Tout à fait.

- Avez-vous le temps de discuter avec moi ? Je ne voudrais pas vous importuner.

- Oui, oui, avec plaisir.

On sentait dans la voix du clochard une certaine méfiance, mais méfiance par habitude, en quelque sorte par expérience, et non par caractère. Il était bon, mais avait cessé d'être naïf.

- Venez vous asseoir près de moi, dit le docteur. Je ne veux pas être obligé de crier, et enrouer ma voix.

Le jeune homme, sans doute souffrant un peu de solitude, n'hésita qu'une ou deux secondes avant d'aller s'asseoir à côté du docteur.

- Comment vous appelez-vous ?

- Damien.

- Joli nom, joli nom, dit aussitôt le docteur. C'est un nom de héros, auquel on ne s'attend pas chez un jeune homme dans votre condition, si vous permettez d'être franc. Mais comment en êtes-vous arrivé là ? car vous me semblez être dans un bien triste état.

Jeune et donc encore fier, Damien fut vexé par la franchise du docteur; aussi répondit-il simplement « c'est une longue histoire », échappatoire de tous ceux qui ont sur le cœur un passé trop douloureux.

- Je vois, je vois, dit le docteur. En passant, vous pouvez m'appeler Y.

Damien hocha la tête, sans rien ajouter.

- Vous savez, continua le docteur, que je vous trouve très sympathique, et vous me semblez honnête. Seriez-vous curieux de voir mon travail ?

- De quoi s'agit-il ? répondit Damien avec de nouveau une certaine méfiance, car les jeunes gens sans logis sont les premières victimes de tous les hommes aux goûts bizarres, qu'engendrent l'ennui et qui souvent deviennent des passions indomptables.

- N'ayez crainte, répondit le docteur qui avait deviné l'inquiétude du jeune homme, car s'il vivait pour la science, il était assez vieux pour avoir déjà rencontré la vulgarité dans le monde. Je suis un simple chercheur, et j'aimerais beaucoup vous montrer mon laboratoire.

- Dans ce cas, j'en serai ravi, répondit Damien.

La tournure et la politesse un peu vieux jeu de Damien plaisait de plus en plus au docteur, et le vieil homme se leva en lui offrant son bras. Si les journalistes aiment, selon les ordres de leurs patrons, dépeindre sans cesse ce qu'il y a de moins sophistiqué dans la société, il ne manque pas dans la vie réelle de jeunes Damien au cœur délicat. Ragaillardi par sa découverte, le docteur avançait vite et marchait presque droit. Ils eurent tôt fait d'arriver chez le docteur et de descendre au sous-sol.

- Voilà l'oeuvre de toute ma vie, dit le vieil homme à Damien, en regardant le laboratoire autour de lui. J'ai eu la chance d'hériter d'une vieille tante que je connaissais à peine, quand j'avais 20 ans. Je m'intéressais déjà à la science, et je pus dès lors m'y dévouer corps et âme. Mais ce que je fais est unique, presque magique. Seuls trois ou quatre physiciens dans le monde pourraient comprendre ce que je fais avec une certaine précision, et encore ne me croiraient-ils pas si je leur disais que j'ai presque réussi. En passant, prendriez-vous un peu de porto ?

Ainsi commença l'association de Damien et du docteur. N'ayant nulle part où aller, aucun projet à accomplir, aucune femme ou enfant de qui s'inquiéter, Damien accepta immédiatement l'offre du docteur, lorsque celui-ci, quelques secondes plus tard, lui demanda s'il aimerait travailler pour lui. Il fut particulièrement touché que le docteur l'appelle « collaborateur », et non aide, commis, employé ou tout autre terme du genre. En effet, qu'est-ce qu'un employé, sinon un esclave qui choisit son maître ? Et Damien, quoi qu'ayant besoin d'une activité quelconque, aimait la liberté. Le hasard, souvent bon pour les hommes purs, l'avait donc propulsé d'un banc de parc, où il aurait sans doute passé la nuit, à collaborateur d'une future célébrité internationale, d'un homme qui, rien de moins, avait la prétention de sauver le monde, et allait peut-être y réussir. Non, tout le grandiose possible serait encore inférieur à ce que préparait le docteur, et il ne faut pas avoir peur du sublime quand l'oeuvre est d'une portée universelle et d'un mérite encore jamais vu.

Damien eut la chambre juste à côté de celle du docteur. La population de la maison ayant augmentée, le docteur décida que la femme de ménage habiterait dorénavant avec eux. Tous les jours, Damien et le docteur travaillaient dans le laboratoire, ce qui signifiait qu'ils faisaient ensemble des expériences, et qu'en même temps le docteur apprenait à Damien le fonctionnement de sa machine, cette machine à remonter dans le temps. On transforma encore beaucoup d'objets en poussière, jusqu'au jour où Damien eut une espèce d'illumination, et après quelques modifications mineures à la machine, les fruits et les souliers conservèrent toute leur intégralité dans la marche forcée du temps.

– Euréka ! s'écria le docteur. Nous y sommes enfin arrivés.

On but du champagne, on mit de la musique dans le laboratoire, on passa la nuit sur un grand divan à lutter contre le sommeil et à faire de grands projets, puis dès le lendemain, on se remit au travail. C'est que Damien ne voulait pas s'accorder un seul jour de repos tant que la machine ne serait pas parfaitement au point, car à force de côtoyer le docteur, il en avait adopté toute la philanthropie à la fois pratique et ambitieuse, et il avait hâte, lui aussi, de sauver le monde.

Il est temps maintenant d'expliquer sur quel événement malheureux de l'Histoire le docteur Y avait décidé d'intervenir. Grand amateur de la Grèce, où il avait passé dans sa jeunesse tant de mois de vacances dans les délices de l'ouzo et du soleil, le docteur avait toujours regretté que ce grand pays eusse été amputé d'un énorme territoire, au cours des 13^e, 14^e et 15^e siècles, par les Turcs. Quiconque voyage en Turquie sera frappé de la ressemblance entre les paysages de la Turquie et ceux de la Grèce; il s'agit bien du même pays. On croit voir près de l'ancienne Troie les dieux et les déesses de l'Olympe, et dans les douces collines qui descendent vers la mer, encore parcourues aujourd'hui par les bergers, les décors précis des pastourelles de Virgile et de l'Iliade d'Homère. À ses souvenirs personnels se joignait une philosophie toute épicurienne qui lui faisait encore plus aimer la Grèce. Il avait donc résolu de retourner dans le passé, juste avant la conquête de Constantinople, afin de convaincre quelques puissances chrétiennes de lui venir en aide. Après tout, la toute première croisade, en 1096, n'avait eu d'autre but que de battre une première vague de Turcs, et elle avait parfaitement réussi. « Il est temps, se disait le docteur comme s'il avait véritablement vécu dans la passé, de porter un coup décisif qui va sauver une fois pour toute la société occidentale des envahisseurs. »

Damien allait donc être envoyé en 1450, quelque part en Europe. Il était inutile de solliciter l'aide de la France, qui était encore trop préoccupée par la guerre de cent ans, ni les Allemands perdus dans leurs embrouilles religieuses et les luttes fraternelles. Il valait mieux demander aux Hongrois, qui avaient toujours reconnus le danger turc, et à quelques princes italiens, menacés eux aussi par les armées ottomanes.

Un matin d'automne, alors que l'air au dehors sentait déjà l'hiver, et que le vent balayait les feuilles mortes sur les trottoirs, le docteur et Damien, debout au milieu du laboratoire, se regardaient solennellement.

- Damien, lui dit le docteur, le grand jour est arrivé.

Quelques jours plus tôt, Damien avait accompli le premier essai humain de la machine à voyager dans le temps. Le docteur avait construit pour lui une boîte de la bonne taille, alors qu'auparavant l'équivalent d'une boîte à souliers avait suffi. Damien avait été envoyé exactement une minute plus tard, une minute plus tard dans le temps. Tout avait réussi. Damien était entré dans la boîte, avait disparu, puis avait réapparu, comme par magie. Le seul inconvénient était qu'il avait perdu ses vêtements. En effet, on avait résolu le problème de la poussière, mais à condition de séparer nettement le mort du vivant. Ainsi, le premier animal envoyé avait été une fourmi, qui en était morte. Après quelques semaines, on avait réussi à envoyer une fourmi sans la tuer; mais si un objet inanimé était envoyé avec elle, ou seul, cet objet se transformait en poussière. Il fallut donc admettre que la machine était incapable d'envoyer des objets

inanimés. Damien s'était donc retrouvé tout nu, avec un peu de poussière autour de lui, souvenir des vêtements qu'il portait avant d'être envoyé dans le temps.

Le plus grand inconvénient de cette particularité de la machine était évidemment que Damien ne pouvait rien amener avec lui, ni pour l'aider dans sa dangereuse mission, ni pour prouver aux habitants du passé qu'il venait bien de l'avenir. Il devait arriver entièrement nu en 1450, et se débrouiller comme il pourrait. Aucune technologie, aucune arme à feu moderne, seulement la connaissance de ce qui devait arriver et qui devait absolument être évité.

Pour compenser un peu cette faiblesse, Damien se renseigna sur les divers personnages historiques qu'il allait rencontrer. Pouvait-il dire à un roi : « Sire, je sais que vous mourrez dans exactement 23 ans; par conséquent, faites-moi confiance » ? Non, il ne le pouvait pas. Mais il pouvait connaître un peu son caractère, et savoir à l'avance ce qu'il projetait de faire. Il s'agissait ensuite de le convaincre d'agir autrement. Triste travail pour Damien, qui ne connaîtrait pas le plaisir de vanité de montrer un ordinateur ou une caméra aux habitants du passé. On le prendrait peut-être pour un devin, mais pas pour un surhomme. C'est absolument seul, seul avec lui-même et seul dans ses connaissances, qu'il devait sauver l'empire de Byzance et la moitié de l'Europe.

Malgré sa décision de demander l'aide de quelques pays en Europe, le docteur hésita un instant entre envoyer Damien en Hongrie et l'envoyer en Mongolie, près de la cour d'Abd Allah. En effet, Tamerlan avait gagné une grande bataille contre les Turcs en 1402, mais il n'avait pas entièrement détruit leur puissance. « Pourquoi, s'était dit le docteur, ne pas envoyer Damien convaincre Abd Allah, un successeur de Tamerlan, d'en finir une fois pour toute avec les Turcs ? ». Après tout, Tamerlan avait respecté l'indépendance de Constantinople; peut-être son successeur pouvait-il chasser les Turcs d'Anatolie contre quelques concessions. Mais le docteur avait jugé l'entreprise trop risquée, et avait finalement décidé que Damien irait tout d'abord, comme prévu, visiter Latislas, roi de Hongrie et de Pologne, avant d'aller solliciter l'aide de Venise, Milan et Rome. Si Latislas acceptait de combattre les Turcs jusqu'aux abords de Constantinople, les Italiens suivraient probablement et l'armée à opposer aux Turcs serait formidable.

- Mon petit Damien, dit le docteur, presque les larmes aux yeux, tu sais tout l'amour que j'ai pour le monde hellénique; je compte sur toi pour délivrer l'Anatolie des Turcs et éviter l'invasion de Constantinople. Jamais une mission ne fut-elle aussi dangereuse et, je n'en doute pas, plus semé d'embûches et d'imprévues; mais jamais l'enjeu fut-il plus grand. C'est tout le Proche-Orient qui sera délivré des Ottomans et qui redeviendra chrétien, c'est toute l'Europe de l'Est qui ne subira pas le joug des Turcs pendant des centaines d'années. Sans aucun doute, c'est toute l'Histoire du monde qui sera modifiée.

- Et vous croyez que l'avenir en sortira plus heureux ? lui dit Damien.

- Je crois que oui.
- N'avez-vous pas peur qu'en changeant un si gros morceau du passé, vous disparaissiez vous-même de l'avenir ? Vous n'existerez peut-être jamais, après que j'aie parlé aux différents souverains d'Europe.
- Mon petit Damien, je viens d'une vieille famille écossaise, qui reconnaît à peine aujourd'hui la domination de l'Angleterre sur leur pays. Quand Cromwell envahit l'Écosse en 1650, et l'annexa à la couronne anglaise, on dit que ma famille ne l'apprit que cinquante ans plus tard, tant elle vivait reculée et fière dans les landes écossaises. Et veux-tu le savoir ? On dit qu'il lui fallut un autre cinquante ans pour y croire. Ce qui arrive à Constantinople a donc bien peu d'influence sur ma famille, et je serais encore ici tant bien les Turcs et toute l'Asie seraient entièrement effacés de l'Histoire.
- Et moi, docteur, et moi ?
- Toi Damien, en entrant dans cette machine, tu sors du temps. Tu ne feras plus partie de l'Histoire, tu la dirigeras, comme un envoyé céleste chargé de corriger quelques petites erreurs du grand machiniste.
- Je serai hors du temps ?
- Exactement; non plus un acteur sans pouvoir, ou un spectateur indolent, mais à la fois spectateur et acteur, dans ce grand flot mystérieux. Et cette fois avec le pouvoir de l'influencer, alors fait attention à toi; tu es trop précieux pour te faire tuer bêtement par la peste ou par des bandits. N'oublie pas, tu arriveras dans un monde rude, où les hommes sont autrement plus forts qu'aujourd'hui. Ce sont des colosses, malgré leurs cinq pieds de haut, comparés aux nains d'aujourd'hui. Prend garde à ce que tu dis, car ils sont fiers et n'ont pas peur de la mort. Ils n'ont pas non plus peur de la prison, et rien ne peut donc les empêcher de venger une insulte ou de défendre leur pays.
- D'accord, docteur. Mais ne pourrais-je pas simplement retourner au temps d'Adam et Ève et tuer le serpent ? continua Damien avec ironie.
- Ha, ha, le démon en enverrait un autre. Et Adam serait peut-être jaloux de toi, ajouta le docteur en souriant.
- Vous avez raison, répondit Damien en riant, ce serait le début des disputes, et du monde moderne.

Damien, un peu tremblant, car il risquait fort d'y perdre la vie, entra finalement dans la cabine. Le docteur referma lentement la porte sur lui.

- Bonne chance, lui dit le docteur, avant d'appuyer, derrière son tableau de bord, sur le bouton qui allait l'envoyer dans un passé presque aussi inconnu que l'avenir.

Damien eut à peine le temps de dire merci qu'il disparaissait subitement.

La machine pouvait non seulement déplacer quelqu'un dans le temps, mais aussi dans l'espace, aussi le docteur l'envoya-t-il directement à Budapest, en 1450.

Damien se retrouva, un jour d'été – pourquoi l'obliger à endurer l'hiver –, dans un petit passage, entre deux grandes rues endormies de Budapest, car il faisait nuit. Personne, rien, sauf les murs de l'étroit passage, les étoiles dans le ciel et un bruit très lointain de carrioles. Le sol était de terre sèche, et Damien jugea, par les murs en pierre, et non en bois, qu'il devait être en plein centre de la ville. Budapest, en 1450, était assez peu de chose, si on regarde la ville aujourd'hui, mais il y avait déjà quelques bâtiments en pierre. C'était le cas du château où habitait le roi Latislas. Mais avant d'essayer de voir le roi, Damien devait tout d'abord réparer les inconvénients de son voyage; en effet, il était nu. Debout, mais un peu recroquevillé comme un vaurien honteux, à cause de sa nudité et de la fraîcheur de la nuit, Damien ne savait s'il fallait attendre le jour dans cette allée obscure, ou aller chercher des vêtements par les rues, malgré le risque de croiser des gens. Comment réagit-on quand on croise un homme nu dans la rue, en 1450 ? Damien préférait ne pas l'apprendre. Il attendit donc que le jour se lève.

- Je suis un misérable ver, se disait-il, c'est miracle si j'arrive à sauver la moitié de l'Europe.

Il s'assit néanmoins par terre et attendit patiemment le jour. Alors qu'il devait être environ six heures du matin, une grosse bonne femme entra dans l'allée. Elle portait un immense panier et se dandinait en marchant. Damien l'aperçut juste à temps et décida de lui faire pitié. Assis par terre contre le mur, il replia davantage ses jambes, se donna une attitude de pauvre gueux et attendit que la bonne femme passe à côté de lui.

Quelques paquets, peut-être des ordures, traînaient ça et là le long des murs, et Damien étant assis à côté de l'un d'eux, elle ne l'aperçut qu'au dernier instant.

- Grand Dieu ! s'écria-t-elle en s'arrêtant subitement, quel est le pauvre bougre que voilà. Voulez-vous me faire mourir de peur ?

- Excusez un pauvre mendiant, lui répondit Damien. J'avais déjà bien peu, mais voilà que cette nuit on m'a volé mes vêtements. Auriez-vous la charité, belle et gentille dame, de me prêter quelques chiffons, le temps que je trouve une chemise et un pantalon ?

La dame, de nature défiante, et en particulier quand il s'agissait de vagabonds, fut toutefois intriguée par l'air décent de Damien, qui en somme était propre, jeune et beau. Elle fut attendrit.

- Que me contez-vous là, pauvre jeune homme ? On vous a volé vos vêtements, et laissé nu comme un ver ? La cité n'est pas un endroit où aller nu. On vous mettrait vite en prison. Allez, suivez-moi, je vais vous trouver quelque chose. Mais en attendant, mettez ceci.

Elle défit son tablier et sa première blouse, qu'elle donna à Damien. Elle avait tant d'autres épaisseurs de vêtements qu'on remarquait à peine la différence. Damien les enfila prestement, après quoi la dame le regarda profondément pour juger de l'effet.

- Ce n'est pas fameux, mais ajoutez ceci, dit-elle en mettant son châle sur les épaules du jeune homme. Au moins, il n'y a pas long à marcher. Restez derrière moi, et tâchez de ne pas provoquer un attroupement.

Ils débouchèrent dans la rue. Damien était trop fasciné par ce qu'il voyait pour être vraiment gêné par son étrange accoutrement. Les rues étaient déjà pleines de monde. C'était surtout des travailleurs. Il n'y avait encore aucun badaud, on ne sortait pas dans les rues à six heures du matin, pour perdre son temps. Il y avait force charrettes, tirées à bras d'hommes, et des animaux qu'on amenait à l'abattoir. Les marchands préparaient leur boutique pour la journée; les vendeurs ambulants, portant des balais, des sabots, des savons et toutes sortes de marchandises, criaient dans les rues. Des servantes marchaient rapidement avec leur panier; des soldats, debout au coin des rues, regardaient distraitement à gauche et à droite après avoir passé la nuit à faire le guet; des chiens plus ou moins sales, plus ou moins galeux, se faufilaient entre les passants. Bref, au vide et au silence quasi absolu de la nuit s'était substituée une cohue bruyante d'hommes, de femmes et d'animaux. Sans oublier les enfants, plus nombreux que de nos jours. Mais, remarqua Damien, on voyait surtout des enfants pauvres. Sans doute les familles riches interdisaient-elles à leurs enfants de courir dans les rues, et les enfants bourgeois étaient-ils occupés dans les boutiques ou à l'école. Un de ces enfants pauvres aperçut Damien et se mit à le suivre. Il avait environ huit ans, ses vêtements étaient sales et un peu déchirés, et on devinait qu'il n'avait pas pris de bain depuis longtemps. Cependant, il avait l'air honnête. L'enfant n'arrêtait pas de rigoler, et Damien lui fit signe de rester tranquille, pour ne pas ameuter la population.

- Mon bonhomme, dit la dame à Damien, j'ai des vêtements pour vous chez moi, mais ce n'est pas gratuit. Je suppose que vous n'avez rien pour payer ?

Damien ne répondant rien, elle continua.

- C'est ce que je croyais. Écoutez, mon mari et moi, nous vendons des poissons, et aussi des crabes, et des écrevisses. Il nous faut un homme en santé pour transporter les cargaisons des quais au magasin. Si ça peut vous arranger, vous travaillerez pour nous, et ainsi vous paierez vos vêtements.
- Avec plaisir, répondit Damien, qui voyait déjà une première difficulté disparaître.

Il aurait tout le temps ensuite de trouver une façon de rencontrer le roi.

- Eh, petit garnement, s'écria soudainement la dame qui venait de remarquer l'enfant, as-tu fini de nous suivre ? Allez, ouste !

L'enfant s'enfuit à toutes jambes, mais Damien s'aperçut qu'il continuait à les suivre, mais à une bonne distance. Finalement, on arriva au magasin. C'était un rez-de-chaussée ouvert sur le devant, avec une grande table en bois à l'intérieur, sur laquelle on avait déposé des poissons et des crustacés. Le plafond, très bas, avait des poutres saillantes qui obligeaient à se pencher constamment, comme dans une maison japonaise. Un homme était assis derrière la table, et se leva en voyant arriver la grosse dame et Damien. Comme la dame, il devait avoir environ cinquante ans, mais paraissait plus vieux. Il portait un tablier souillé sur un gros ventre rond; son visage aussi était rond, tout comme ses petites lunettes. Il s'écria :

- Eh, Hermonde, que nous amènes-tu là ? Tu ramasses les clochards et les fols maintenant ?

Dans sa bonhomie, ou peut-être sa stupidité bourgeoise, le mari d'Hermonde ne se préoccupait nullement de la présence de Damien pour parler contre lui.

- Ne sois pas si rustaud, Bertold. C'est un jeune homme qui fera un parfait transporteur.

Bertold ne répondit rien, mais fronça les sourcils.

Il n'avait rien vu de plus surprenant que Damien depuis des années.

- Ne restes pas là comme un benêt, lui dit sa femme, il faut lui trouver des vêtements.
- Je crois que ma taille ne lui conviendra pas, dit-il froidement à sa femme.
- Et les vieux vêtements de notre neveu ?
- Celui qui est à la guerre ?

- Quel autre ? Il a laissé bien des vêtements ici. Je m'en vais trouver dans sa malle ce qu'il faut au jeune homme. À propos, comment vous appelez-vous ?

- Damien.

- Et d'où venez-vous ? demanda Bertold. Je ne vous ai jamais vu en ville.

- Quelle question, lui dit sa femme, tu ne sors jamais du magasin. Mais quand même, d'où venez-vous, Damien ?

- Je suis né à St-Didier, c'est un petit village pas très loin d'ici.

Le lecteur scrupuleux sera peut-être surpris que Damien s'adresse en français à ses hôtes. En fait, je traduis. C'est que Damien avait eu le temps d'étudier un peu le hongrois, tout comme il avait appris un peu d'italien. Je passe sur les fautes de hongrois qu'il faisait constamment, comme sur celles qu'il fera en italien, et sur les efforts que faisaient ses interlocuteurs pour le comprendre. Certes, son accent était épouvantable, et quelques mots étaient différents en 1450, mais il eut le bonheur de ne jamais rencontrer de ces sots qui ne comprennent absolument rien si on ne prononce pas parfaitement ce qu'on a à dire. Cet accent, d'ailleurs, le couple de poissonniers l'avait déjà remarqué.

- Mais ce village est en Hongrie, n'est-ce pas ? demanda Hermonde.

- Pas tout à fait, répondit Damien, et mes parents sont Français.

- À la bonne heure. Il me semblait bien que vous aviez un drôle d'accent. J'aime bien les Français, ils ont de la fougue. Il y a ici un envoyé du roi de France qui envoie chercher pas moins de cinquante poissons tous les vendredi. Je lui réserve toutes mes plis et mes limandes.

- J'aime bien le poisson aussi, dit tranquillement Damien.

- Vraiment ? demanda Bertold avec doute.

Il se demandait en effet si un homme qui paraissait si pauvre pouvait vraiment avoir un seul mérite.

- Et quel poisson préférez-vous ? demanda-t-il.

- Laisse-le tranquille avec ça, lui dit Hermonde. Habillons-le d'abord.

On trouva en effet dans la malle du neveu tout ce qu'il fallait, et Damien eut tout à fait l'air d'un jeune Hongrois ordinaire, dans ce Budapest de 1450.

Dans une autre dimension, dans cet avenir qui allait peut-être changer, le docteur se demandait avec anxiété si Damien allait bien. Le docteur aurait bien aimé lui envoyer des objets utiles, si cela eut été possible, mais

cela aurait-il vraiment été une bonne chose ? S'il avait envoyé un ordinateur à Damien, par exemple, cet objet mystérieux l'aurait probablement envoyé au bûcher, où il aurait été brûlé comme magicien.

- Non, se disait le docteur, je ne peux malheureusement rien lui envoyer. Pauvre garçon ! Mais il est plein de ressources, il saura s'arranger. Enfin, je l'espère.

Damien passa une première nuit en 1450 magnifique. À son réveil, il crut un instant avoir rêvé, et cherchait autour de lui les objets familiers de sa chambre à Lyon.

« Où est ma table de nuit, où sont les rideaux, mais pourquoi le plafond est-il si sombre et strié par des poutres ? » se disait-il encore engourdi par le sommeil.

- Alors, s'écria subitement la bonne grosse dame, on a bien dormi ? J'espère que oui, parce que cela fait au moins vingt heures que vous dormez. Combien de temps avez-vous donc mis pour venir à Budapest ? Je n'ai jamais vu ça. On vous a laissé faire la grasse matinée aujourd'hui, parce que vous aviez l'air si exténué hier; mais dorénavant il faudra vous lever à cinq heures trente. Il faut être le premier au quai pour avoir la meilleure marchandise. Allez, levez-vous. Je vais vous montrer ce que vous aurez à faire à partir de demain. « Mais où suis-je, se disait Damien; la machine du docteur a donc vraiment fonctionné ? Suis-je bien à Budapest ? »

Il se frottait les yeux et dévisageait Hermonde en hésitant; était-elle une illusion ? Mais à ce moment, un coup de pied de Bertold, qui venait d'entrer dans la chambre, le persuada que tout était bien réel.

- Allez, fainéant, levez-vous ! cria-t-il. Voulez-vous faire honte à votre nouvelle maîtresse ?

- Ah ! s'écria Hermonde, ne crains rien; je sais qu'il fera un bon transporteur.

Après s'être habillé avec les vêtements essayés la veille et avoir déjeuné, ou plutôt dîné, d'un bon brouet dans un bol en bois, il sortit avec Hermonde et ils se mirent en route pour le quai. Ce quai était sur le Danube, près du seul pont qui réunissait les deux rives. Il était à dix minutes de marche du magasin de monsieur et madame Sachtapor, le couple de poissonniers. Le spectacle qui attendait Damien n'était guère grandiose : quelques grosses barques à voile étaient à moitié tirées sur la grève, et les marins buvaient assis dans leurs bateaux. Quelques personnes se baladaient le long du fleuve, ou pêchaient, assis sur de minuscules tabourets. Des chevaux attendaient, immobiles comme des statues, qu'on se serve d'eux; il y avait un peu partout des chariots à moitié pleins et des caisses sur le sol.

- Hé, dame Hermonde ! s'écria un pêcheur. Vous manquez donc de poissons pour venir à cette heure ?

- Non, mon bon Sandor, je fais visiter l'endroit à notre nouveau transporteur. C'est lui dorénavant qui viendra chercher la marchandise.

Hermonde expliqua à Damien tout ce qu'il avait besoin de savoir, le nom des poissons, avec quels pêcheurs les Sachtapor faisaient affaire, et comment reconnaître le poisson frais, car même après des années de connaissance, certains pêcheurs essayaient encore de leur refiler du vieux poisson. Du moins, c'est ce qu'affirmait Hermonde. Après une heure, on revint à la maison. Damien soupa avec les Sachtapor, qui avaient ni enfants, ni domestiques, leur vieille bonne étant morte quelques mois plus tôt. Le travail que Damien allait faire, un homme du quartier le faisait avant lui, mais il avait été pendu comme voleur.

- Un homme bien vigoureux, disait Bertold, dommage qu'il ait volé des poires. Lui fallait-il vraiment des poires ? La demi-pomme que je lui donnais tous les dimanche aurait dû lui suffire.

Le lendemain, la nouvelle vie de Damien commença, en attendant qu'il rencontre le roi, car il ne pouvait raisonnablement demander audience au roi sans avoir d'abord pris quelques renseignements et s'être habitué à Budapest. Il devait tirer une charrette jusqu'au quai et ramener les poissons, puis les vider, et les donner à Bertold, qui les plaçait sur la table. Il devait ensuite attendre qu'on ait quelque chose à lui faire faire, comme des milliers de valets, domestiques, laquais, manoeuvriers, serviteurs en ont fait l'expérience. Il ne s'occupait pas de marchandage avec les pêcheurs, tout ayant été arrangé auparavant par madame Sachtapor. Damien était plutôt content du travail que le sort lui avait donné, aussi ne songeait-il pas à partir, malgré qu'il n'eut aucune attirance pour les poissons morts. Monsieur Sachtapor aimait à se plaindre, mais le traitait suffisamment bien. Quant à madame Sachtapor, elle aurait été amoureuse de lui si elle eut été un peu plus jeune. Il passa ainsi trois semaines sans jamais oublié sa mission. Il demandait souvent à table, comme des questions sans conséquences, comment était le roi, et s'il était possible de le rencontrer. On lui répondait que le roi n'avait pas mauvaise réputation, mais que, quant à savoir s'il était bon ou mauvais, ils n'en savaient rien. Et pour le rencontrer, il fallait demander aux gardes du château, lesquels on pouvait soudoyer, s'il le fallait; ou demander à un ministre, et alors il fallait une bonne raison; ou encore attendre un jour de fête, quand le peuple était admis à s'approcher du roi.

- Évidemment, lui disait Bertold, si vous connaissez un comte ou un baron, la chose est plus simple. Moi-même, je n'ai jamais voulu lui parler, que pourrais-je bien lui demander ? Un conseil, Damien, ne passez pas trop de temps avec les forts : quand on n'est pas fort soi-même, on risque de le regretter. Les fourmis avec les fourmis; les ours avec les ours.

Il n'était pas question pour Damien de livrer son secret aux Sachtapor; seul le roi devait le savoir, et encore, seulement si Damien n'avait pas d'autres façons de le convaincre.

Après avoir tout appris ce qu'il était possible d'apprendre sur le roi d'un couple de marchands, il demanda un jour de congé.

- Déjà ! s'écria Bertold.

- C'est que je n'ai vu de la ville que trois rues et le quai aux poissons. J'aimerais voir le château et la grande cathédrale, dont on voit d'ici la pointe des deux clochers.

- À quoi bon ? Veux-tu devenir évêque ou échanton ?

On lui accorda cependant cette faveur, à condition qu'il ne demande pas d'autres journées de congé avant au moins l'année suivante.

Quelques minutes après avoir obtenu une journée de liberté, Damien s'approcha donc enfin du château, pour la première fois depuis son arrivée à Budapest. Il était fait de grosses pierres, avec des tourelles et des mâchicoulis. Pour y pénétrer, il fallait d'abord entrer dans une petite cour, à laquelle on accédait par une grande porte cochère. Des soldats portant un casque et une pique y montaient la garde. Plusieurs personnes passaient néanmoins devant les gardes sans être questionnés, mais ils devaient en être connus. On passait à pied, à cheval ou en chariot.

« N'y a-t-il pas de livreurs de poissons qui entre dans la cour ? se demanda Damien. Une fois là, je pourrais entrer dans le château et trouver un prétexte pour voir le roi. »

Il n'osait s'approcher des gardes, mais il demeura debout, de l'autre côté de la place qui faisait face au château, pendant de longues heures. Il attendait un hasard heureux qui lui permettrait de voir le roi. Il s'attendait presque à ce que le roi sortit seul et à pied du château pour venir le rencontrer de l'autre côté de la place, tant il lui semblait que son aventure méritait une aide divine, un mystère de la providence, qui lui permettrait de réaliser son but. Des détails pouvaient-ils l'arrêter, et empêcher un si important dénouement ? Mais le roi ne sortit point et personne ne fit attention à lui.

Il n'était pas assez naïf, ou peut-être simplement pas assez optimiste, pour simplement demander une audience, tout pauvre et inconnu qu'il était; et pourtant c'est peut-être ce qu'il aurait dû faire. Mais le docteur l'avait prévenu contre un tel procédé. De retour chez les Sachtapor, Damien parut soucieux à ses maîtres, qui avaient l'oeil pour juger un homme.

- Qu'as-tu Damien ? demanda Bertold, tu ressembles à un serviteur qui médite de s'enfuir.
- Non, répondit Damien, mais j'ai vu le château, les gens qui vont et viennent dans la cour. N'avez-vous pas le château comme client ?
- Non, Damien, sauf quand il y a réception spéciale, et que le fournisseur habituel, qui est monsieur Pescadotifremi, ne peut y suffire. C'est vrai, j'aurai peut-être affaire à y aller le vingt-huit de ce mois; il y a la fille du roi qui se marie, et la fête sera grande.
- Et vous livrerez du poisson ?
- Pourquoi d'autre irais-je ! Mais il n'y a rien de certain maintenant. On m'avertira plus tard.
- Je le livrerai moi-même ! s'écria Damien. De cette façon, je pourrai visiter le château.
- Oh, oh, mais c'est qu'on ne te laissera pas entrer dans le château. Tu décharges dans la cour et tu reviens ici. Je vois bien que tu veux voir le roi, mais tu devrais faire comme tout le monde et attendre dehors qu'il paraisse en public. Même si cela n'arrive pas souvent.
- Non, je peux vous le dire maintenant, je dois absolument voir le roi, c'est extrêmement important, pour moi comme pour beaucoup de gens.
- Un livreur qui a des secrets à confier au roi ! dit en riant Hermonde, qui venait d'entrer dans la salle à manger. N'oublie pas de mettre ta plus belle houppelande avant d'aller au château, ajouta-t-elle en riant encore plus fort.
- Et tes souliers en vair, dit Bertold en riant lui aussi.

Damien fut bien près de tout dévoiler; aussi, pour ne prendre aucun risque, se mit-il à rire légèrement, comme s'il n'eut fait que des blagues, et qu'il croyait voir le roi autant que voyager dans les étoiles. Mais il avait trouvé le moyen qu'il attendait. La fête pour le mariage de la fille du roi allait non seulement lui permettre d'entrer dans la cour, mais de se mêler à la foule de gens qu'il ne manquerait pas d'y avoir. On ne ferait pas attention à lui, parmi tous les écuyers et valets étrangers qui bourdonneraient dans le château. Damien respira un peu. Comme dans un jeu de domino où chaque domino bouscule le suivant, voir le roi de Hongrie devait selon lui rendre les princes italiens faciles à rencontrer. Peut-être même que le roi demanderait lui-même leur aide, et Damien pourrait s'épargner le voyage en Italie, périple merveilleux mais plein de dangers en 1450. En plus des bandits de grand chemin, il fallait risquer les loups, les épidémies, les douaniers, les mauvaises routes, les charlatans, les gitans et tous les arnaqueurs à la recherche de proies faciles. En un instant, on était volé, dénoncé comme possédé par le démon, ou comme pestiféré, ou comme criminel évadé, et on se retrouvait à la potence, ou au fond d'un donjon insalubre. Pour chaque homme bon, rencontré par hasard, trois autres tournaient autour de vous pour vous assommer ou vous voler adroitement. De tous ces dangers, le docteur Y avait prévenu Damien, qui se les avait peut-être même exagéré. Il y a un

âge, celui de Damien, où rien ne fait peur, mais où tout fait battre le cœur plus vite; l'inconnu, sans être l'obstacle des hommes vieux et fatigués, prend des dimensions incroyables. Il faut des années d'expérience pour enfin comprendre que l'inconnu ressemble tristement au connu, et qu'il ne faut ni en avoir peur, ni même, en général, perdre un dimanche confortable, en pantoufles et avec un bon café, pour aller découvrir ce qu'il peut être.

Évidemment, non seulement ces considérations étaient-elles étrangères à Damien, mais il avait un monde à sauver.

Le jour de la fête arriva enfin, et comme Bertold l'avait prévu, on lui demanda de livrer du poisson au château.

- Souhaitez-moi bonne chance, dit Damien debout à côté de la charrette, à ses deux maîtres.
- Mais tu n'as pas besoin de chance, lui dit monsieur Sachtapor en riant, tout est déjà payé et arrangé.
- Ne te perd pas dans les rues, ajouta madame Sachtapor. Il y a foule aujourd'hui. Conduit lentement ta charrette et ne fais pas de détour.

Damien voulait lui dire : « vous avez été bonne pour moi »; mais outre qu'elle n'aurait pas compris, il n'était pas absolument certain de réussir, et peut-être aurait-il encore besoin d'eux.

Les rues, pour la plupart très étroites, étaient en effet pleines de monde. Toutes les foules se ressemblent, et Damien, qui vivait déjà depuis quelques semaines à la fin du Moyen-Âge, n'y faisait plus attention. En pourpoint ou en chemise, des hommes qui se bousculent restent des hommes : vulgaires, moutons et loups à la fois, surexcités par l'envie et la curiosité, familiers et ennemis des autres hommes qui les entourent.

Damien ne voyait plus que sa mission. Il s'arrêta en chemin, et sans se soucier des gens qui passaient près de lui, retira sa tunique et mit un pourpoint en satin, qu'il avait sorti de la malle du cousin pendant la nuit et caché dans un sac. Il espérait ainsi passer pour un serviteur, une fois à l'intérieur du château, et non un vulgaire livreur. Il ignorait absolument si son vêtement était juste, ou déplacé, ou démodé. Comment savoir au 21^e siècle, et avec certitude, la mode ayant cours pour les domestiques de la noblesse, dans un château de Hongrie en 1450 ? En vérité, son pourpoint était celui d'un homme à prétention habitant la Poméranie, à la mode de 1425. Il avait donc l'air, sans le savoir, de ces jeunes hommes pauvres qui, faute de mieux, portent les beaux habits de leurs pères. Mais, une chance pour lui, la fête avait attiré des gens venus de loin, et on voyait déjà dans les rues des centaines de costumes originaux.

Lorsque Damien arriva devant le château, la confusion n'était pas aussi grande qu'il l'avait espéré. Et même, la garde avait été augmentée, et les soldats arrêtaient tout le monde à la grille, avant de fouiller rapidement leur cargaison, s'ils transportaient quelque chose. Damien allait passer sous la porte cochère quand il réalisa qu'il portait un pourpoint, ce que ne porterait jamais un ouvrier livrant du poisson.

- Sapristi ! s'écria-t-il. Si un soldat me voit sur la charrette avec ça, je suis fini.

Il enfila rapidement sa tunique par-dessus le pourpoint, et grâce à la foule, aucun soldat ne le vit faire.

Quand Damien passa sous la porte cochère, un soldat l'arrêta et lui dit :

- Vous venez pour quoi ?

- Je livre du poisson, lui répondit Damien le coeur battant.

Le soldat souleva la bâche qui recouvrait la charrette, puis souleva quelques poissons avec sa pique. Il regarda ensuite Damien pendant quelques instants, et dit enfin :

- Ça va !

Damien entra dans la cour, plus achalandée qu'à l'ordinaire, et se fit indiquer le chemin des cuisines. On lui montra une porte ouverte, au bas de quelques marches, dans un coin de la cour. Damien tira sa charrette lestement jusqu'à la porte, puis il descendit les marches et entra avec précaution, après avoir regardé autour de lui. Il était dans un corridor étroit, dont le plafond n'avait pas plus de cinq pieds de hauteur. Il aperçut de la lumière au bout, et avança lentement. Une fois arrivé, il se retrouva dans la cuisine du château. C'était une énorme pièce avec deux gros foyers et au moins une vingtaines de femmes qui s'activaient.

- J'apporte du poisson, dit-il à l'une d'elle, qui avait un gros visage rouge et un air sévère.

- Mettez-les sur la table là-bas, dit-elle avant d'aller à une autre table couper des choux avec fureur.

- Tout va bien, marmonna Damien, qui rebroussa chemin et commença à amener ses poissons à l'aide d'un panier, qu'il vidait rapidement sur la table.

Il remarqua immédiatement que, près de cette table, il y avait un escalier qui montait, et que des valets en descendaient parfois, ramassaient un gros plat, et l'emportaient avec eux. Quand il eut terminé de livrer ses poissons, Damien prit donc un plat, et monta l'escalier. Il le fit d'un air si tranquille et rapide à la fois, que les femmes qui allaient et venaient dans la cuisine ne s'aperçurent point de son astuce. Au milieu de l'escalier, il enleva son habit d'ouvrier, puis poursuivit son chemin. Il se retrouva bientôt au milieu d'un autre corridor, et prenant une direction au hasard, arriva dans une grande salle où plusieurs tables longues avaient été placées. Une foule de gens richement habillés discutaient et buvaient.

- Mettez ça là, lui dit une espèce de majordome. Allez, ne restez pas là ébahit, dépêchez-vous !

C'était peut-être la plus grande pièce du château. Le plafond avait au moins six mètres de hauteur. Les solives étaient de bois sombres, les rideaux épais et lourds, et les murs décorés de tapis et de têtes d'animaux. Damien déposa son plat, et essaya de reconnaître le roi dans la foule de gens qui étaient dans la pièce; mais il n'y avait que des laquais au travail et des nobles qui, d'après les portraits qu'il avait vus, ne pouvaient être ni le roi, ni aucun des princes et princesses.

- Ne restez pas là, lui dit le majordome. Allez chercher autre chose.

Damien sortit de la grande salle, mais au lieu de retourner dans la cuisine, il erra dans le château. Chaque fois que quelqu'un passait à côté de lui, valet ou peut-être noble, il pressait le pas et se donnait un air occupé, comme un homme qui sait où il va. Mais enfin un noble l'aborda.

- Où allez-vous, jeune homme ? lui demanda un homme grand qui portait des vêtements chatoyant et une longue épée.

- Je cherche le roi, répondit Damien, qui après tout préférait ne pas tourner en rond pendant des heures dans le château, et qui, si près du but, ne cherchait plus à louvoyer.

- Et pourquoi donc ? répondit le fier représentant de la noblesse hongroise, car c'était en effet un comte hongrois.

- J'ai une communication importante à lui faire. J'ai l'air de peu de chose, je le sais bien, ajouta-t-il avec humilité, mais croyez-moi, le roi appréciera ce que j'ai à lui dire.

Le comte, qui croyait, d'après les vêtements, que Damien était le valet d'un noble étranger venu profiter du mariage pour divertir sa femme et manger à peu de frais, admira cependant son assurance. Damien ne mentionnant pas son maître, comme s'il eut voulu garder l'incognito, le comte se dit ensuite qu'il n'était pas impossible que sa communication soit véritablement un secret important. Il décida donc d'aider le jeune homme, tout en se disant aussi, il est vrai, qu'à défaut d'une révélation, la situation serait amusante et que le roi lui serait gré de l'avoir faire rire un peu aux dépens d'un valet un peu naïf.

- Vous voulez voir le roi ? dit le comte. Cela peut se faire. Suivez-moi.

Le comte, qui s'appelait Stobiensky, se demanda tout en marchant s'il ne valait pas mieux, après tout, faire une bonne blague à Damien, et l'amener à la salle des gardes, où les officiers auraient pu se moquer de lui.

Mais il avait la veille beaucoup mangé et passé une nuit agréable avec sa maîtresse; aussi, rassasié de plaisirs pour un certain temps, décida-t-il de rester sérieux et d'amener le jeune homme jusqu'au roi. Au pire, si le roi était un peu fâché, c'est Damien qui recevrait les coups de bâton.

Lorsque Damien et Stobiensky entrèrent dans la chambre du roi, une dizaine de personnes s'y trouvaient. Ce n'était pas la fête, qui ne devait commencer que plus tard, mais simplement la réunion de quelques familiers du roi, qui discutaient tranquillement, tout en buvant du vin et diverses liqueurs.

- Sire, dit Stobiensky au roi, il y a là quelqu'un qui désire s'entretenir avec vous.

Le roi toisa Damien en silence, et les gens autour de lui cessèrent de parler.

- Mais à qui appartient ce laquais ? s'exclama le roi.

- Je l'ignore, répondit Stobiensky, mais écoutons-le d'abord.

Le roi avait une tournure commune; il devait avoir environ cinq pieds quatre pouces et il avait un ventre un peu gros.

- Sire, commença Damien, vous savez sans doute que les Turcs avancent en Europe, et qu'ils campent devant la grande porte de Constantinople. Il faut absolument les arrêter, les vaincre partout où ils se trouvent, et sauver Constantinople. C'est la moitié du monde que nous aurons définitivement perdu si Constantinople tombe entre leurs mains.

- Jeune homme, répondit le roi, qui parut d'abord surpris, mais qui n'avait pas l'habitude d'entendre quelque chose sans y répondre, cela doit faire des centaines d'années que nous luttons contre les Turcs. La chute de Constantinople est inévitable. Vous n'êtes pas le seul à vouloir écraser les Turcs, mais disposez-vous d'armes nouvelles ? Je suppose que non, alors que faire ? Nous voulons tous arrêter les Turcs, croyez-moi. J'ai fortifié la frontière du royaume, et mes généraux sont prêts s'ils arrivent jusqu'ici.

- Sire, il ne suffit pas de les attendre; il faut rassembler la chrétienté et délivrer Constantinople.

- Une croisade ? dit le roi. Mais où trouver les hommes nécessaires ?

- Je viens vous les demander. Je suis certain que...

- Personne ne vous suivra, jeune homme. Nous ne sommes plus à l'époque de Louis IX; aujourd'hui, la France pourrait parfaitement s'allier aux Turcs, si le roi jugeait l'alliance utile. Ne vous occupez pas de

politique, et aller servir votre maître. Il doit se demander où vous êtes, car ce n'est certainement pas lui qui vous envoie.

- Sire, j'insiste. Je suis ici sans maître, et mon seul but est d'éviter que s'écroule tout l'empire de Byzance.
- Ma foi, d'où vous vient tant d'assurance, jeune homme ?
- Il vaut mieux que je ne vous l'apprenne point. Mais je sais exactement que si rien n'est fait, Constantinople sera envahi dans trois ans, et sa population massacrée, et qu'ensuite les Turcs envahiront la moitié de l'Europe, au milieu de pillages et d'hécatombes sans nombre.

Le roi hésita un peu, puis répondit :

- Je devrais peut-être faire de vous un général. J'ai justement perdu un excellent général à la bataille de Kosovo. Avez-vous déjà été soldat ?
- Sire, il ne s'agit pas de gagner une bataille, mais de commencer une guerre énorme qui nous permettra de rejeter les Turcs une fois pour toute dans les steppes incultes d'où ils n'auraient jamais dû sortir.
- Vous avez de la conviction, mais je le répète, où trouverez-vous vos soldats ?

Le roi avait terminé sa phrase en souriant et en se retournant comme pour prendre les nobles autour de lui à témoin. Cependant la fille du roi, qui n'était pas idiote, et que le prochain mariage rendait particulièrement énergique, s'exclama :

- Si c'est une croisade qu'il demande, pourquoi ne pas la lui donner ?
- Hermina, dit le roi, les Turcs sont beaucoup trop puissants.
- Je dis qu'avec l'aide de Dieu, nous pouvons tout réussir, répondit-elle.
- Jeune homme, dit le roi, vous avez déjà conquis ma fille.

Cela fit sourire les courtisans et les membres de la famille royale, à l'exception de Janka, futur mari d'Hermina, qui déclara :

- C'est un projet stupide et inutile. Pourquoi continuons-nous à écouter ce freluquet ?

Ah ! passions humaines et personnelles, combien de belles oeuvres as-tu anéanties ? Comme le monde serait beau si les hommes pouvaient séparer le bien commun et la réalité de leurs mesquines préoccupations. Mais il ne se rencontre pas un homme sur un million de ce type, et ils sont rarement écoutés. Sentant immédiatement que Janka était un ennemi, Damien passa outre à sa remarque, et s'adressa au roi.

- Sire, une croisade qui libérerait l'empire byzantin vous rendrait l'égal de Louis IX. En plus de sauver tout un monde, vous agrandiriez vos États et pourriez vous enrichir des trésors de Byzance, que personne ne vous contesterait. Vous seriez un héros en Europe, en plus d'être riche et puissant.

Pour vulgaires que soient les passions, chacun sait qu'elles seules peuvent décider les hommes. Dans l'échelle des passions, il y a tout en haut l'amour des femmes et celui du bien public, et tout en bas, celui de l'argent et celui de commander aux autres. Qui aime l'argent ne veut jamais s'en servir pour les autres, et presque tous les hommes qui aiment commander ne souhaitent que rabaisser leurs semblables. C'est pourquoi l'amour des femmes, qui est l'amour même, sera toujours la plus noble des passions : c'est la plus altruiste. Damien flattait donc les passions mesquines du roi. Qu'on ne soit point surpris d'une telle sagacité chez un homme de vingt-et-un ans. Non seulement il avait appris à survivre dans les villes et dans la rue, où il faut savoir juger les hommes rapidement; mais le docteur l'avait bien instruit en faits historiques et en rouages cachés de la politique.

- Je vais étudier la question, dit finalement le roi.

- Sire, dit Stobiensky, ce jeune homme devrait assister avec nous à la cérémonie.

- Vous avez raison, dit le roi. Mais au fait, comment vous appelez-vous ?

Damien se présenta au roi, qui rit fort d'avoir presque promis une croisade à un jeune homme dont il ignorait tout, jusqu'à son nom.

Cette espérance de croisade avait ragaillardit toute l'assemblée, elle semblait de bonne augure pour le mariage de la princesse, et comme le côté pratique et glorieux d'un nouveau bonheur conjugal. Seul Janka insistait pour avoir l'air mécontent, et boudait comme un enfant gâté.

Stobiensky, qui aimait la guerre, assura Damien qu'il serait ravi de participer à une croisade. Ainsi le projet de Damien semblait s'être déjà infiltré dans tous les coeurs, mais il était trop tôt pour savoir si c'était l'amusement d'une cour cynique et désœuvrée ou la volonté de libérer vraiment Constantinople du joug ottoman.

Un échanton vint avertir qu'il fallait se rendre à la chapelle, où l'évêque Cataplasmi les attendait. Damien fut donc présent au mariage, lequel, contrairement à ce à quoi s'attendait Damien, fut célébrer dans une certaine intimité. La cérémonie dura néanmoins trois heures, au milieu des fumées d'encens et du chant des prêtres hongrois. On passa ensuite dans la grande salle à manger, celle là même où plus tôt Damien avait déposé son plat. Elle était maintenant pleine de gens assis à table, et attendant le roi et sa famille pour

commencer à manger. Quand le roi entra, tout le monde se leva et cria : Vive le roi ! Vive les mariés ! Janka avait oublié sa bouderie et se montrait extrêmement joyeux. Il faut dire que son épouse était divine.

Représentez-vous une fille de quinze ans aux beaux cheveux blonds, aux yeux d'une couleur qui n'existe qu'en Hongrie, avec une taille svelte et une parfaite grandeur, et vous comprendrez aisément pourquoi Janka était si heureux.

Elle ajoutait à cela un esprit enjoué et si peu prétentieux qu'on pouvait espérer qu'elle ne le perdrait jamais, même en vieillissant. Son mari était hautain et vindicatif, mais même les hommes mauvais sont attirés par les jeunes femmes pures; sans doute par le même principe que les femmes très belles sont toujours attirées par les brutes : façon pour la nature de rétablir l'équilibre.

On commença à manger, chacun avec les mains; les hommes coupaient parfois avec un couteau tranchant les grosses pièces de viande, pour eux ou pour leurs dames. Il y avait force vin dans des coupes en métal, et des fruits que les convives ne mangeaient qu'à moitié, avant de jeter le reste par terre ou dans une assiette, selon la coutume de leur région. On parlait hongrois, mais aussi diverses langues que Damien ne pouvait comprendre. Il s'aperçut néanmoins que la croisade était un sujet qui revenait souvent. Il avait comme compagnons de table un vieux monsieur qui le regardait en silence et un jeune homme qui n'arrêtait pas de jacasser. Mais rien n'intéressait ce dernier, excepté la chasse, en particulier le nombre d'animaux qu'il avait tués et la meilleure façon de surprendre un sanglier.

Les femmes, surtout, étaient intéressantes à observer; c'était un curieux mélange de beauté et de manières sauvages. Peut-être les loups ont-ils la même opinion des louves. Seule la jeune épouse de Janka avait une certaine délicatesse. Damien aurait voulu continuer à convaincre le roi, mais celui-ci était assis au bout de la table, alors que Damien était au milieu. Après l'avoir beaucoup regardé, on semblait maintenant avoir oublié notre héros. Une heure plus tard, le souper était terminé, mais personne ne voulait quitter le roi. Cependant le vin aidant, il y avait un sans-gêne dans l'air qui permit à Damien d'aller jusqu'au roi, pour lui dire tout bas :

- Sire, si nous continuions en privé notre conversation interrompue.

- Pourquoi pas ! s'exclama le roi, qui espérait s'amuser un peu de la naïveté du jeune homme.

Il se leva, et après avoir d'un geste demandé aux autres de rester assis, il amena Damien dans une petite pièce attenante à la grande salle.

- Alors, toujours décidé à occire du Turc ? dit-il à Damien, tout en dévorant une aile de poulet qu'il avait apportée avec lui.

- Oui, avec votre aide et celle des autres souverains.

- Écoutez, vous m'intéressez, mais je ne vous donnerai pas un seul soldat.

Damien fut obligé de recommencer le discours qu'il avait eu plus tôt, et de flatter le roi encore plus. Les gens qui n'ont rien à faire pour vivre ont souvent la mémoire courte. Toujours est-il que les flatteries finirent par avoir de l'effet, et le roi promit une armée de dix milles hommes, en plus de lettres officielles, lettres qui demanderaient à tous les souverains soucieux de protéger la chrétienté de se joindre à lui.

Une armée de dix milles hommes, même en 1450, était au fond misérable, surtout contre la formidable puissance turque. Mais c'était une gloire à bon compte que le roi avait décidé de se payer. Le gros des troupes royales attendaient les Turcs pour défendre la Hongrie, sans sortir de leur territoire, mais le roi pouvait sacrifier dix milles hommes à un espoir un peu chimérique d'expulser les Turcs d'Anatolie. Damien se jeta aux genoux du roi, et baisa la bague royale.

- Vous ne le regretterez pas, lui dit-il.

- Je le regrette déjà, dit le roi. Tâchez au moins de gagner quelques batailles avant de vous faire tuer, sinon de quoi vais-je avoir l'air ?

Ce que Damien obtenait était loin du courage et de l'optimisme frénétique auxquels il s'attendait, mais c'était un début. Combien de grands événements ont dû commencer ainsi, dans le doute et presque l'indifférence ? Mais Damien était maintenant armé. Quand ils retournèrent dans la grande salle, le roi avait un sourire vague et cherchait des yeux où il avait bien pu laisser sa coupe de vin; et Damien rayonnait.

- Du vin, finit par crier le roi à un valet.

- À nous la victoire ! s'écria Damien en croisant le regard de Stobiensky.

La guerre contre les Turcs était enfin décidée.

On donna à Damien une chambre dans le château, et le lendemain il rencontra Stobiensky et deux autres généraux afin de discuter des préparatifs et des détails de la guerre. On décida d'attaquer d'abord les Turcs qui campaient près de Belgrade, puisque de toute façon le plus court chemin pour Constantinople passait par cette ville; mais pas avant que Damien eut trouvé d'autres soldats.

- J'ai grande confiance, dit-il, de convaincre les princes italiens.

- Ce sont des finauds, dit Stobiensky, faites attention de ne pas terminer comme la Pucelle, poings et pieds liés sur un bûcher.

- Ne craignez rien, je saurai convaincre les princes comme j'ai convaincu votre roi.

On lui prépara tout ce dont il avait besoin pour le voyage et quelques jours plus tard, il sortait de Budapest, sur un grand destrier, accompagné de trois soldats et de Stobiensky. Lui qui détestait monter à cheval, il était sur un cheval énorme, espèce de percheron à robe brune et à crin doré.

Damien et le docteur avaient oublié l'omniprésence des chevaux avant l'invention des automobiles. Et les chevaux de 1450 n'étaient pas ceux du 21^e siècle.

- Où sont les chevaux arabes ? se demandait Damien.

Quoique ses jambes et son derrière lui firent beaucoup souffrir, la route était si pittoresque que l'inconvénient du cheval ne réussit point à briser son émerveillement. Une campagne sans automobiles, sans autoroutes, sans poteaux téléphoniques est une tout autre campagne qu'aujourd'hui.

- Cela vaut tous les risques de mon aventure, se disait-il.

Il n'avait jamais rien vu de plus beau. Loin d'être misérable, la campagne semblait prospère. Certains paysans qui travaillaient dans les champs ou marchaient au bord de la route avaient bien des vêtements déchirés, mais ils ne semblaient pas malheureux. Loin des mines rechignées et méfiantes des citadins, ils avaient l'air satisfaits.

Stobiensky lui assura que le bonheur n'était pas général, et que les paysans de la région ne devaient leur félicité qu'à un seigneur magnanime et avisé. Quoi qu'il en soit, Damien était content de la tournure des événements, et comme un ciel serein est le décor obligé de toute aventure qui commence, la campagne hongroise fut l'ornement enchanteur des premiers pas de notre héros, en marche vers Constantinople et un nouvel avenir. Le roucoulement des colombes et les jolies prairies lui faisaient oublier les dangers de sa mission. Il rêvait d'un monde meilleur. Il est vrai que rien n'égale la nature, que ce soit une forêt, une lande, ou même un champ, pour rendre incompréhensible à l'homme intelligent la lubie humaine qui consiste à tout détruire et à tout compliquer.

Notre petite troupe se rendit donc à Venise, en passant par Graz et Klagenfurt. Le voyage dura 20 jours. La plus belle campagne d'Europe aujourd'hui est certainement au sud de Klagenfurt, entre Trieste et Ljubljana. S'ils n'approchèrent pas de Ljubljana, ils surent profiter de la campagne slovène qui même alors était magnifique, et qui aux pieds de petites montagnes déroulait ses prés et ses bosquets verdoyants. L'envie de combattre aurait sans doute entièrement quitté Damien si le voyage eut duré un jour de plus. Tout ce charme

bucolique lui faisait oublier le danger turc, et il était prêt à sacrifier tout l'empire byzantin pour vivre tranquille dans une petite chaumière.

La poussière des routes, la chaleur torride du soleil à midi, l'odeur incontournable des chevaux – pour ne rien dire de celle de ses compagnons de route qui ne se lavaient pas beaucoup – tout cela n'était rien quand ils prenaient une pause sous un grand arbre. Assis dans l'herbe, dans une campagne si calme que le temps semblait s'être arrêté et que la terre semblait être une planète inhabitée, sans bitume ni machine, Damien croyait être au paradis. Il y avait alors ni drames, ni soucis, ni maîtres, ni esclaves, ni argent, ni lois, mais que la nature libre et riche, et qui semblait lui répéter : je t'ai fait comme moi, libre et riche. Même les animaux étaient doux, et les sempiternelles histoires d'animaux qui se dévorent toujours entre eux semblaient être des contes pour prévenir les hommes contre la nature. À moins d'être un pauvre citadin n'ayant vu que du béton et des hommes, tout le monde a connu de pareils moments dans la nature; mais rien ne peut égaler celle du passé, comme la voyait Damien en 1450. Il était encore enchanté, même après l'avoir fait cent fois, de boire à un ruisseau sans avoir peur d'être malade, ou de traverser une route sans craindre l'apparition subite d'un monstre de métal. Divine tranquillité disparue, t'a-t-on vraiment sacrifié à un faux confort, ou voulait-on depuis le début te faire disparaître ? Damien se disait, lui ancien clochard plutôt malheureux, qu'après avoir sauvé l'empire byzantin, il allait peut-être rester dans ce passé auquel il s'attachait de plus en plus.

Ils arrivèrent devant Venise en pleine nuit. De la berge, ils apercevaient les mille feux de la ville flottante, et briller sous la lune les crêtes des petites vagues. Ils entendaient le petit clapotis de l'Adriatique. La barge qui allait traverser la mer et les amener à Venise n'était pas encore prête à partir; les chevaux dormaient sur le pont, la barge se balançait doucement, et les soldats étaient assis au bord de l'eau.

- Comment est le doge ? demanda Damien à Stobiensky.

Stobiensky et lui, à quelques mètres des soldats, déambulaient lentement, comme des gens qui n'ont rien à faire mais refusent de rester immobiles.

- Je l'ignore, je ne l'ai jamais rencontré. Mais on le dit sournois et ambitieux. Les Vénitiens n'ont en tête que leurs intérêts, qui tient tout entier dans leur commerce. Traités ou invasions, c'est toujours le commerce. Vous le savez sans doute, ils possèdent bien des villes et bien des îles dans la région, et même en Crimée, que les Turcs leurs disputent âprement. Au moins vous n'aurez pas à les convaincre de la réalité du danger turc.

Damien savait déjà ce que disait Stobiensky; il savait aussi que bientôt, si rien n'était fait, les Turcs envahiraient même certaines régions en Italie. Il garda cependant toutes ces informations pour lui. Quand la barge fut prête, son capitaine cria « Tout le monde à bord ! », et nos cinq hommes embarquèrent. Si s'approcher d'un port tant attendu est magique le jour, et surtout à l'aube, rien n'égale une arrivée la nuit. C'est d'autant plus vrai pour Venise. Il semblait à Damien qu'il avait quitté le monde terrestre pour voguer vers un autre univers, une autre galaxie. Des hommes pouvaient-ils avoir créé ainsi une ville au milieu de la mer ? Même Stobiensky, guerrier rude et blasé, était sous le charme de la nuit vénitienne. Ils furent cependant accueillis, en descendant de la barge, par des douaniers fort peu polis qui exigèrent de voir un tas de laissez-passer, apparemment nécessaires pour visiter Venise. Le charme de la ville s'en trouva un peu réduit. Mais d'un peuple de commerçants, pouvait-on s'attendre à la liberté ? La liberté et l'argent n'ont jamais fait bon ménage.

Quand les douaniers se furent assurés que tout était en règle, nos voyageurs montèrent sur leurs chevaux et parcoururent lentement les rues désertes et sombres de la ville. Le pas des chevaux, réverbéré par les rues étroites aux murs de pierres, aurait pu faire croire à l'avancée d'une armée. Ils étaient attendus au palais du doge de Venise.

Ils ne trouvèrent le palais dans la nuit qu'après avoir cherché en vain plusieurs minutes, puis réveillèrent un gondolier qui dormait près d'un quai dans sa gondole, et qui leur indiqua le chemin tout en vociférant contre eux. Quand ils trouvèrent le palais, ils attachèrent leurs chevaux à un poteau et des gardes les laissèrent entrer dans le vestibule.

- Le doge vous recevra demain dans l'après-midi, leur dit le majordome du palais. Pour l'instant, ce laquais vous montrera vos chambres. Passez une bonne nuit, chers messieurs.

Ils suivirent le laquais qui attendait près du majordome, et qui les conduisit au second étage, où Damien et Stobiensky eurent chacun une chambre. Damien se coucha et s'endormit immédiatement. Il fut réveillé par les cloches d'un énorme clocher, qui s'élevait juste en face du palais. Il ouvrit les volets, et se retourna pour observer sa chambre, qu'il avait à peine aperçue la veille, à la lueur d'une chandelle. C'était une chambre d'environ dix mètres de chaque côté, au plafond d'égale hauteur, à cloisons en diamants. Elle était presque vide, sauf pour un énorme lit à baldaquins, deux tables de nuit et un vieux fauteuil à pattes torsadées. L'air qui entra par la fenêtre était déjà chaud, et on sentait vaguement l'odeur des prés et des champs de blés de l'autre côté de la mer. Après la lourdeur et les poissons de Budapest, Damien se sentait le cœur léger. Il croyait convaincre le doge encore plus rapidement qu'il avait convaincu le roi de Hongrie. On cogna à la porte, qui s'ouvrit avant que Damien eut le temps de répondre. C'était Stobiensky.

- J'ai eu une nuit merveilleuse, pas vous ? Ce qu'on dit à propos de l'Italie est bien vrai : il y a quelque chose dans l'air qui vous met de bonne humeur et vous rajeunit d'au moins dix ans. Je me sens moi-même comme quand j'en avais quinze.

Damien était prêt à l'admettre, lorsque Stobiensky enchaîna sans attendre.

- Je n'ai pas vu les demoiselles, comment sont-elles ?

- Vous voulez dire les Italiennes ?

- Exactement. La nuit dernière, les rues étaient vides. Nous avancions dans un décor de théâtre. Et pourtant Venise est habitée, n'est-ce pas ? Où sont les femmes ?

- Nous ne sommes pas venus pour cela, répondit Damien en souriant.

- On ne vit jamais pour les femmes, et pourtant c'est la seule chose qui nous intéresse, répondit Stobiensky. Le doge va certainement nous inviter à rester quelques jours. Pourquoi ne pas en profiter ? Allez, jeune homme. Avec la recommandation du roi Latislas, vous êtes certain de convaincre le doge de vous suivre. Je veux combattre autant que vous, mais la guerre ne commencera pas de si tôt. Amusez-vous un peu. Je vous ai vu triste et rêveur pendant tout le voyage.

- Je n'étais pas triste, répondit Damien, j'étais au contraire très heureux, j'étais philosophe.

- À votre âge !

- C'est que ma vie a récemment prit un tournant inattendu.

- Mais je le sais bien.

- Eh non, vous ne savez pas. Mais peut-être un jour je vous apprendrai des choses qui vous surprendront.

- À la bonne heure. J'aime les surprises. Mais il faut manger. Préparez-vous et descendons ensemble. Je vous attends dans ma chambre.

Quelques minutes plus tard, Damien et Stobiensky descendaient l'escalier, précédés d'un valet qui était venu les chercher.

- Le majordome n'a pas pu venir vous voir ce matin, disait le valet de chambre en descendant les marches. Mais un déjeuner vous attend dans la petite salle. Vous serez libre ensuite pour la matinée, et le doge vous recevra à deux heures trente, dans la salle de réception.

- À la bonne heure ! s'exclama Stobiensky, qui ne songeait qu'au déjeuner.

Dans une salle à manger du palais, appelée petite salle, simplement parce qu'elle était plus petite que la salle principale, appelée grande salle, Stobiensky et Damien furent servis un petit festin fort différent de ce qu'ils connaissaient à Budapest.

Voilà le miracle des transports lents, qui décourage les hommes de voyager, hormis les plus intrépides; et qui permet au commerce d'exporter seulement certaines marchandises. Stobiensky n'avait jamais vu, ni même entendu parler, de la moitié des plats devant lui. Et pourtant, il était déjà allé en Italie, mais jamais dans la région vénitienne. Évidemment, pour Damien, tout était absolument neuf. Mais cette histoire n'étant pas un cours de cuisine, sachez seulement qu'on mit devant eux, sur une longue table, pas moins de dix-huit plats en vermeil, et que dans chacun de ces plats, il y avait un met différent ou une montagne de fruits. Stobiensky mangea pour quatre, et Damien fut réjoui de goûter à tant de nouveautés. Ne pouvant s'empêcher de se rappeler que quelques mois plus tôt, il était heureux de trouver du pain un peu moisi dans une poubelle, il hésitait maintenant entre un peu de parmesan, des oeufs soufflés aux morilles et une grappe de raisins. Trois vins différents étaient servis avec le déjeuner, et Damien regardait avec une inquiétude amusée le comte Stobiensky en boire comme si ce n'était que de l'eau. Il est vrai que celui-ci avait des Polonais dans sa parenté, et qu'il devait sans doute avoir besoin de boire bien des litres pour sentir le moindre effet, effet que lui, Damien, préférait éviter ce matin-là. Aussi but-il de l'eau. La preuve que manger est plus important qu'aimer, c'est qu'après l'amour, un homme n'est jamais tout à fait satisfait, alors qu'après avoir mangé, il est parfaitement content.

- Damien, s'écria Stobiensky, je suis déjà heureux de t'avoir rencontré et amené ici. Même si on ne tue pas un seul Turc, je n'aurai rien à regretter.

- Cher comte, répondit Damien, si vous avez assez mangé, pourquoi ne pas visiter Venise ? Vous verrez à quoi ressemblent les dames.

- Excellente proposition ! s'écria-t-il. C'est exactement ce que j'aurais fait, même si vous n'aviez pas été avec moi.

On se leva donc, et on sortit. Venise au soleil n'est pas Venise la nuit. Notre jeune homme de l'avenir et notre svelte et robuste guerrier hongrois furent émerveillés. Et passant, la plupart des monuments si célèbres au 21^e siècle n'existaient pas en 1450. Mais Venise est Venise, et ils furent enchantés par ces petites rues, à la fois si minces et si hautes, par les canaux et les gondoles, par les costumes italiens, par les édifices aux murs de pierres qui s'harmonisent si bien à la lumière du soleil vénitien, par la voix des Italiens, enfin par cette Italie au milieu des eaux.

Stobiensky trouvait aussi les Italiennes très belles.

- Tu as vu celle-là ? dit-il à Damien à l'entrée d'une place qui descendait lentement vers la mer.

Damien chercha un peu, car il y avait plusieurs personnes, mais reconnu bientôt de qui son compagnon voulait parler. Il y avait au bord de l'eau, qui battait du linge avec une grosse palette en bois, une femme d'une vingtaine d'années au corps magnifique, quoique un peu large au goût de Damien. Ce devait être une servante, mais elle avait la noblesse des portraits de Raphaël. Elle avait remonté ses longs cheveux en chignon, et on pouvait admirer son cou, où apparaissait toute la finesse de sa peau.

- J'irais bien faire causette avec elle, dit Stobiensky.

- Et en quelle langue ? lui demanda Damien.

- Vous avez raison, je ne connais pas l'italien.

- Essayez quand même, si vous voulez, lui dit Damien en souriant.

- Pourquoi pas, répondit Stobiensky, qui déjà allait vers elle.

Damien suivit avec un air dubitatif, car il n'avait pas cru que Stobiensky irait réellement conter fleurette à la jeune femme. Comment, en effet, un rude Hongrois pouvait-il courtiser une jeune Italienne ? Stobiensky commença par s'asseoir sur la même marche qu'elle, mais à une certaine distance. Il ramassa négligemment une branche qui flottait dans l'eau, tout en tournant souvent la tête vers la jeune fille. Celle-ci, évidemment, aperçu rapidement le comte hongrois. Damien, qui était resté un peu en arrière, observait la scène avec un certain amusement, et attendait que la jeune fille se sauve de lui. Mais au contraire, la jeune fille semblait ravie de plaire à un fier guerrier, fut-il étranger et un peu grossier – ce qu'on pouvait craindre par son accoutrement hongrois.

Après quelques minutes de ce jeu fort bizarre pour Damien, connaisseurs d'hommes mais assez ignare en femmes, Stobiensky vint s'asseoir juste à côté de la jeune fille, et une conversation commença. Il avait gagné. Conversation n'est peut-être pas le mot juste. En effet, chacun parlait sans rien comprendre des réponses de l'autre; mais comme la plupart des conversations ne sont que deux monologues qui se mettent des bâtons dans les roues, ils n'eurent pas besoin de se comprendre. Ou plutôt, ils s'étaient déjà parfaitement compris. Damien finit par s'ennuyer et il laissa seuls les deux amoureux.

Il ne tarda pas lui aussi à voir quelqu'un qui l'intéressait. Il marchait tranquillement dans une petite rue, quand il aperçut à un balcon une jeune femme et un vieux monsieur. À sa grande surprise, il lui sembla que le monsieur était turc et que la jeune fille devait être sa fille, car malgré qu'elle fût blonde, elle avait bien le visage d'une femme turque et lui ressemblait un peu. Damien s'arrêta pour les observer. La jeune femme, que Damien ne pouvait pas apprécier d'où il était, mais qui semblait jolie, tenait un petit objet que Damien

ne pouvait pas bien distinguer. Les deux semblaient s'intéresser fort à cet objet et le retournaient dans tous les sens. Mais soudain la jeune femme l'échappa, et l'objet tomba dans la rue. Aussitôt, sans hésiter, Damien se précipita pour aller le ramasser. Le vieux monsieur, croyant que Damien était un voleur, se mit à crier :

- Non, n'y touchez pas, cet objet nous appartient !

Mais Damien l'avait déjà ramassé et le montrait aux deux personnages du balcon.

- Je crois que vous venez d'échapper ceci, leur dit-ils du ton le plus poli possible.

Cet objet était un astrolabe, mais en levant la tête pour parler, il aperçut enfin la jeune femme de près et oublia tout à fait de s'intéresser à l'astrolabe. La jeune femme n'était pourtant pas extrêmement jolie, mais elle avait ce je-ne-sais-quoi, mélange de gentillesse et de poitrine assez grosse, qui plaît aux hommes de bon sens, comme l'était Damien.

- Nous descendons, attendez ! lui cria la jeune femme, qui disparût aussitôt, suivit du vieux monsieur.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et ils s'approchèrent de Damien pour reprendre l'astrolabe. Damien se dit qu'elle devait avoir vingt ans, et que si le visage avait relativement peu d'éclat, le corps rachetait complètement ce léger inconvénient. Elle avait en effet une taille mince et un buste bien serré, avec des jambes parfaitement proportionnées au reste du corps, chose qui semble évidente, mais qui atteint rarement la perfection. Du reste, il ne le déduit que par sa grandeur et par la grâce avec laquelle elle marchait, car elle portait une robe qui n'était pas tout à fait du même style que celui des autres femmes à Venise, mais qui cachait tout elle aussi. Fut-ce sa façon de le regarder, ou l'odeur parfumée qui sortit avec elle de la maison ? Toujours est-il que Damien la trouva délicieuse, et que Stobiensky ne lui parut plus si frivole en s'intéressant aux femmes.

Le vieux monsieur s'était contenté de sourire un peu et de dire merci d'une façon très réglementaire, comme un vendeur qui l'a déjà répété mille fois. Mais en voyant comment sa fille et le jeune homme se regardaient, il en ressentit comme une décharge électrique, et loin d'en être fâché, il parut s'y amuser énormément. C'est qu'il était le type même de l'homme d'affaire au bon coeur : implacable et même cruel avec ses fournisseurs, et même avec certains clients (ceux qui n'achetaient pas assez), mais tendre et tolérant avec sa fille et tous ses amis. Cette contradiction est un mystère, et pourtant elle est assez courante. Elle ressemble

beaucoup à celle des fermiers qui soignent leurs bêtes avec tendresse, jusqu'au jour où ils leurs tordent le cou sans pitié.

Dès l'instant où sa fille s'intéressait à quelqu'un, c'était pour lui comme la preuve que ce quelqu'un avait du mérite. Il se radoucit donc immédiatement, et dit à Damien :

- Jeune homme, on voit bien peu de gens si serviables de nos jours. Prendriez-vous une tasse de thé avec nous ?

- Ma foi, bégaya Damien, avec plaisir.

On rentra immédiatement et on alla s'installer au salon, où un domestique apporta du thé.

- Je vois que vous n'êtes pas d'ici, lui dit le monsieur, enfoncé dans un grand divan.

- En effet, je suis venu de Budapest.

- Vous avez donc affaire ici ? continua le monsieur.

Damien se souvint alors de sa mission, et chercha comment éviter de la lui dévoiler.

- Pardon, dit-il, mais seriez-vous Turc ?

- Tout à fait, dit le monsieur en souriant. Mais pardon, je ne me suis pas présenté. Je suis Patam, et voilà ma fille Vanessa. Je suis commerçant en oranges et en vins. Cela marche bien, très bien même. J'ai mon entrée au palais du doge, et je vois le condottiere régulièrement.

- Vous commercez avec l'empire ottoman ?

- Exactement. J'importe des oranges, et de l'essence d'orangers, ce genre de choses, et j'exporte du vin italien. C'est assez ironique, n'est-ce pas ? C'est grâce à la puissance maritime de Venise, qui est l'ennemi de l'empire, que je peux faire mon commerce. Car sans sa protection, les pirates, y compris les pirates turcs, voleraient toute ma marchandise. Peut-être que Mourad II, notre grand sultan, m'en voudrait, ajouta-t-il en riant, mais je suis bien ici, et je crois y rester toute ma vie. Qu'en dis-tu, ma fille, veux-tu finir tes jours ici ?

- Mon père, dit sa fille qui jusque là avait suivi la conversation sans quitter Damien des yeux, je suis bien ici si vous l'êtes. Mais j'avoue que moi aussi j'y aime bien l'atmosphère, ainsi que les rencontres qu'on peut y faire.

- Et tu as raison, dit Patam.

- Vous disiez donc, continua-t-il en se tournant vers Damien, que vous étiez ici pour commercer ?

- Pas tout à fait. Je dois voir le doge. C'est de la politique.

- Je vois, je vois; et c'est secret, je suppose. Ah, ah, je n'insiste pas.

- Et depuis quand êtes-vous ici, monsieur ? Comptez-vous demeurer longtemps ? demanda Vanessa.
- Je viens d'arriver, et je resterai le temps qu'il faut, avant d'aller à Florence.
- Et votre nom ?
- Damien. Damien Hortan.
- Damien, dit le père, vous êtes ici chez vous, et j'ai une chambre très correcte qui vous conviendra si vous préférez ne pas être à l'auberge.
- Merci mille fois, mais je suis chez le doge. J'accepte cependant de venir vous voir régulièrement, dit-il en regardant Vanessa.

Si vous croyez à nouveau que Damien était trop poli pour un ancien clochard, ou quasi-clochard, vous vous trompez. Toute la politesse, dont les détails s'apprennent rapidement, ne tient qu'à la délicatesse de l'esprit, et la fortune n'y est pour rien. Damien était délicat, et même au fond d'un égout, il eut été capable de plus de bonnes manières que force rustres nés de parents riches. Il s'était montré discret en Hongrie, mais maintenant il était prêt à être courtois, comme l'air de Venise semblait l'exiger. L'attirance évidente que Vanessa ressentait pour lui redoublait aussi ses capacités. On dit toujours qu'il faut du talent et de la chance pour réussir, on oublie de dire qu'il faut aussi de l'amour.

Entre chaque gorgée de thé, l'attrait de Vanessa augmentait en effet, comme si un effluve invisible encerclait notre héros. Lui, d'habitude si calme et détaché, sentait son cœur se serrer; il entendait de moins en moins ce que lui racontait Patam; ne goûtait plus le thé, qu'il ne sentait plus couler dans sa gorge; et préférait ne pas trop parler, afin de cacher le trouble qui rendait ses idées un peu confuses.

« Que m'arrive-t-il ? se dit-il enfin à lui-même. Ont-ils drogué mon thé ? Et pourquoi cette agréable fille me regarde-t-elle avec tant d'insistance ? »

Mais son thé parfumé aux fleurs d'orangers n'y était pour rien. Il avait passé trop de temps à voir les femmes de loin, dans ses hardes de clochard, et avait oublié leurs pouvoirs charnels et magnétiques.

« Je n'aime guère cette oppression soudaine que j'ai dans la poitrine, se disait-il. Il faut que j'aie le cœur bien faible pour qu'une femme me fasse un tel effet. Ma mission, ma mission avant tout, ne l'oublions pas. Le docteur et la moitié du monde civilisé comptent sur moi. »

Ces scrupules de jeunesse eurent paru bien risibles à Stobiensky. Beaucoup plus dégourdi, il avait décidé sa dulcinée à un rendez-vous pour le soir même. Il avait ensuite laissé la jeune femme à son travail; mais ne trouvant plus Damien, il avait flâné seul dans les rues. Il aurait bien voulu aider la jeune femme, qui

s'appelait Stasia, et même porter son linge, car c'était un homme galant, et c'est lourd, du linge mouillé, mais la jeune femme avait refusée, en expliquant que les maîtres la gronderaient certainement s'ils le voyaient avec elle. Elle promit néanmoins d'être au rendez-vous, qui était à la même place, mais à minuit.

De son côté, Damien, assis sur un petit fauteuil devant Panam, et toujours surveillé affectueusement par Vanessa, s'était enfin admis à lui-même qu'il était très attaché à la fille du vendeur d'oranges et d'huiles parfumées et que le doge pouvait prendre tout son temps pour décider ou non de se joindre au roi Latislas. Il n'avait aimé auparavant que sa cousine, de loin, et une autre fille, très belle mais très sotte. Il ne quitta la famille turque qu'à la dernière minute, quand vint l'heure du rendez-vous avec le doge.

- Pardon, dit-il, en déposant la petite tasse de thé vide qu'il tenait depuis des heures, je dois partir. Mon bonheur serait de rester ici, mais mon devoir est de rencontrer le doge. Si vous saviez à quel point les deux sont en complète contradiction.

- Que voulez-vous dire ?

- Ma foi, je vous raconterai peut-être un jour. Sachez seulement qu'en ce moment, je pourrais tout oublier de mes plans, mais je n'en ferai rien.

- Vous êtes un sage, Damien, et je crois que vous connaissez bien la vie, malgré votre âge. Vous savez, bien des jeunes hommes de nos jours ont appris la vie, ou plutôt un semblant de vie, dans les écoles et dans les livres, et croient sérieusement que cela représente la réalité.

- Papa ! s'exclama Vanessa, n'importune pas ce jeune homme avec ta marotte.

- Vous avez raison, continua Damien après avoir sourit un instant. Quant à moi, j'ai commencé au bas de l'échelle, comme on dit; je n'ai pas vu seulement des horizons sans nuages.

- Mais vous avez grimpé, comme moi, et maintenant vous rencontrez le doge de Venise. Allez, bonne chance, et revenez nous voir le plus tôt possible.

Damien retrouva Stobiensky dans le hall du palais. Il avait l'air heureux, mais fronça les sourcils en l'apercevant.

- Où étiez-vous ? Je vous ai cherché partout dans Venise. Mais peu importe, vous êtes là.

Il allait continuer, quand le majordome vint leur dire :

- Le doge est prêt à vous recevoir, suivez-moi.

Ils montèrent un étage, puis enfilèrent un long corridor, où devant chaque porte se trouvait un soldat au garde à vous. Ils traversèrent ainsi plusieurs pièces aussi magnifiques que désertes, avant d'arriver devant deux grandes portes fermées, toute couvertes d'or et d'arabesques. Deux soldats ouvrirent les portes sans dire un mot, et les trois hommes entrèrent dans une salle particulièrement grande, avec d'énormes tapisseries aux murs, et quelques vieux meubles en bois sombre, vernis par le temps. Il y avait au fond de la pièce un homme en habit somptueux, assis dans un grand fauteuil, et deux autres hommes près de lui, debout et avec un air cauteleux. Celui à gauche du doge était gros, ses joues étaient rouges; il respirait avec effort et ses vêtements étaient un peu trop serrés. Il ressemblait tout à fait à un commerçant qui vient de courir dans les rues pour rattraper un mauvais payeur. Celui à droite était grand et mince, et se tenait un peu courbé, comme tous les hommes trop grands, obligés de se baisser toute leur vie pour ramasser un objet sur une table trop basse ou s'adresser à un autre homme toujours plus petit qu'eux. Il n'avait pas l'air bourru de son confrère, mais le mensonge et l'hypocrisie étaient inscrits partout sur son visage. Quant au doge, il avait un air dur et autoritaire.

Damien se dit en lui-même que les bons sentiments ne serviraient à rien avec lui. C'est le doge qui parla en premier.

- Voilà donc l'envoyé du roi de Hongrie ? Un jeune homme à qui je confierais à peine un colis à porter de l'autre côté de Venise ? Seriez-vous un fils illégitime ? ou le favori d'une maîtresse royale ?

Ainsi ragaillardi par la douce confiance du doge, Damien répondit sans attendre :

- Votre sérénissime, vous savez sans aucun doute que le mérite n'attend pas le nombre des années (grand mot qui en réalité fut prononcé pour la première fois par Damien, voyageur du temps). Ne vous fiez pas à ma jeunesse; d'ailleurs, je suis l'instigateur de toute cette affaire; le roi ne m'envoie pas, il me cautionne.

- Je vois. Et on dit que vous voulez attaquer le Turc et délivrer Constantinople encerclée. J'ai presque chaque jour un soldat, un maire ou un illuminé qui me propose exactement la même chose. Qu'avez-vous de plus qu'eux ? Vous avez convaincu le roi, à la bonne heure, mais une armée de dix milles hommes, si mes renseignements sont bons, ne représente rien face à l'armée turque; tous ces soldats ne sont juste bons qu'à servir d'éclaireurs, avant d'engraisser quelques champs anonymes de leurs cadavres.

- Vous avez raison, répondit Damien sans aucun trouble, dix mille hommes sont en vérité peu de chose; mais avec votre aide, avec vos soldats et vos navires, il serait facile d'attaquer les Turcs par la côte, pendant que l'armée hongroise attaque les Turcs qui campent actuellement autour de Belgrade.

- En théorie peut-être. Mais qu'aurais-je à y gagner ? Les Turcs nous craignent, et à part quelques escarmouches, de temps à autre, nous sommes encore les maîtres de l'Adriatique.

Damien comprit qu'il allait devoir révéler son identité, au risque de passer pour un sorcier ou un déséquilibré quelconque.

- Jeune homme, dit le gros, avez-vous entendu le doge ? Qu'est-ce que le roi de Hongrie a à nous offrir, si nous participons à cette aventure ? Car lever une armée ne se fait pas gratuitement, et comme on cueille les fraises dans un pré. C'est cher, et c'est compliqué. Puisque les Turcs nous laissent tranquille, pourquoi irions-nous les attaquer ?

- Ce jeune homme, enchaîna le grand, croit peut-être que délivrer Constantinople est une raison suffisante.

Damien attendait la suite, mais le grand n'ajouta rien, et tous les visages le regardaient en attendant sa réponse.

- Sérénissime, si vous ne faites rien, vous perdrez vos territoires aux mains des Turcs. Toute la côte de l'Albanie elle-même sera assiégée, très précisément en 1478.

- Oh ! s'écria le gros. Ce freluquet ose donner une date précise. Sérénissime, renvoyez-le en Hongrie, et ne perdons plus de temps avec lui.

- Ce que je dis, s'écria Damien, est l'entière vérité. Je le sais car je viens de l'avenir.

- Oh ! s'écrièrent ensemble le gros et son confrère.

- Oui messieurs, je viens de l'avenir, mais je n'essaierai pas de vous convaincre en vous racontant cet avenir, vous ne me croiriez pas. Par contre, je sais sur vous, doge de Venise, des choses que je ne pourrais pas savoir, à moins de venir de l'avenir. En effet, j'ai lu un ouvrage sur vous, un ouvrage exhaustif comme certains historiens aiment souvent en faire. « Et souvent sur un personnage assez secondaire », allait-il ajouter, mais il se retint.

- Il se trouve, continua-t-il, qu'à votre mort plusieurs médecins se sont penchés sur votre dépouille – c'est une mode qui commence, comme vous le savez – et ils ont tout décrit minutieusement. Je sais donc que vous avez un orteil anormalement petit sur le pied gauche, et une fistule entre les jambes; et aussi entre les jambes...

- Assez ! s'écria le doge. Comment osez-vous, et où avez-vous ramassé de telles ordures ?

- Mais l'auteur...

- Votre auteur est un sot.

- Si vous venez vraiment de l'avenir, prouvez-le, dit le gros.

- Je sais comment faire, dit le doge, qui sourit et se leva lentement.

Il sortit une pièce de monnaie d'une poche de sa veste, et l'envoya en l'air. Elle retomba dans sa main droite, et il la posa rapidement sur le dos de sa main gauche.

- Pile ou face ? s'écria-t-il.

- Sérénissime, dit Damien, je connais le passé qui a eu lieu, et non celui que je provoque. Et du reste, je ne connais pas chaque détail.

- Pile ou face ? s'écria le doge, qui semblait en colère.

- Pile, dit Damien à tout hasard.

Ce fut pile, et le doge se calma un peu.

C'est alors que Damien se souvint d'un vieil almanach vénitien que le docteur lui avait prêté et qu'il avait bien étudié.

- Quelle date sommes-nous ? demanda-t-il à Stobiensky, qui était debout à côté de lui, et qui n'avait pas osé intervenir.

- Le 5 juin, dit-il.

- C'est parfait, je n'aurai pas retenu tout cela pour rien. Ce soir, il y aura un orage et la tour du palais Strafozi sera frappée par un éclair. C'était dans l'almanach.

Merveilleux hasard, si ce n'est pas en fait la Providence, qui trouve toujours une solution quand le jeu en vaut la peine ! Seuls les cyniques et les pessimistes n'y croient point, et justement ils n'ont jamais de chance.

- C'est un idiot, dit le gros.

- Attendons, dit le grand, comme par bonté.

Mais il ajouta :

- Cependant, s'il n'y a pas d'éclair, je vous demande, sérénissime, de rouer ce jeune impertinent et de le livrer au bûcher.

- Halte là ! s'écria Stobiensky. Damien est sous la protection du roi. Éclair ou non, vous ne toucherez pas à un seul cheveu de sa tête.

Il murmura ensuite à Damien :

- Que faites-vous, espèce d'écervelé ? D'où sortez-vous cet éclair, et ce conte sur l'avenir ? Voulez-vous nous envoyer au cachot ?

- Ayez confiance, répondit Damien en murmurant. Je sais ce que je fais. J'aurais dû vous prévenir, mais je croyais pouvoir garder mon secret.

- Retournez dans vos chambres, messieurs, dit le doge, et n'en sortez point avant le soir.

Dans la chambre de Stobiensky, le comte fulminait contre Damien.

- Vous voulez tout faire échouer ? Pourquoi fabriquer de tels contes ?

- Ce ne sont pas des contes. Je sais que c'est difficile à croire. Peut-être aurais-je à votre place la même réaction; mais faites-moi confiance. Attendez au moins à ce soir.

Quand le soir arriva, le majordome vint les chercher, et ils retournèrent dans la grande salle. Le doge et les deux autres hommes étaient debout devant une grande fenêtre.

- Jeune homme, dit le doge, on voit très bien d'ici la tour du palais Strafozi. On ne voit pas la lune, c'est donc que le ciel est couvert, car c'est aujourd'hui la pleine lune. Mais le temps est doux, il n'y a pas de pluie. J'espère pour vous que le temps changera.

Comme ni le doge, ni les deux autres ne voulaient discuter avant d'avoir eu la preuve que Damien n'était pas un mauvais plaisant, on attendit en silence le coup de tonnerre qui devait changer l'Histoire. Vers minuit, le doge dormait dans son fauteuil, et tous les autres patientaient, chacun sur sa chaise. À une heure du matin, il commença à pleuvoir. Les premières gouttes frappèrent une des grosses joues du conseiller obèse, qui sursauta sur sa chaise et parut scandalisé que le ciel ose faire de la pluie. Aussitôt après, on entendit un énorme coup de tonnerre, qui réveilla le doge. La pluie devint de plus en plus forte. Stobiensky fronçait les sourcils et restait sur sa chaise avec peine. Puis un autre coup de tonnerre éclata, beaucoup plus proche. On ne voyait toujours aucun éclair, lesquels devaient se former derrière le palais. Soudain, un éclair traversa le ciel et vint frapper la tour du palais Strafozi.

- Ça par exemple ! s'écria le gros.

Une flamme était apparue, mais la pluie semblait l'éteindre peu à peu.

- Je ne sais quoi vous dire, dit le doge à Damien. Êtes-vous un envoyé de Dieu ?

- Non, seulement l'envoyé d'un homme, un homme qui veut changer l'Histoire et sauver des millions de ses semblables. Faites confiance à cet homme que vous ne verrez jamais, et aidez-le à détruire la menace turque.

- Je n'y comprends rien, dit le doge tranquillement, mais j'accepte. Cependant, continua-t-il en se levant, que cela sert Dieu ou un autre qui vous envoie, il faut tenir compte des circonstances. Venise semble riche, j'en conviens, mais les temps sont durs. La récolte sur le continent fut mauvaise l'année dernière, sur les plaines qui entourent Venise. Nous avons désespérément besoin d'argent.

- Nous avons toujours besoin d'argent, dit le gros.

- Aussi, si je vous accompagne, il faut me promettre quelques compensations. Seulement pour payer mes efforts, me rembourser, en quelque sorte, vous comprenez ?

- Je comprends fort bien, dit Damien, qui admirait avec mépris la vénalité du doge.

« Même au milieu des miracles et des plus nobles projets, il ne songe qu'à ses intérêts », se dit-il.

- J'ai toujours cru, continua le doge, que toutes les villes de Croatie devaient appartenir à Venise, ainsi que Chypre.

- Tout ce que vous voudrez, répondit Damien, qui détestait ce genre de tractation.

- Notre roi, dit Stobiensky, n'est intéressé que par la Serbie; il vous laisse les villes de la Croatie et toutes les îles que vous voulez.

- Fort bien. Dans ce cas, fêtons notre alliance. Et que le pape transforme notre campagne en croisade, afin que l'appui de Dieu nous assure la victoire.

Ces mots plurent à Damien, qui accepta de très bon coeur le verre de vin qu'on versa et qu'on lui tendit.

- Cependant, je ne sais pas encore combien de soldats je peux mettre à votre disposition, reprit le doge. Laissez-moi quelques jours pour étudier la question.

- Comme il vous plaira, sérénissime, répondit Damien.

- Levons tous nos verres à la victoire ! dit le doge avec un mélange particulier de calme et d'enthousiasme.

- Oui, dit Damien en levant son verre, buvons à la victoire, elle est maintenant certaine !

Damien aurait pu quitter Venise sur le champ, et apprendre plus tard, par courrier, le nombre de soldats que lui offrait le doge, mais ni lui, ni Stobiensky ne voulaient partir. Stobiensky se leva le lendemain à midi, et se rendit immédiatement dans la chambre de Damien, après s'être aspergé un peu d'eau dans la figure.

- Damien, vous m'avez fait manquer un rendez-vous capital hier. Je vous en voudrai toute ma vie si je n'arrive pas aujourd'hui à me faire pardonner.

Damien, encore au lit, se contenta de gémir.

- M'écoutez-vous, jeune homme ? À minuit, hier, au lieu de chercher la lune dans les nuages, je devais chercher des trésors dans un corsage. Oui, je serai franc, c'est une femme que je devais rencontrer, celle-là même que vous avez vu battre son linge. C'est une déesse, et elle a du caractère; je devrai lui promettre monts et merveilles pour la revoir.

- Je vous fais confiance, Stobiensky. Si cette soubrette a accepté un premier rendez-vous, c'est qu'elle vous aime.

- Croyez-vous ? Mais que dis-je ? vous n'y connaissez rien.

- C'est que mon coeur a fait bien du chemin depuis hier matin. Si je vous disais que moi aussi j'ai rencontré une dame, encore plus charmante que la vôtre, et que mes sentiments, qui couvaient en cachette, commencent à s'épanouir et à me faire voir le monde un peu plus comme vous le voyez.

- Brave homme, s'exclama Stobiensky. Mais un changement peut-il être si rapide ?

- Je n'étais pas moine, j'étais seul. Nuance.

- Est-elle vraiment plus charmante que la mienne ? C'est impossible.

- Elle est plus délicate et plus douce.

- Ah, je vois. Une fillette qui vit dans les roses. Moi, j'aime les femmes faites.

- Elle ne vit pas dans les roses, mais pour l'instant je ne sais rien d'elle, sinon que j'accepte celle que la Providence m'a fait rencontrer. Vous saurez aussi qu'elle n'est pas italienne.

- Qu'est-elle ?

- Turque.

- Quoi ! Nous partons en croisade contre les Turcs et vous voulez être amoureux d'une femme turque ?

- Et pourquoi pas ? Je veux délivrer Constantinople, non tuer personnellement tous les Turcs.

- Damien, revenez à vous. Il y a tant de belles Italiennes. Que vous vouliez une brune ou bien une blonde, il n'y a qu'à choisir dans le tas.

- Non, je vous l'ai dit, j'accepte celle que le destin m'a fait connaître. Je crois qu'elle m'aime, et il est certain qu'elle m'attire. Je veux l'aimer.

- Votre amour est bien froid.

- C'est que sa rencontre était inattendue; je dois oublier le diplomate et le guerrier en moi, et me transformer en amoureux.

- J'ai ouï dire qu'à Vérone, récemment, un jeune homme s'est suicidé simplement parce qu'il croyait que son amoureuse était morte. C'est aller un peu vite en besogne; elle n'était pas du tout morte. Mais elle s'est suicidée elle aussi, quand elle a vu qu'il était mort.
- Oui, je connais cette histoire. Mais où voulez-vous en venir ?
- Nulle part, j'aime les anecdotes.
- Enfin bref, la morale de nos deux histoires, continua Damien, c'est que nous restons. Du moins pour quelques jours.
- Parfait. Mais surtout, maintenant que vous voilà un vrai coureur de jupons, ne me volez pas ma chère demoiselle, dit-il avec ironie.
- Aucun danger. Je n'aime pas les femmes que je ne peux pas porter dans mes bras. La vôtre est belle, mais trop lourde pour moi. Si quelqu'un vous la vole, ce ne sera donc pas moi. Mais de toute façon, je ne crois pas que vous la garderez bien longtemps. On ne garde pas longtemps une femme à qui on ne peut faire la conversation.
- Oh, je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais j'ai oublié de vous dire qu'après quelques minutes, nous conversions elle et moi sans difficulté. Vous vous êtes trompé, si vous avez cru que nous ne pouvions pas nous comprendre. Au début, j'ai fait l'erreur de baragouiner de l'italien, et en effet, nous étions à nous deux une véritable tour de Babel, car mon italien lui était totalement incompréhensible. Mais j'ai ensuite commencé, en désespoir de cause, à parler hongrois, et magiquement, tout s'est éclaircit. Figurez-vous qu'elle connaît un peu de hongrois, car un des domestiques là où elle travaille est hongrois, et lui en a appris quelques rudiments. Quand je vous disais que c'était une déesse ! Elle est belle, elle est un peu coquine, et en plus elle sait un peu de hongrois ! C'est définitivement une rencontre décidé par le sort. Mais je vous quitte, je dois la voir bientôt. Allez, à plus tard.

Stobiensky retourna immédiatement dans sa chambre pour se parfumer et lisser sa moustache.

Damien s'habilla et sortit aussitôt. Il lui hâtait de revoir Vanessa, surtout pour s'assurer qu'il n'avait rien inventé, et que la jeune femme était bien amoureuse de lui. Aimer a ses inconvénients, mais aimer une chimère est toujours une perte de temps dont on se repend un jour ou l'autre. Quand il sonna à la porte des Turcs, une servante qu'il n'avait pas vu la dernière fois lui ouvrit la porte.

- Monsieur est sorti, dit-elle à Damien.
- Et mademoiselle ?
- Elle est là, mais elle ne reçoit personne sans son père, hormis quelques dames de sa connaissance.
- Je crois qu'elle me recevra.
- Je ne crois pas.

- Essayons tout de même.

- Je lui fais le message; si monsieur veut bien attendre.

« Maudit soit les chipies qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas », se dit Damien.

- Mademoiselle vous recevra au salon, dit la servante en revenant, sans montrer aucune gêne d'avoir été un peu sèche plus tôt.

- Damien, comment allez-vous ? dit Vanessa en ne cachant pas sa joie, quand Damien entra dans le salon. Je ne vous attendais pas de sitôt.

- Il fallait que je vous revoie. La dernière fois, votre père m'empêchait de faire attention à vous autant que je l'aurais voulu. Je sentais votre présence, mais c'est lui que je regardais et que j'écoutais. Vous vous étiez placé trop sur le côté.

Ces détails assez ingénus firent sourire Vanessa, qui y reconnut les preuves d'une âme simple et bonne, somme toute comme l'était la sienne.

- Cette fois, vous pourrez me regarder, dit-elle en souriant. Asseyez-vous ici, devant moi.

Damien, qui aurait voulu s'asseoir à côté d'elle sur le divan, lequel était au milieu de la pièce, lui obéit cependant et s'assit dans un fauteuil, juste en face du divan.

- Comment avez-vous trouvé mon père ? N'est-il pas le meilleur des pères ?

- Sans aucun doute. Mais où est votre mère ?

- Je ne l'ai jamais connue, elle est morte à ma naissance. Elle était en partie slave, d'où mes cheveux blonds.

- Je vois. Et votre père est parti travailler ?

- Exactement. Il doit surveiller les bateaux qui arrivent au port et qui transportent sa marchandise. Mais vous, vous avez été très vague l'autre jour sur la raison de votre présence à Venise. Seriez-vous un espion ? dit-elle en riant.

- Non, rien de cela. Mais le sujet n'en est guère amusant. Je prépare la guerre.

- Ah ! encore la guerre. Les hommes savent-ils faire autre chose ! Vous n'avez pourtant pas l'air très belliqueux.

- Je ne le suis pas, en effet, mais il faut parfois agir contre sa nature.

La conversation continua sur le même ton pendant très longtemps. Il semblait à Damien qu'au autre que lui parlait pendant que lui, le vrai lui, ne faisait qu'admirer les formes gracieuses de Vanessa, son visage à la fois ordinaire et joli, ses cheveux blonds et ses yeux pers qui contrastaient tant avec son profil turc. Tout

dans ses manières était la douceur même, jamais Damien n'avait vu une femme si douce. Non pas fade et mièvre, mais la vraie douceur féminine, qui s'alliait magiquement avec un corps aux proportions idéales. Ou plus exactement, avec un corps que Damien voulait avoir très proche du sien, et avec le moins d'obstacles possible entre ses mains à lui et sa peau à elle.

Les femmes sentent-elles lorsque les hommes les veulent ? Apparemment oui, et Vanessa devait savoir que le coeur de Damien allait bientôt lui appartenir. Elle n'en restait pas moins douce, calme et candide.

- Je vous ai appelé Damien tout à l'heure. Vous me le permettez, n'est-ce pas ?

- Évidemment, et moi je vous appellerai Vanessa.

- Fort bien. Et contre qui voulez-vous donc faire la guerre ?

- Contre les Turcs, dit-il sans hésiter.

- Je vois, répondit Vanessa sans émotion.

- Vous ne m'en voulez pas ?

- Pas du tout. Si j'étais Mourad II, je vivrais en paix avec tout le monde. Il ne le veut pas, il est normal qu'on se défende. Mais après lui, il en viendra un autre, et vous n'aurez jamais de repos.

- Sans doute. Mais ce n'est pas moi qui ferai la prochaine guerre. Je m'occupe de celle-là, et puis c'est terminé.

- En êtes-vous certain ? J'ai un oncle qui disait la même chose, et il n'a pour ainsi dire jamais quitté le champ de bataille.

- Pourquoi ne pas aller se promener sur les quais ? demanda Damien, à qui pesait de discuter de guerre avec une femme, et en plus avec une femme qu'il aimait.

Car il était bien certain maintenant de l'aimer, et rien n'était plus étranger à ses sentiments pour elle que ceux qu'il faut avoir quand on s'occupe de sièges et de combats. Damien savait aussi la chance qu'il avait, car elle aurait pu lui en vouloir; mais elle n'avait pas un patriotisme aveugle, et, comme beaucoup de femmes, elle savait aimer son pays sans se cacher ses défauts; le plus grand duquel, dans le cas du sien, étant de chercher à subjuguier tous les peuples de la terre.

- Oui, ce serait charmant, dit-elle. Esméralda viendra avec nous.

- Qui est Esméralda ?

- C'est la servante.

- Si vous insistez, répondit Damien avec une légère grimace.

- Ne soyez pas triste, Damien, dit-elle en riant. Elle marchera loin derrière nous.

L'amour est le plus rapide des professeurs, et Vanessa devinait déjà tous les sentiments de son amoureux.

- Je ne suis pas certain, lui dit Damien avant de sortir, que votre père sera aussi débonnaire que vous, quand il saura que je pars en guerre contre les Turcs.
- Ne vous en faites pas, lui dit-elle. Il ne s'intéresse qu'à deux choses : moi et le commerce. Il vous aiderait à gagner la guerre s'il pouvait en tirer profit.
- Est-il vraiment Turc ! dit-il en riant. Mais vous me rassurez un peu.

Vanessa sortit sans rien changer à sa tenue. On se rendit immédiatement sur le quai où allaient la plupart des flâneurs quand il faisait chaud. Esméralda suivait derrière avec un panier, au cas où ils s'arrêteraient dans une boutique.

- Où travaille votre père ? demanda Damien, alors qu'ils marchaient côte à côte sur la grève, en regardant distraitement les barges et les gondoles.
- Sur le quai Sétépuizanti, c'est de l'autre côté. On ne risque pas de le rencontrer, dit-elle tranquillement.
- Vanessa, je dois vous le dire, je ne resterai probablement pas longtemps en Italie. Et pourtant, je ne souhaite pas m'éloigner de vous. Il me semble déjà que ce serait un drame de vous oublier.
- Alors ne m'oubliez pas, et restez ici.
- Je ne peux pas rester. Mais je vous promets que je reviendrai.
- Vraiment ?
- Oui, si j'étais d'aujourd'hui, je dirais : « sur mon honneur », mais d'où je viens, l'honneur n'existe pas, et peut-être suis-je né sans savoir exactement quel est ce sentiment. Mais je suis honnête, et je ne mens pas.
- Il n'y a donc pas d'honneur en Hongrie ?
- Je viens de bien plus loin. Un jour, je vous dirai tout. Mais vous, avez-vous réellement un sentiment pour moi ?

Pour toute réponse, Vanessa s'arrêta et se tourna vers Damien. La servante resta à distance, en observant sa maîtresse avec curiosité. Vanessa levait sa jolie tête vers Damien et le regardait dans les yeux. Toute trace de badinerie avait disparu. Elle n'eut pas été plus solennelle si c'eut été une déclaration officielle de fiançailles. Le cœur de Damien se mit à battre à lui rompre la poitrine. C'était plus qu'un serment, c'était l'amour même qu'on lui remettait, comme sur un plat d'argent. Vanessa garda ses yeux dans les siens, avec le même air grave, pendant ce qui sembla une éternité. Mais si elle ne disait rien, tout était dit, et lui non plus ne voulait pas briser le charme silencieux de leur muet engagement.

- Est-ce que tout va bien, mademoiselle ? finit par dire la servante, qui s'était approchée.

- Oui, oui, Esméralda, tout va bien, répondit Vanessa un peu troublée, mais sans cesser de regarder Damien.

Nos deux tourtereaux s'en retournèrent ensuite, comme si le but de leur promenade avait été accompli. Mais ils s'en retournèrent lentement, avec bien des soupirs poussés par Damien, auxquels répondaient les rires de Vanessa. Si Damien soupirait, c'est qu'il aurait aimé amener Vanessa dans un endroit privé, et lui prouver autrement que par des paroles et des regards qu'il était amoureux. Il osa même le lui demander, quand il aperçut au bout de la rue la maison où elle habitait. Mais elle se contenta de rire en serrant le bras du jeune homme, avant d'ajouter :

- Il faut d'abord que je parle discrètement de nous à mon père. Vous devez lui demander sa bénédiction. Il vous demandera évidemment de vous convertir, mais vous pouvez faire cela pour moi, n'est-ce pas ?

- Me convertir ! s'écria Damien, qui avait tout à fait oublié, venant d'un monde athée, la différence de religion qui existait entre elle et lui.

- Mais oui, y a-t-il autre choix ? demanda Vanessa naïvement.

- Mais je sais bien que vous n'attachez aucune importance à votre religion. Sinon vous m'en auriez déjà parlé, comme le font tous les fanatiques.

- Il est vrai que je ne ressens rien pour des prières qui m'ont été imposées, et pour une bande qui ne me laisse pas choisir, et préférerait me voir mourir plutôt que vivre hors d'elle.

- Alors quittez !

- M'avez-vous entendu, cher Damien ? Je ne peux pas quitter cette religion. Ce serait trop dangereux. Mon père lui-même, prêt à tout accepter pour moi, aurait trop peur qu'un matelot arabe ou turc, comme il en descend souvent à Venise, entende parler de moi, et décide d'entrer au paradis par la voie d'un assassinat. Souhaitez-vous donc que mon cadavre serve de passeport à un exalté religieux ?

- Alors comment faire ? Je ne veux évidemment pas me joindre à un groupe que vous-même peignez d'aussi sombres couleurs, et qui n'a pour la liberté que dédain et haine implacables.

- Que faire, en effet ?

- Ne dites rien à votre père, Vanessa, et suivez-moi à Florence. Partons ensemble et ne nous quittons plus.

- Mais mon père ?

- Il est débonnaire, il vous pardonnera.

- Il sera furieux, et ne voudra plus me revoir.

- Non, la religion ne l'a pas corrompu, et il a gardé un cœur de père. Vous êtes pour lui mille fois plus important qu'une secte à laquelle il n'est attaché que par un lointain passé.

- Il est vrai que la religion ne l'intéresse pas, et qu'il fait à peine ce qu'il faut pour paraître pieux devant les clients de notre pays. Mais une fille qui s'enfuit, sans prévenir, avec un amoureux, est un drame pour tous les pères, en quelque pays ou croyance que ce soit.
- Je vous le répète; puisqu'il est père et tolérant, il vous le pardonnera.
- Vous m'en demandez trop. Mon amour naissant doit-il commencer par un si affreux sacrifice ?
- Une fois la surprise passée, il sera heureux pour vous, et sa colère se changera en douce bénédiction.
- Laissez-moi quelques jours pour y réfléchir.
- Vous m'aimez, et vous hésitez ? s'exclama Damien.
- Il y a peut-être une autre solution. Croyez-moi, je suis à vous. Mais soyons patients.
- L'amour n'est jamais patient.
- Je ne vous demande que quelques jours.
- D'accord, je vous obéis. Mais je ne vivrai pas sans vous. J'ai décidé froidement, bien précisément, que vous seriez à moi et que je serais amoureux de vous. Je ne reculerai pas. Et encore moins depuis que vous avez avoué votre amour pour moi.
- Vous m'aimez donc froidement, par décision ? Je ne veux pas d'un amour sans coeur.

Damien, qui avait oublié qu'il était dans la rue, se jeta à genoux devant Vanessa.

- Je vous aime de toutes les façons. J'aime; le coeur et la raison, tout en moi vous aime. Ne vous fâchez point; pardonnez ses rudesses de langage à un homme qui aime trop.
- Mademoiselle, vint dire la servante, je crois que monsieur devrait se relever. Continuez ainsi à l'intérieur, si vous le désirez, car nous sommes presque arrivés; mais de grâce ne vous offrez pas en spectacle aux voisins.
- Voisins ! s'écria Damien sans se relever, quel vilain mot ! Je souhaite que tous les voisins du monde soient jetés dans un volcan, et que le volcan s'enfonce ensuite jusqu'au centre de la terre.
- Mademoiselle ! s'écria la servante.
- Damien, relevez-vous, lui dit Vanessa. Vous avez raison, je suis d'accord, mais ne restons pas ici.

Damien se releva et ils entrèrent chez Vanessa. De nouveau assis au salon, mais cette fois ensemble sur le divan, ils se regardaient tendrement, et la jeune femme tenait la main de Damien dans ses deux jolies petites mains.

- Comment un tel bonheur peut-il être si soudain ? Seule et pleine de vague ennui il y a à peine quelques jours, me voilà amoureuse, fiancée et prête à fuir avec un homme. Car nous sommes fiancés, n'est-ce pas ?

- Absolument, et nous nous marierons dès que possible, avec ou sans le consentement de votre père.
- Et vos parents ?
- S'ils sont encore en vie, j'ignore où ils sont. Mais je doute qu'ils s'inquiètent de moi. Cependant, je le sens, je suis certainement orphelin.
- Quel malheur pour vous, dit Vanessa, qui même au milieu de la plus forte joie qui existe pour une femme, pouvait encore s'attendrir sur le sort d'une autre âme.
- Quel bonheur, au contraire, car je suis libre. Oui, bénis soient les orphelins : sitôt nés que déjà ils sont libres.
- Mais moi je ne le suis pas.
- Vous l'êtes si vous le voulez. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas ? Je sais bien que vous le voulez. Dites-moi maintenant que vous viendrez.
- Évidemment que je viendrai; mais laissez-moi m'habituer à cet avenir si imprévu.
- L'avenir est toujours quelque chose qu'on peut changer. Parfois, même le passé peut l'être, ajouta-t-il avec un air mystérieux.
- Je vous aime tant, s'écria Vanessa en jetant ses bras autour du cou de Damien.

L'amour emplit facilement une âme jeune et franche, et Damien en était encore tout ébahi.

« Comme les femmes semblent aimer sans complication, se disait-il, alors que moi j'ai pesé et calculé toute une soirée avant de revenir ici. Mais peut-être savent-elles simplement effacer tous les calculs qu'elles ont faits, et aimer sans aucun doutes après avoir choisi. »

- Damien, dit Vanessa comme si elle avait lu dans les pensées du jeune homme, êtes-vous bien certain de m'aimer pour toujours, sans aucun regret ?
- Oui, dit-il sans hésiter.

En vérité, il était peut-être trop tôt pour faire une telle confidence, mais pouvait-il l'admettre à Vanessa ? Et cela, d'ailleurs, valait-il la moindre importance. Seuls les hommes sots n'ont absolument aucun doute, mais cela n'empêche pas d'agir. Où serions-nous s'il fallait laisser les doutes décider, plutôt que nos espérances. Il aimait Vanessa, et il voulait l'aimer encore davantage, c'est tout ce qui importait.

Stobiensky retrouva Stasia sur le quai. Elle était debout, un panier de linge à ses pieds, et discutait avec une autre femme. Quand elle vit arriver Stobiensky, elle cessa de parler et se retourna un peu pour être face à lui. Elle avait croisé les bras et ne semblait pas surprise de le voir. Il était impossible de savoir si elle était fâchée ou triste, ou même heureuse.

- Chère Stasia, lui dit Stobiensky quand il fut arrivé près d'elle. Je suis impardonnable, je le sais, mais le chef de Venise en personne, oui, le doge, m'a empêché de venir au rendez-vous. Figurez-vous qu'à minuit j'observais le ciel, et j'attendais qu'un éclair vienne me délivrer. Mais l'éclair est arrivé trop tard.

- Pourquoi mentir, fier chevalier ? Vous étiez simplement avec une autre. Avouez-le et retournez avec elle. Maintenant laissez-moi, je ne veux plus vous voir.

- Non, non, ne soyez pas vulgaire. Je vous jure que je dis la vérité; demandez à Damien, mon ami que vous avez aperçu hier matin; demandez au doge lui-même. Mais, chère Stasia, continua-t-il plus doucement, pourquoi me forcer à de telles mesquineries, pardon, je veux dire des preuves, des explications; laissez cela aux époux. Je vous aime trop pour avoir rien à prouver. Regardez-moi bien, vous voyez que je vous aime. Ne faites pas la coquette ou la jalouse, aimons-nous sans tarder.

- Monsieur, je suis une femme, j'ai besoin d'un minimum d'assurance.

- C'est pourtant les hommes qui devraient en demander, et qui n'en demandent jamais.

- Où étiez-vous hier à minuit ?

- Je vous l'ai dit, au palais du doge.

- Avec une femme ?

- Mais non, avec le doge.

- Et une femme ?

- Non, non, pourquoi insister ? Il n'y avait ni femme, ni rien de plaisant, croyez-moi; seulement des hommes préparant une activité d'où les femmes sont totalement exclues : la guerre.

- D'accord, dit Stasia en lui tournant le dos et en faisant quelques pas. Je veux bien vous croire, ajouta-t-elle en se retournant, mais que cela ne se reproduise plus jamais.

- Non, jamais, s'écria Stobiensky, qui à force de faire l'amoureux le devenait véritablement. Je ne mettrai plus jamais rien avant vous, dus-je en mourir.

- J'aime mieux cela, dit-elle simplement.

- Allons au palais dès maintenant, dit-il, ou louons une chambre dans les environs.

- Vous croyez-vous en pays conquis et dévasté ? dit-elle en riant. Pas maintenant, j'ai du travail à faire, et ma maîtresse m'attend pour préparer le souper.

- Cela nous laisserait quelques heures.

- Et qui ferait la lessive ?

- Je paierai une autre femme pour la faire.

- Cela fera jaser.

- Chère Stasia, dit Stobiensky en s'approchant d'elle et en la prenant par la taille, vous vous souciez de l'opinion des autres aussi peu que je le fais moi-même.

- C'est faux.

- Et si je vous offrais une jolie bague, ou un joli collier ? Quelques pierres précieuses iraient si bien sur votre peau délicieuse et veloutée.

- Pour qui me prenez-vous ! s'exclama-t-elle.

Mais son honneur en fut quitte avec cette simple réprimande, et elle continua :

- Et pourtant, j'avoue que je manque cruellement de bijoux. Je vois presque chaque jour ma maîtresse en sortir de si beaux de sa petite boîte en vermeil, et moi je n'ai presque rien.

- Laissez-moi corriger cette cruelle injustice, et venez avec moi au palais.

- D'accord, puisque vous insistez. Mais où trouver une femme pour faire la lessive en qui on puisse avoir confiance ? Ah, je sais, je connais une vieille qui s'en occupera et qui saura se la fermer. Attendez-moi ici, je vais la voir et je reviens.

Elle ramassa son panier et partit d'un bon pas.

Après quelques minutes, elle n'était toujours pas revenue, et Stobiensky se demandait si elle ne lui avait pas fait faux bond. Les gondoles glissaient silencieusement dans le canal, les pigeons atterrisaient dans la cour en pierres, puis repartaient. Le soleil était brûlant, le temps semblait s'être arrêté. Stobiensky se serait bien mit à l'ombre d'un mur, mais il avait la sotte prétention de rester exactement où Stasia lui avait demandé d'attendre. Finalement, après une heure, il vit Stasia entrer dans la cour et venir vers lui. Elle n'avait plus son panier et se déhanchait en marchant comme une femme qui veut attirer son homme.

- Je suis prête, dit-elle en s'arrêtant devant lui.

- Alors allons-y, dit-il sans se plaindre de l'attente, laquelle n'avait plus aucune importance, puisqu'elle était là, devant lui, et bientôt toute à lui.

Arrivés au palais, les gardes, qui connaissaient maintenant Stobiensky, ne firent aucune remarque et les laissèrent passer.

- Vous avez une belle maison, lui dit Stasia en montant les marches.

- N'est-ce pas ? j'en ai une autre à Budapest, assez rustique en comparaison.

Craignant que Stasia ne sache pas où ils étaient en réalité, il ajouta :

- Mais je vous taquine, nous sommes chez le doge, et non pas chez moi.
- Vraiment ? s'exclama Stasia. Je n'étais jamais venue dans cette partie de la ville.
- Une autre petite sottise, se dit Stobiensky. À son âge, elle n'est pas encore sortie de son quartier. Vraiment, plus elles sont tentantes, et plus elles ne comprennent rien à rien. Faut-il toujours que la nature donne le corps ou l'esprit, et jamais les deux à la fois ?

Cette réflexion du comte n'avait évidemment diminué en rien sa volonté d'avoir Stasia tout à lui, dans un endroit bien privé. Au contraire, cette volonté avait plutôt augmenté.

Quand ils furent arrivés devant la porte de la chambre, Stobiensky luttait pour ne pas déshabiller Stasia immédiatement. Aussi, quand ils eurent entrés et qu'il eut refermé la porte, se jeta-t-il sur elle sans attendre. Elle se laissa d'abord embrasser tranquillement, mais bien vite elle fut prise de la même fureur.

Ainsi, Damien et Stobiensky avaient-ils tous deux remplacé les fougues de la guerre par celles de l'amour.

Cependant, d'autres gens n'avaient pas oublié la guerre future. Pendant les jours qui suivirent, le doge et ses conseillers, le gros comme le grand, décidèrent que 50 000 hommes était un nombre convenable, autant au budget de la ville qu'à sa renommée. Damien avait donc déjà, sans le savoir encore, une armée de 60 000 hommes à opposer aux Turcs.

De son côté, Damien ne s'occupait plus que de Vanessa, mais platoniquement, et il n'allait plus frapper à la porte de Stobiensky, de peur de le déranger alors qu'il était avec sa maîtresse. Bien que Stasia n'était pas son idéal, elle était certainement tentante, à sa façon, et Damien enviait Stobiensky de pouvoir vivre avec elle tout ce que lui, Damien, n'avait pas encore connu avec Vanessa. En effet, par une pudeur soudaine et ridicule, sans doute influencé par la candeur de Vanessa et sa déclaration d'amour trop officielle, il n'avait pas encore osé faire autre chose que lui baiser les mains, et parfois, moments aussi hardis que délicieux, le creux du cou. Ses craintes étaient bien vaines car on peut tout demander à l'amour, mais il continuait à calculer, et il se promettait d'obtenir ce qu'il voulait à Florence, quand elle serait loin du monde qu'elle connaissait. Faut-il lui en vouloir ? Dans son cas, ses calculs étaient ceux de l'amour qui a peur de perdre l'objet aimé; et cette peur fait parfois faire bien plus de sottises que l'amour lui-même. On dépeint souvent les amoureux comme des hommes sans hésitation; c'est une erreur. Damien pouvait convaincre un roi, préparer une guerre avec une parfaite conviction : le but était loin et invisible. Mais quand il s'agit d'une femme, comment être certain ? Son amour le rendait timide, et il avait peur d'effaroucher Vanessa. Plus il était certain de l'aimer, plus il avait peur de la perdre. En effet, combien de gens se sont aimés, pour se séparer ensuite, et continuer à s'aimer sans jamais se revoir ? Des millions, que les artistes ne mentionnent jamais. C'est que l'amour ne suffit pas, même si on aime le faire croire dans les romans à l'eau de rose.

L'argent, l'opinion, le temps, l'habitude, la famille, l'ennui, cent ennemis guettent les amoureux et leur murmurent qu'ils devraient se séparer. Jusqu'au jour où, enfin, ils cèdent. On le regrette ensuite, mais il est trop tard. Comment alors, quand on a peu l'expérience de l'amour, comme l'avait Damien, ne pas s'inquiéter et aimer sans aucune hésitation ? Il était déjà beau que les deux s'aimassent.

Damien, donc, ne voyait sa dulcinée que chez son père, ou dehors, dans le voisinage. Peu à peu, ceci le calma, et il put s'intéresser à nouveau à sa mission guerrière. Un matin, avant d'aller la voir, il voulut consulter Stobiensky au sujet de certains arrangements. Il traversa donc le corridor, car sa chambre faisait face à celle du comte, et posa l'oreille sur sa porte. N'entendant rien, il s'écria :

- Stobiensky, êtes-vous là ?

- Oui, oui, entrez, la porte n'est pas verrouillée.

Damien ouvrit la porte, et découvrit les deux amoureux au lit, négligemment recouvert de draps que Stobiensky venait de tirer sur eux.

- Je ne veux pas vous déranger, dit Damien avec un mélange d'embarras et d'ironie.

- Mais non, mais non, nous avons du travail à faire, je suis d'accord avec vous. Stasia, veux-tu nous laisser ? Va faire un tour dehors; et tiens, achète-moi quelque chose à manger.

Stasia fit une grimace et se leva en tenant un drap si mollement sur elle qu'elle cachait sa nudité plutôt comme si elle eut voulu que Damien l'aperçut, et regretta tout ce que lui n'avait pas : une femme nue dans ses bras. Elle avait en effet tout ce qu'il fallait pour ne pas s'ennuyer, et sa peau semblait avoir la douceur du duvet. Elle enfila sa robe d'un coup, en l'élevant autour d'elle derrière un paravent un peu trop bas, avant d'attacher les boutons du corsage. Puis elle sortit sans rien dire, et sans regarder Damien, ni Stobiensky.

- Elle a du caractère, dit Stobiensky, mais je ne la voudrais pas autrement.

- Stobiensky, dit Damien, ne faudrait-il pas élaborer tout de suite tous les détails de l'attaque ?

- Mais non, comment est-ce possible, nous ne savons pas encore combien d'hommes nous aurons en tout.

- Pourtant, si nous présentons au chef de Florence un plan bien précis, il sera plus vite convaincu.

- Comment ! s'exclama Stobiensky, nous avons déjà le roi et le doge avec nous, et vous avez peur de ne pas convaincre le chef de Florence ? Ne vous en faites pas, c'est lui qui essaiera de nous convaincre de le laisser participer à la croisade.

- J'admire votre optimisme, et pourtant ...

- Non, je n'écouterai rien de plus, dit Stobiensky en s'agitant dans son lit. Côme de Médicis est un brave homme, plein de finesse et de courage en politique. Il ne refusera pas d'aider la croisade, même si, il faut bien le dire, il n'a aucun territoire ou traité commercial à y gagner. Mais cela lui permettra de se rapprocher de Venise et de Rome.

- En supposant que le pape participe aussi.

- Il le fera Damien, car il n'aura pas le choix. Il y a déjà 60 000 hommes prêts à partir.

- Que dites-vous, 60 000 hommes ?

- Oui, on m'a informé il y a quelques jours. Pardonnez-moi, j'ai l'esprit ailleurs depuis quelque temps, et j'ai oublié de vous le dire. Le doge nous donne 50 000 hommes. Alors vous voyez, vous n'avez pas à vous inquiéter de la participation du chef de Florence.

- Vous avez sans doute raison. Mais je connais la faiblesse des hommes et les surprises du destin; aussi je ne vends jamais la peau de l'ours avant de l'avoir tué. C'est la seule façon d'éviter les déceptions.

- Nous ne serons pas déçus. Est-ce votre fiancée qui affaiblit ainsi votre courage, jeune homme ? Je vous trouve soudainement bien pessimiste. C'est qu'elle nous portera malheur, celle-là, si vous ne faites pas des galipettes avec elle le plus tôt possible, dit Stobiensky en éclatant de rire.

Damien s'abstint de répondre, mais Stobiensky avait peut-être raison.

Soudain, on entendit crier dehors. Damien se précipita à la fenêtre, et aperçut Stasia de l'autre côté de la rue. Elle était devant une vieille marchande de marrons et son kiosque ambulante. Un homme et la vieille elle-même avaient saisi Stasia par les bras, et Stasia vociférait pour qu'on la laisse partir.

- Mais que se passe-t-il ? s'écria Stobiensky, qui avait rejoint Damien au bord de la fenêtre.

- J'y vais à l'instant, s'écria Damien, qui aussitôt s'élança sur la dague de Stobiensky, qui était posée sur une table de nuit, et sortit en courant, sans refermer la porte.

Stobiensky, qui était encore nu, se jeta sur ses vêtements posés sur une chaise et s'empressa de s'habiller. Dehors, Damien se précipita sur l'homme qui tenait Stasia, lui saisit le bras, et le projeta de côté.

- Laissez-nous, hurla le jeune homme, c'est une voleuse.

- C'est faux ! cria Stasia.

- C'est vrai, dit la vieille, je vous ai vu, et mon fils aussi.

- Calmez-vous, cria Damien, et dites-moi ce qui est arrivé.

Au lieu de répondre, le jeune homme se jeta sur Stasia, mais celle-ci se retourna brusquement et en voulant frapper l'homme, frappa la vieille, qui s'effondra par terre en poussant une plainte épouvantable. Aussitôt, le jeune homme, saisi de rage, dégaina sa dague et la pointa vers Stasia.

- Tu vas le payer, sale dévergondée !

Mais avant de pouvoir poignarder Stasia, comme il désirait le faire, Damien saisit le bras armé d'une main, et de l'autre planta sa propre dague dans la cuisse gauche du jeune homme, qui poussa un cri et s'effondra par terre.

- Seigneur Jésus ! s'écria Stobiensky qui venait d'arriver, quelle est la raison de ce massacre ?

Des badauds s'étaient attroupés autour de nos héros, et Stobiensky répéta sa question en les regardant. Mais, apparemment, personne n'avait vu ce qui s'était passé avant que la violence éclate, sauf un petit garçon qui s'avança en disant :

- Moi, monsieur, j'ai vu.

- Alors, dis-le nous, dit Stobiensky, pendant que par terre le jeune homme tenait avec ses mains sa cuisse pleine de sang, et la vieille poussait une espèce de mugissement en fermant les yeux.

- J'ai vu la belle dame, là, qui mettait des marrons sous sa jupe. Et puis la vieille lui a dit de remettre les marrons qu'elle avait prises, et que c'était une voleuse; et l'homme par terre, qui était à côté de la vieille, a sauté sur la dame, et elle, elle s'est mise à crier parce qu'elle voulait s'enfuir et qu'elle pouvait pas.

- C'est faux ! cria Stasia.

- Allez-vous contredire un enfant ? gémit l'homme par terre.

- Stasia, dit Damien en la regardant dans les yeux, avez-vous voler les marrons ?

- Ah, ils ne valent rien, ces marrons ! s'exclama Stasia .

- Pourquoi les avoir volés ? demanda Stobiensky presque en riant.

- Tu as oublié de me donner de l'argent, répondit-elle; je ne voulais pas remonter pour rien. Et d'ailleurs, je ne pouvais pas, n'est-ce pas, parce que monsieur était occupé avec son meilleur ami.

La vieille avait fini par arrêter de gémir et s'était relevée.

- Je vais voir immédiatement la maréchaussée et vous irez en prison.

- Calmez-vous, la vieille, dit Stobiensky en noble habitué à être obéi. Tenez, voici l'argent pour vos marrons, et voici quelques ducats pour le scandale et pour la blessure.

Il lança à la vieille quelques pièces de monnaie sorties de sa bourse, puis jeta la bourse en entier à l'homme qui souffrait par terre.

- Pardonnez-nous, jeune homme, lui dit-il avec un mélange de grandeur et de politesse, mais vous serez vite guérit. Et que cela vous serve de leçon. On ne menace pas une dame avec son poignard.

Stobiensky ne savait que trop que Stasia n'était pas tellement une dame, et cette aventure lui prouvait que c'était plutôt une friponne, mais devant elle, et devant tout le monde, il n'avait pas le choix que de prendre sa défense.

- Que je ne la revoie pas tourner autour de mon étalage, cria la vieille, ou j'appelle la garde !

On aida le fils à se relever, et les deux s'éloignèrent pendant que les badauds se dispersaient en rigolant. Damien, Stobiensky et Stasia remontèrent dans la chambre, où Stobiensky leva les bras en s'exclamant :

- On ne s'ennuie pas avec toi !

- En effet, dit à part Damien.

- Que veux-tu, chéri, dit Stasia en se laissant tomber sur un fauteuil, je ne l'aimais pas, cette vieille, et je ne dois rien aux gens que je n'aime pas.

Le lendemain, on cogna à la porte de Damien. Il se leva pour répondre, croyant trouver Stobiensky, mais il se retrouva en face du majordome.

- Monsieur, le doge souhaite s'entretenir avec vous à l'instant.

Un peu surpris, Damien acquiesça. Le majordome attendit dans le corridor pendant que Damien s'habillait, puis les deux hommes suivirent le même chemin que lors des deux entrevues précédentes. Cette fois, le doge était seul dans la grande salle aux énormes tapisseries et au plafond cloisonné. Le majordome sortit et Damien s'avança jusqu'au doge, qui lui dit assez froidement :

- Monsieur, selon mes informateurs, vous avez poignardé hier après-midi un homme appelé Mascatti. Ce Mascatti répète maintenant à tous ceux qui veulent l'entendre qu'il vous tuera.
- Sérénissime, il menaçait la maîtresse de mon ami. Il est chanceux de ne pas avoir été tué.
- Je ne veux pas connaître les détails. Vous n'êtes plus en sûreté à Venise, et je ne veux pas avoir à expliquer au roi Latislas pourquoi son envoyé a été assassiné dans ma ville. Je vous ordonne par conséquent de partir demain. Vous pouvez aller à Florence; c'est là, je crois, que vous souhaitiez aller.
- Comme il vous plaira, sérénissime, répondit Damien sans insister.

Une fois sortit de la salle, Damien se rendit immédiatement chez Stobiensky, dont il ouvrit la porte sans frapper.

- Par Jésus ! s'écria Stobiensky, étendu dans son lit avec sa maîtresse, ne pouvez-vous donc pas frapper, ou espérez-vous me voir enlacé avec Stasia.
- Oubliez Stasia, Stobiensky, nous devons partir demain.
- Et pourquoi ?
- À cause de votre Stasia, je le crains. L'homme que j'ai blessé hier menace de se venger. Le doge nous chasse. Mais c'est un moins bien pour un bien mieux. Il était temps que nous partions. Je devenais mou ici.
- Et moi, c'était tout le contraire. Mais vous avez raison. La raison d'État avant tout.

Stobiensky se retourna vers Stasia, et s'écria :

- Stasia, viens avec moi ! Je ne veux plus te quitter.
- Quoi ! s'exclama Damien. Non, non, laisse-la ici.

Il n'avait pas confié à son ami ses projets d'évasion avec Vanessa, mais il n'avait pas l'intention d'alourdir leur petite troupe d'une femme supplémentaire, encore moins d'une voleuse.

- Eh, lui dit Stobiensky, êtes-vous mon maître ? Et si je veux l'amener ? Quittez votre Vanessa si vous voulez, mais moi j'amène ma Stasia.

Ne sachant que répondre, Damien se contenta de lever les yeux au ciel.

- Et si je ne veux pas venir ? dit alors Stasia.
- Mais si tu le veux, dis-moi que tu le veux, implora Stobiensky.
- Je blaguais, mon chevalier adoré, évidemment que je viens avec toi.

Damien n'était pas très bien placé pour se plaindre, aussi ne dit-il rien de plus et sortit de la chambre. Il lui restait encore à avertir Vanessa du prochain départ. Il sortit donc du palais pour se rendre chez elle, mais alors qu'il n'avait fait qu'une centaine de mètres, Mascatti, qui attendait derrière l'angle d'un mur, sauta subitement devant lui. La rue était déserte, un soleil calme et chaud écrasait la ville. Pendant un instant, Damien se demanda si tout cela était réel. Allait-il se faire tuer à Venise en 1450 ? Mais l'instinct, toujours plus fort dans les circonstances urgentes, le réveilla de sa torpeur. Il dégaina son poignard et se mit en garde.

- Mascatti, dit-il, nous battre est inutile. Si se sont encore des excuses que tu cherches, je te les offre sans hésiter, et je te demande pardon.

- Ce serait trop facile. Mon honneur ne peut être soulagé que par ta mort. Pourrais-je vivre après ce que tu m'as fait ?

- Et pourquoi pas ? Oublie ce sot honneur qui t'oblige à tuer un inconnu qui n'est pas ton ennemi.

- Les Hongrois sont fort étranges, à la vérité. Tu es un lâche, et tu vas mourir.

Mascatti n'avait plus un poignard, mais une longue épée. Il s'élança sur Damien, mais le manqua. Cherchant un différent procédé, il se fendit devant lui, mais le manqua encore.

- Vermine ! cria-t-il, cesseras-tu de t'esquiver ? Combat, au lieu de fuir.

Mais Damien, qui ne voulait pas tuer Mascatti, et qui se défiait aussi de sa longue épée, sautait toujours de côté au dernier instant.

- Faisons la paix, Mascatti.

- Jamais !

Damien avait trouvé la bonne parade. Il se colla au mur, et lorsque Mascatti se fendit de nouveau devant lui, il écrasa son épée sur les pierres et donna un coup de pied à Mascatti, qui lâcha son épée. Aussitôt, Damien la saisit et la retourna contre Mascatti.

- Souhaites-tu vraiment à cette heure aller jusqu'au bout du combat ? demanda Damien.

- Tue-moi ! cria Mascatti.

- Tu ne le veux pas vraiment; c'est encore le sot orgueil et l'opinion populaire qui parlent.

- Que diront de moi mes amis ?

- Ils ne diront rien, ils seront heureux que tu vives.
- Non, j'aime mieux mourir.
- Comme tu veux, Mascatti. Ferme les yeux et prépare-toi à mourir.

Mascatti ferma les yeux et joignit les mains. Mais il ne priait pas, il prenait une pose. Cependant le coup d'épée qu'il attendait ne venait pas. Quand il se décida à ouvrir les yeux, Damien avait disparu.

Damien arriva à la maison de Vanessa fort essoufflé. Il frappa à la porte et fut mené au salon par la servante, où l'attendaient Patam et Vanessa. Pendant les quelques secondes qu'il avait suivit la servante en silence, il avait eu le temps de se remettre complètement de son aventure avec Mascatti, et de consacrer entièrement son âme à la jolie Vanessa. Puissance de l'amour qui efface tous les crimes et tous les dangers !

- Cher Damien ! s'écria le bon Patam. J'apprends de ma fille qu'elle vous aime. Est-ce possible ? Dites-moi si elle se moque de moi.
- Elle vous dit la vérité, monsieur, et je l'aime aussi.
- Ma foi, répondit Patam, je suppose que c'est de votre âge. Mais il est hors de question qu'elle se marie pour l'instant. D'ailleurs, vous comprenez qu'elle ne peut pas se marier avec vous. Du moins, si les choses demeurent ce qu'elles sont en ce moment. Je vous aime bien, Damien, c'est pour cette raison que je ne suis pas fâché. Mais vous êtes chrétien et je ne souhaite pas briser la tradition. Cependant, si vous vous convertissez, et si après quelques mois je vois que l'attraction que ma fille a pour vous est sincère, et non pas une passion passagère, alors, peut-être, je vous accorderai ma bénédiction.
- J'en suis flatté et heureux, monsieur; aussi nous ferons comme vous le désirez.

Patam était debout devant Damien, et sa fille, assise derrière lui, ne put s'empêcher de sourire en entendant le mensonge de son amoureux. Elle était déjà à lui, avant d'être à son père. Patam invita Damien à prendre le thé, et notre jeune héros dut entretenir une conversation sur mille petits riens, alors qu'il brûlait d'annoncer à Vanessa, assise tout près de lui, que leur évasion devait avoir lieu le lendemain. Ne pouvant plus supporter ce tourment, Damien décida d'avertir Vanessa par une ruse.

- Cependant, dit-il à Patam, un événement malheureux m'oblige à quitter Venise plus rapidement que prévu.
- Vraiment ? dit Patam, pendant que sa fille avait presque sursauté sur sa chaise et regardait Damien avec ardeur.
- Oui, ma foi, une histoire stupide de vengeance. Il vaut mieux que je vous l'apprenne moi-même, plutôt que des cancans vous donnent une fausse opinion de moi. J'ai blessé un homme en secondant une dame, et maintenant cet homme veut me tuer.

- Comme c'est malheureux, soupira Patam. D'autant plus malheureux que c'est un malheur bien courant. Moi-même, on a voulu me tuer bien des fois; mais j'ai toujours eu des amis qui ont jeté mes ennemis en prison, ou au fond de la mer.
- Mais vous, dit Vanessa à Damien avec un tremblement dans le corps, ne craignez-vous rien pour votre sûreté ?
- Ma foi, cet étourdi a déjà essayé, et il y est presque arrivé.
- Oh ciel ! s'écria Vanessa en blêmissant. Que fait votre ami, et le doge ? Pourquoi ne vous protègent-ils pas ?
- La meilleure solution est de quitter Venise, et c'est ce que je ferai dès demain.
- Seul ? demanda Vanessa avec inquiétude.
- Non, évidemment; Stobiensky et les trois soldats de l'escorte viendront avec moi. Et d'autres personnes aussi, dit-il vaguement, enfin je l'espère.
- Mais oui, s'écria Vanessa, d'autres personnes viendront !

Patam, qui n'était pas d'un naturel curieux, et qui n'aimait pas se mêler de ce qui ne le regardait pas, ne demanda pas à Damien ou à sa fille qui étaient ces autres personnes.

- Vous me manquerez, mon petit Damien, dit Patam. Oui, vous nous manquerez à tous les deux. Revenez à Venise le plus tôt possible, si vous réussissez à arranger cet... inconvénient. D'ailleurs, je peux vous prêter l'aide de mes amis, si votre assassin ne veut pas vous laisser tranquille.
- Non, je vais simplement m'éloigner. Contrairement à ce que radote la morale populaire, la fuite est souvent la meilleure solution, et la plus sage.
- Vous avez raison. Son bien-être avant tout. Moi, j'ai une marchandise à surveiller, le commerce a fait de moi une espèce de bernicle; mais si vous êtes libre, cher ami, profitez-en.
- Ne pleure pas, dit Patam à sa fille, qui était visiblement agitée et au bord des larmes subitement, tu le reverras un jour, ton Damien.
- Je pars demain assez tôt, dit encore Damien en regardant Vanessa. Je passerai par le pont Saint-Thoma. Je devrais y être à six heures, ainsi je pourrai profiter une dernière fois des aurores si beaux de Venise, continua-t-il en regardant Patam, qui ne fit pas attention à la précision de Damien.
- Eh bien, répondit Patam, nous vous souhaitons un bon voyage, et beaucoup de succès à Florence.

Damien partit après avoir salué Patam et Vanessa, certain de revoir sa dulcinée au pont le lendemain. Il retrouva Stobiensky seul dans sa chambre, lui raconta l'agression de Mascatti, et lui avoua qu'il amenait Vanessa avec lui.

- Ainsi nous aurons chacun la nôtre ! s'écria Stobiensky. Notre aventure est déjà plus agréable que je l'avais prévu.
- Il ne faut cependant pas que ces femmes nous détournent de notre vraie mission.
- Que non. Au contraire, elles éveilleront notre ardeur.
- J'en doute, dit Damien en regardant par la fenêtre, mais il sera toujours temps de s'en séparer d'ici le début de la campagne. Il est certain, de toute façon, qu'elles ne peuvent pas se joindre à nous plus loin, il faut les amener maintenant.
- Je suppose que vous avez raison. Sachez que j'ai reçu une lettre du roi. Il nous félicite de notre succès à Venise.
- Tant mieux. J'aimerais bien aussi informer mon maître de notre succès, et recevoir de lui ses félicitations. Mais je crains que ce soit impossible.

Le lendemain matin, Damien, Stobiensky et sa maîtresse, ainsi que les trois soldats, quittèrent le palais, avec 100 000 florins remis par le majordome au nom du doge. Ils transportaient aussi quelques icônes et bijoux, autres présents du doge aux organisateurs de la future croisade. Stasia s'était déjà approprié un lourd collier de pierres précieuses qu'elle portait à son cou, par-dessus celui que lui avait offert Stobiensky. La petite caravane s'arrêta au pont Saint-Thoma, où ils rencontrèrent Vanessa. À la grande surprise de Damien, sa servante l'accompagnait. Damien commença par refuser de l'amener, mais Vanessa déclara qu'elle ne pouvait se passer d'elle pour s'habiller ou se coiffer, que c'était pour ainsi dire une amie d'enfance et qu'elle ne partirait pas sans elle. Quant à la servante, en plus d'aimer sa maîtresse, elle n'osait pas affronter le courroux de Patam quand il apprendrait que sa fille s'était enfuie avec Damien. Damien fut donc obligé de la laisser se joindre à eux, et la caravane compta en tout huit personnes, chacune sur son cheval, car Vanessa avait apporté son propre cheval, en plus d'un autre pour sa servante.

Une fois l'Adriatique traversée, on se dirigea immédiatement sur Florence. Le voyage fut fort différent du précédent. Les trois femmes jasaient, se plaignaient du soleil et réclamaient une pause à toutes les vingt minutes. Il fallait s'arrêter pour qu'elles mangent un peu, s'isolent derrière un bosquet, replacent leurs cheveux, admirent le paysage ou s'étendent sur l'herbe pour se reposer de ce qu'elles disaient être une dure expérience. Ces contretemps faisaient rire les soldats et Stobiensky, mais Damien les suppliait d'être plus fermes, même si elles étaient femmes. En effet, on avait prévu que la croisade commencerait à la fin de l'été, et il ne voulait pas manquer l'échéance. Si l'automne était trop venteux, si l'hiver était trop froid, tout pouvait échouer; on pouvait même décider de remettre la croisade à l'année suivante. Or, Damien et le docteur avaient prévu que notre jeune héros serait transporté dans l'avenir à une date et un lieu bien précis. Il ne pouvait en être autrement, puisque le docteur était incapable de connaître la progression de Damien, et

que les deux hommes ne pouvaient pas communiquer ensemble. Il avait donc été décidé que Damien se trouverait, exactement un an plus tard, au centre de la basilique Sainte-Sophie, à Constantinople. Ainsi, Damien n'avait qu'une année pour organiser la croisade et vaincre les Turcs. C'était bien assez, même en 1450, mais à condition de ne pas perdre de temps.

- Oh ! s'écria Vanessa lors d'une de ces pauses. Il y a un ruisseau au bas de la côte. Allons nous y rafraîchir.
- Avec joie, dit Stasia en relevant déjà son fichu et en se dirigeant vers le ruisseau.
- D'accord, dit Damien à contrecœur, en descendant de son cheval, mais n'y mettez pas toute la journée.
- Ne soyez pas dictatorial, Damien, laissez les dames profiter de la campagne italienne, dit Stobiensky.

Lorsque Stasia et Vanessa furent à genoux dans le ruisseau, et qu'elles enlevèrent leurs chemises, les soldats qui étaient aussi descendus de cheval se donnèrent des coups de coude et ouvrirent grand les yeux. La servante était restée sur la berge.

- Esméralda, lui disait Vanessa, vient avec nous.
- Non, mademoiselle, je suis bien ici; et je trouve qu'il y a trop de messieurs dans les environs.

Bien qu'elle était chaste, Vanessa n'était pas pudibonde. Elle avait conservé sa chemise, mais sous l'effet de l'eau, celle-ci était devenue totalement translucide. Les soldats n'avaient pas osé s'approcher, mais ils regardaient Vanessa avec fascination. Stasia, à quelques mètres de Vanessa, avait aussi retiré sa robe, et conservé sa chemise. Elle avait aussi, comme Vanessa, gardé une espèce de jupon. Mais l'effet était fort différent, et elle se baignait comme si elle s'était toujours baignée dans les ruisseaux, et nulle part ailleurs. Sa peau, beaucoup plus brune que celle de Vanessa, et son corps plus rempli, plaisaient aussi aux soldats, qui ne savaient quelle des deux regarder. Stobiensky, qui connaissait par cœur le corps de Stasia, regardait presque uniquement Vanessa; pendant que Damien, qui n'avait jamais vu nue sa propre fiancée, admirait Vanessa comme s'il la regardait pour la première fois. Il avait la joie de voir que ses espérances ne seraient probablement pas déçues, lorsque de fiancé il deviendrait mari.

- Damien, venez vous baigner avec moi. L'eau est si bonne, dit Vanessa.
- Non merci, la prochaine fois.
- Stasia, voulez-vous bien me gratter là, au milieu du dos ? demanda Vanessa.
- Comme vous le voulez, mademoiselle, dit Stasia, qui regardait Vanessa comme une femme de la haute société, tant elle était douce et délicate.

Les soldats recommencèrent à se donner des coups de coude, et l'un deux disait en riant :

- Je peux le faire, moi.

- Oui, c'est bon, exactement là, dit Vanessa à la maîtresse de Stobiensky, qui lui grattait encore le dos.

Mais Stasia recula ensuite et arrosa Vanessa en éclatant de rire.

- Oh, la coquine ! s'écria Vanessa, avant de se retourner et d'arroser Stasia à son tour.

- Une bataille de femmes ! ne put s'empêcher de dire tout haut un soldat.

Mais ce combat de sirènes ne dura qu'un instant, ce qui suffit néanmoins à les mouiller totalement.

- Assez ! cria alors Damien. Sortez de l'eau, il faut continuer.

Stobiensky aida les deux femmes à sortir du ruisseau, et elles remirent leurs vêtements par-dessus leurs jupons et leurs chemises encore mouillés. On repartit ensuite vers Padoue, première étape dans le chemin de Florence.

La campagne était déserte, et si elle offrait un joli modèle aux peintres, elle n'était guère confortable.

Contrairement à la campagne entre Budapest et Venise, il faisait toujours trop chaud, même à l'ombre, et les chevaux soulevaient des nuages de poussière sur les chemins. Le soir, quand la troupe couchait à la belle étoile, ils étaient attaqués par des millions de moustiques. Il fallait que les trois femmes, collées ensemble, se cachent sous un drap.

Et pourtant, l'Italie, fontaine éternelle de jeunesse et de beauté, n'avait pas abîmé la beauté des trois femmes. Curieusement, malgré l'eau de certains étangs à demi fangeux qu'ils étaient obligés parfois de boire, et que les femmes digéraient avec peine, malgré les coups de soleil que Vanessa et sa servante avaient attrapés; malgré la fatigue et les douleurs de la selle dont elles se plaignaient toutes, les femmes semblaient avoir embellies. Elles se plaignaient toutes, Vanessa surtout, de brunir au soleil, et pourtant, loin d'avoir perdu leurs charmes, elles paraissaient mieux. Même la servante, terne et comme invisible à Venise, surtout comparée à Vanessa, commençait à plaire aux soldats. Était-ce l'effet de l'amour, qui augmentait dans l'effort et le danger, et qui faisait croire aux hommes que les femmes étaient plus belles; ou était-ce le climat et le grand air qui avaient vraiment porté la beauté de ces trois femmes à la perfection ? Il est certain que le climat continental était plus sain que celui de Venise, et que l'air frais de la campagne est toujours meilleure que celui d'un boudoir, au milieu d'une ville remplie de canaux servant d'égouts.

Le voyage fut donc rude pour les dames, mais elles arrivèrent à l'orée de Florence plus belles que jamais; ce qu'elles avaient perdu en fragilité et en pâleur, elles le compensaient par une nouvelle finesse et une fraîcheur suave. Elles ne furent pas mécontentes, cependant, lorsque Stobiensky fit arrêter la petite troupe sur le chemin, et dit à tout le monde :

- Ce que vous voyez au loin, ce sont les premiers toits de Florence.
- Merveilleux ! s'écria Vanessa.
- Magnifique ! dit Stasia.
- Enfin ! marmonna la servante.
- Oui, continua Stobiensky, je suis venu ici il y a plus de dix ans, pour combattre avec l'armée du condottiere Vitelleschi. Je n'étais guère qu'un mercenaire à l'époque, je n'étais pas le familier d'un roi. J'ai chevauché ici même, et je reconnais la ville.
- C'est une grande ville ? demanda Damien.
- Pas plus que Venise, mais fort différente. Les palais sont splendides, et Côme de Médicis protège tous les artistes. J'ai moi-même un frère qui y habite. Je ne sais pas même s'il vit encore. J'essaierai de le retrouver.

La troupe continua son chemin et entra dans la ville, alors que le soleil était au plus haut dans le ciel; un bleu sans nuage servait de toile de fond aux merveilles de Florence. Ils étaient entrés par la porte Torra della Zecco et descendaient la rue Santiello, principal boulevard de la ville.

- Encore une fois, dit Damien, la chaleur a fait fuir les habitants, et nous nous retrouvons dans des rues désertes.
- Pas tout à fait, dit Stobiensky. Avez-vous remarqué l'homme à cheval qui est derrière nous ? Il est assez loin, mais il nous suit. Il nous suit depuis la butte que nous avons passé, à un kilomètre de la ville.
- Vraiment ? dit Damien, qui n'avait rien remarqué. Que peut-il bien nous vouloir ?
- C'est peut-être un ami de votre Mascatti, dit Stobiensky.

Stasia, qui avait entendu ce que les deux hommes disaient, se retourna alors sur son cheval pour voir l'inconnu.

- Je ne le vois pas bien, mais il me semble à son habit qu'il n'est pas Italien, dit-elle. Il a l'air d'un Turc.

La servante, qui trottait à côté et qui avait entendu Stasia, s'écria alors, en regardant Vanessa :

- Mademoiselle ! un Turc nous suit. Il a certainement été envoyé par votre père.

Stobiensky arrêta alors son cheval, et dit aux femmes derrière lui :

- Calmez-vous. Nous ne savons encore rien de lui. Mais qu'il soit l'envoyé de ce dandin italien ou de votre père, mademoiselle, nous le surveillerons. Aussi, vous n'avez rien à craindre.

- Jamais mon père enverrait un tueur contre nous, dit Vanessa.

- Je suis certain que votre père n'y est pour rien, lui répondit Damien.

L'homme, qui effectivement les suivait, avait aussi arrêté son cheval. Il ne cachait pas l'intérêt qu'il leur portait, comme si la distance avait été un alibi suffisant.

- Voulez-vous que j'aille lui parler ? demanda Stobiensky à Damien.

- Non, c'est inutile. Il est libre d'aller où il veut. S'il nous suit vraiment, nous aurons bien l'occasion de lui parler plus tard.

Si Damien avait pu voir l'inconnu de plus près, il eut été moins serein. Il avait un teint brûlé, des lèvres si minces qu'elles étaient en fait quasi inexistantes, et des yeux perçants comme la mort. On voyait que la pitié lui était inconnue et qu'une fois lancé dans une voie, rien ne pouvait l'en détourner. Ce n'était pas un homme, mais un instrument. Instrument de qui ? C'est ce que Damien allait bientôt apprendre.

La troupe continua sa route, Damien ou Stobiensky se retournant parfois pour savoir si on les suivait encore. Lorsqu'ils arrivèrent près du palais où résidait Côme de Médicis, chef de Florence, Damien se retourna encore, mais cette fois l'homme avait disparu.

Comment décrire ce palais ? En bref : il est italien. C'est une forteresse déguisée en demeure princière; un château fort construit pour être à l'abri du peuple; un cube de pierre, avec quelques fenêtres pour ne pas être un donjon. Les merveilles qu'il contient sont cachées; toute la noblesse de l'intérieur est absolument inconnue à qui n'est jamais entré. Pour un passant, c'est une façade de pierres, sans décorations, sans embellissements, sans joie; un bloc à la fois lourd et élégant. La tour qu'on appelle clocher est en fait une tour de guet. Ainsi, comme dans toutes les villes italiennes, la famille régnante avait son château, d'où elle surveillait les familles ennemies et le peuple, girouette trop dangereuse pour qu'on lui fasse confiance.

Deux gardiens à piques se tenaient devant la porte principale.

Sur la place la plus importante de la ville, quelques rares piétons allaient et venaient, sans faire attention à Damien et à ses compagnons. L'heure du dîner était passée, et c'était maintenant celle de la sieste. Stobiensky et Damien descendirent de cheval et accostèrent les gardes.

- Messieurs, nous avons rendez-vous avec Côme de Médicis, dit Stobiensky.

- Vraiment, dit l'un des gardes, vous êtes attendus ?

- Nous le sommes, dit Damien.

On les fit entrer et attendre dans un grand vestibule. Seuls les trois soldats restèrent dehors.

Le vestibule, quoique magnifique, était un mélange curieux d'antiquité et de Moyen-Âge; comme si les demi-dieux grecs poussaient de leurs bras les fiers chevaliers italiens, dans un vain espoir de les faire sortir du temps. Des sculptures de guerriers et des blasons médiévaux décoraient les panaches d'arcades soutenus par d'élégantes colonnes corinthiennes. Des tapisseries montrant des soldats en armures, avec leurs couleuvrines et leurs hallebardes, surmontaient des sculptures de dieux grecs ou romains. Sur une colonne imitant la colonne de Trajan, et placée au milieu du vestibule, on avait posé un vase en porphyre, d'où s'écoulait une petite source qui remplissait un bassin au pied de la colonne.

On avait refermé les lourdes portes du palais, et le seul bruit qu'on entendait était le faible clapotis de l'eau qui coulait.

- Tout ça est merveilleux, s'exclama Vanessa. C'est encore plus beau que le palais du doge à Venise.

- Je vous remercie du compliment, répondit comme un écho venu du haut d'un escalier majestueux.

L'homme qui avait parlé descendit les marches, suivit d'un autre homme.

- Vous ne m'avez jamais vu, je me présente, dit-il une fois en bas de l'escalier, je suis Côme de Médicis, pour vous servir.

L'homme qui suivait Côme de Médicis était comme une ombre; il suivait son maître à une distance respectable et, malgré sa présence, il était clair qu'il ne fallait pas tenir compte de lui.

- Pristi, lui dit alors Côme en se retournant, va prévenir le majordome que nous allons utiliser le salon de Talianetto. Qu'on fasse servir des rafraîchissements. Car je suis certain, continua-t-il en se retournant vers nos compagnons, que votre voyage vous a un peu fatigué. Il fait si chaud, cet été, cela me rappelle celui de 1421.

- Mais vous ne deviez pas être né à cette époque, dit-il en souriant à Damien.

Côme était habillé en homme riche, plus qu'en prince; il devait avoir environ 65 ans, était de taille moyenne, et parlait avec politesse. C'était le banquier fin et patient, qui est courtois avec tout le monde, car on ne sait jamais ce que réserve l'avenir : le faible d'aujourd'hui est l'homme fort de demain, l'inconnu devient courtisan, le pauvre devient riche, et rien n'est plus néfaste au commerce que des vanités froissées.

- Comment se porte le doge ? demanda-t-il en marchant vers le salon, suivit lentement par la petite troupe.

- À merveille, répondit Damien.

- J'en suis fort aise. C'est un homme respectable. J'ai appris qu'il vous a donné 50 000 hommes pour votre croisade, jeune homme. Est-ce vrai ?

- Tout à fait.

- J'en suis fort aise. Il s'agit bien d'une croisade, n'est-ce pas ? Ou est-ce une nouvelle guerre de conquête de nos amis vénitiens ?

- Il s'agit bien de délivrer l'Anatolie.

- Je vois. Et vous voudriez que j'y ajoute quelques bataillons.

- Ma foi...

- Je suis contraint de vous décevoir. Florence n'a rien contre les Turcs, et je n'enverrai aucun soldat en Anatolie.

- Mais, monsieur, si les Turcs envahissent l'Italie, vous serez bien obligé de vous occuper d'eux.

- Et nous le ferons, quand ce jour viendra.

Côme de Médicis semblait avoir longtemps médité ce qu'il avait à dire, et Damien se sentait incapable de le convaincre. Médicis, qui ne souhaitait pas offenser Venise, devait ménager Damien, mais il n'avait clairement pas l'intention de participer à la croisade.

- Puis-je encore vous faire voir, dit Damien, qu'il en va de l'intérêt de Florence, de rejeter les Turcs jusqu'aux confins de Caucase ?

- Non, vous perdriez votre temps. J'en conviens, Florence pourrait peut-être bénéficier de la disparition des Turcs. Mais j'aime la paix. Je ne suis pas un guerrier. Écoutez-moi bien, je serais le premier à me réjouir d'une défaite des Turcs; la menace permanente qui plane sur l'Italie m'inquiète aussi, mais j'ai comme principe de ne pas partir en guerre. Enfin, si je peux l'éviter.

Damien était si déçu qu'il ne savait quoi ajouter. Il faudrait donc guerroyer avec une armée réduite.

- Cependant, continua Côme de Médicis, si je n'ai aucun soldat pour vous, j'ai autre chose. Suivez-moi.

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, Côme de Médicis se dirigea immédiatement vers une table au milieu de la pièce. Une cassette y était posée.

- C'est pour vous, dit-il à Damien, 500 000 florins. De quoi armer une centaine de navires, au moins, et payer la solde de plusieurs milliers de soldats.

Encore un peu déçu, car pour Damien l'argent n'était rien, et seuls les hommes comptaient, notre héros sourit néanmoins et remercia Côme de Médicis. Le valet arriva alors, suivit d'une dizaine d'hommes qui portaient des plats, lesquels furent déposés sur une grande table d'acajou que d'autres hommes posèrent dans le salon.

- Mangez, mangez, dit Côme, restaurez-vous. Quant à moi, j'ai des choses à faire aujourd'hui qui m'empêche de rester avec vous, mais nous nous reverrons.

Après avoir essayé en vain de dévorer entièrement tout ce que le chef de Florence leur avait offert, et avoir quand même mangé pour vingt, notre petite troupe fut conduit à son nouvel appartement par un valet. Cet appartement était de l'autre côté de la place, au second étage. Sans avoir autant d'or et de guirlandes sur les murs, c'était bien un appartement de riches, somptueux et surtout aéré : le plafond avait cinq mètres de hauteur et les pièces, presque vides, comme à Venise, auraient été comme des grottes sans les tapisseries et quelques tableaux aux murs. Notre troupe, y compris les soldats, aménagea dans son nouveau domicile. Il y avait des chambres pour tout le monde.

Après un instant, Stobienky s'exclama, en admiration devant un tableau de madone :

- Stasia, il faut qu'un peintre fasse ton portrait.

- Je veux bien, dit simplement Stasia .

- On ira voir mon frère demain matin, il travaille comme potier dans une fabrique. Il saura sans doute me conseiller.

La petite troupe dîna, on visita Florence, on pénétra dans la cathédrale Santa Maria del Fiore. Tous s'exclamèrent devant un tel trésor d'architecture. Même à cette époque, alors que les murs n'étaient pas encore recouverts de marbre, c'était un édifice merveilleux. Damien lui-même, malgré l'habitude des

monstres de béton modernes, fut surpris par son ampleur. Florence plût à tout le monde. On soupa fort tard, puis on se coucha.

Le lendemain matin, Stobiensky et Stasia, suivit de Damien, Vanessa et Esméralda, se rendirent à la fabrique de Pastérimaca. Stobiensky y retrouva son frère, en train de tourner un vase parmi d'autres artisans.

- Ça par exemple, mon frère en personne ! s'écria Pavel, le frère de Stobiensky.

- Ça fait des lustres, mais tu n'as pas changé, répondit Stobiensky. Viens dans mes bras !

Les deux s'embrassèrent, puis parlèrent un peu de leur vie, avant que Stobiensky demande au potier s'il connaissait un bon peintre.

- Va voir Fra Patellico, dit-il, c'est le meilleur de Florence.

On se transporta donc sur le champ chez Fra Patellico, qui habitait un des plus beaux quartiers de la ville. À cette époque, les meilleurs artistes, dans tous les domaines, étaient pensionnés par Côme de Médicis. Ils vivaient chez eux, mais travaillaient souvent pour lui, et profitaient tous de ses largesses.

L'atelier du peintre se trouvait au deuxième étage, dans une grande bâtisse en pierres. On cogna à la porte, et un homme en tenue de ville, c'est-à-dire habillé comme tout le monde, mais les vêtements couverts de taches de peinture, vint ouvrir la porte. Sans dire bonjour, il dit simplement à Stobiensky :

- Mon valet est allé chez sa sœur, apparemment elle est malade; je dois tout faire moi-même. Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

- On m'a affirmé, commença Stobiensky, que vous êtes le plus grand artiste de Florence. Aussi j'aimerais vous commander un portrait, celui d'une dame.

- Ma foi, c'est possible. Mais entrez donc, dit-il en ouvrant la porte toute grande.

Tout le monde entra, et le peintre dit alors :

- Et quelle est cette dame ? dit-il en regardant Vanessa, Stasia et Esméralda, et sans montrer une quelconque préférence pour aucune d'entre elles.

- Elle est ici même, dit Stobiensky en désignant Stasia.

- Mais madame est charmante, dit le peintre.

À cette époque, Fra Patellico avait exactement 56 ans. Il avait un air affable, mais préoccupé en même temps, car comme tous les artistes célèbres, il acceptait toutes les commandes.

- Pourriez-vous commencer aujourd'hui ? lui demanda Stobiensky.

- Aujourd'hui ! Mais monsieur, vous n'y songez pas. J'ai le tableau du maréchal à terminer, et celui du sénateur. Seulement quatre élèves travaillent avec moi en ce moment, vous devrez attendre un peu.

Stobiensky, qui s'y connaissait très peu en art, mais qui voulait furieusement posséder une image de sa nouvelle maîtresse, dit au peintre :

- Est-ce que 100 florins vous feraient trouver le temps nécessaire ?

- Ma foi, dit le peintre en caressant sa barbe, je crois que le maréchal et le sénateur peuvent patienter. Mais vous n'aurez le portrait que dans quelques semaines.

- Non, je le veux aujourd'hui.

- Vous voulez un dessin ou un tableau, mon ami ? Écoutez, pour 150 florins, je le fais moi-même, en entier, et je le termine en deux jours.

- C'est d'accord.

- Alors suivez-moi. Mes élèves travaillent au fond, nous irons dans mon deuxième atelier, car j'ai une autre pièce très bien éclairée.

Après avoir enfilé un long corridor, le peintre ouvrit une porte qui donnait sur une pièce assez petite mais dont les larges fenêtres faisaient face à une cour ensoleillée.

- Madame, dit-il à Stasia, asseyez-vous là, sur le tabouret près de la fenêtre.

- Pourquoi un tabouret ? fit Stasia en s'asseyant.

- Ne discute pas, Stasia, lui dit Stobiensky, sois gentille.

- Tu veux déjà te débarrasser de moi, lui dit Stasia, et tu veux un souvenir.

- Mais non, tu sais que je ne peux pas me passer de toi. Je veux t'avoir avec moi quand je partirai à la guerre, je veux embrasser ton beau visage et tout ton corps.

- C'est un portrait de plein pied que vous voulez, monsieur ? demanda le peintre qui s'installait devant son chevalet, sur lequel une toile était déjà posée.

- Ma foi, je ne sais pas. Mais ce que vous avez là est trop grand. Je veux quelque chose de portable.

- Non, non ! s'écria Fra Patellico, je ne fais pas de miniature; et vous ne trouverez personne à Florence capable de vous faire cela en deux jours.

- Je veux une vraie toile, dit Stobiensky à Damien. Je la veux simplement plus petite.
- Cher peintre, intervint Damien, ne pouvez-vous pas simplement peindre cette dame sur une toile un peu plus petite. On verrait la dame en entier, mais la toile serait plus petite.
- C'est d'accord, dit simplement le peintre.

Sur ce, il enleva la grande toile qui était sur son chevalet et fouilla dans un tas de toiles posées par terre contre le mur, avant d'en choisir une plus petite, qu'il déposa sur le chevalet à la place de la précédente. Il indiqua ensuite la pose à Stasia, puis se mit à l'ouvrage. Stobiensky se croyait obligé de rester tout le temps que durerait la séance, malgré l'ennui; mais Damien, après quelques minutes, fit signe à Vanessa de le suivre hors de la pièce. Damien, Vanessa et Esméralda flânèrent dans l'appartement du peintre. Dans une pièce beaucoup plus grande, ils découvrirent quatre peintres, les élèves, qui peignaient en silence. Chacun avait un chevalet et un tableau. On aurait dit un atelier d'artisans. Les dessins avaient dû être faits par Fra Patellico lui-même, en présence des modèles, mais il ne restait plus qu'à peindre, et apparemment les modèles n'étaient plus nécessaires – pas plus que le grand peintre lui-même.

Il y avait le portrait d'un homme riche, celui d'un noble tenant une épée et deux autres montrant les habituelles madones, thème incontournable des artistes florentins. Ces madones, comme beaucoup d'autres qui remplissent aujourd'hui certains musées italiens du plancher au plafond, étaient aussi des portraits, mais dont le nom des modèles resterait inconnu à la postérité. Ces élèves étaient tous beaucoup plus jeunes que Fra Patellico, mais ils portaient la barbe et ils étaient habillés de la même façon, en quelque sorte civilement, et sans se préoccuper des taches.

De là, nos trois visiteurs passèrent à une autre petite pièce, véritable entrepôt de bustes et de vêtements divers. Il y avait même une armure, sans doute pour les bourgeois rêvant de conquêtes, mais n'ayant jamais connu une seule bataille. Dans une autre pièce, nos trois visiteurs admirèrent des dizaines de tableaux, accrochés les uns sur les autres sur les murs, tant qu'on voyait à peine les murs eux-mêmes. Sur dix tableaux, il y avait six madones, deux guerriers véritables ou de salon, un portrait de cardinal, et un homme en toge d'avocat ou en costume de grand noble.

- La vie d'artiste, dit Damien à Vanessa, est plus monotone qu'il paraît.
- C'est quand même un bien joli métier, répondit-elle.

Une forte odeur de térébenthine flottait dans tout l'appartement, se mêlant à celles de différentes substances inconnues à Damien et aux deux femmes, aussi décidèrent-ils de quitter l'appartement.

Une fois dehors, ils trouvèrent un petit coin de verdure au centre de la ville, avec quelques bancs et quelques arbres. Esméralda s'assit seule sur un banc, et Damien s'assit avec Vanessa sur un autre. Ce petit parc

appartenait à un couvent qui se trouvait à côté, mais aucune bonne sœur ne vint les déranger. Damien et Vanessa étaient à l'ombre d'un pommier en fleurs, et l'air embaumé avait replongé Damien dans une attitude amoureuse. Il ne faut pas croire que Damien avait un coeur froid parce qu'il n'entretenait pas Vanessa d'amour à chaque instant, ou qu'il ne l'aimait plus parce qu'il ne lui demandait pas de poser pour un peintre, ou de choisir chez un bijoutier une bague en or. Sans doute Vanessa eut aimé avoir un amoureux toujours romantique, mais son coeur ayant été conquis, elle acceptait Damien tel qu'il était. La croisade à préparer donnait assez de soucis à Damien pour qu'il n'eut pas besoin, en plus, de jouer au damoiseau. Sans le savoir, ce faux et léger détachement était en fait exactement ce que Damien devait faire, s'il l'eut désiré, pour rendre Vanessa encore plus amoureuse. Ce qui est fatal avec une femme vénale est magique avec une femme vertueuse. Il y a un vieil axiome qui se démontre mille fois par jour, à travers le monde : courez après elle et elle se sauve, sauvez-vous et elle court après vous. Ainsi, Damien, en apparence calme dans son amour, et ne le montrant que quelques fois, n'avait pas à craindre de perdre l'affection de Vanessa. Mais l'air doux de Florence, le parfum des arbres fleuris, la petite amourette de Stobiensky et de Stasia, tout soudain lui donna envie de parler d'amour à sa maîtresse. Et puisqu'ils avaient déjà passé l'étape des fiançailles, il eut envie de parler de mariage.

- Vanessa, lui dit-il en lui prenant une de ses délicieuses petites mains, marions-nous à Rome.
- Oh, Damien ! Je le veux bien, mais comment faire, si tu ne veux pas te convertir.
- Mais tu m'as affirmé toi-même ne pas t'intéresser à la religion.
- Certes, mais cela ne résout rien.
- Alors toi, convertis-toi. Le moment est idéal. Je dois rencontrer le pape. Je lui demanderai, comme une faveur sans conséquence, de hâter ta conversion officielle. Ainsi, nous pourrons nous marier avant que je parte pour la croisade.

Pour toute réponse, Vanessa le regarda profondément, ses yeux se mouillèrent et elle enlaça le cou de Damien. Puis elle couvrit ses joues de mille baisers.

- Et quand devons-nous partir pour Constantinople ?
- C'est moi qui pars, toi tu restes.
- Quoi, je resterais seule juste après notre mariage ? Je t'attendrais sans rien savoir de toi et vivrais comme une veuve ? Dans ce cas, il eut mieux valu que je reste avec mon père.
- Je ne serai pas parti longtemps.
- Et si tu meures ?
- Mon destin, je le sais, n'est pas de mourir au Moyen-Âge.

- Que veux-tu dire par là ? lui demanda Vanessa intriguée.
- Je t'expliquerai plus tard. Pour l'instant, fais-moi confiance. D'ailleurs, si tu veux, tu peux très bien m'attendre chez ton père.
- Le revoir maintenant ? Il serait furieux. Il me tuerait.
- Mais non. Seuls les fanatiques tuent leurs filles, et ton père est un homme bon et tranquille.
- Je veux bien le croire, mais quand même. Enfin, nous verrons.
- C'est cela, lui dit Damien en posant sa jolie tête dans le creux de son épaule, ne t'inquiète pas. La route qui est devant nous est toute parsemée de roses, je le sais.
- Nous aurons des tas d'enfants ? demanda Vanessa.
- Si tu veux, dit Damien, qui pour éviter la conversation sur les couches, la couleur des rideaux et les beaux-parents, qu'il voyait venir, demanda plutôt à Vanessa si elle pourrait vivre ailleurs qu'en Italie
- Mais n'importe où, Damien, tant que nous sommes ensemble, répondit Vanessa.
- Et si c'est un pays où les gens sont généralement froids, distants, superficiels; où on passe son temps à des activités complètement inutiles, sans presque jamais se rassembler entre amis; où le climat est beau en été, mais triste et déprimant en hiver ?
- Même là, dit Vanessa. Il me semble que le soleil, le ciel, enfin tout, ne peuvent qu'être joyeux et beaux partout où tu habites.

Alors tout va bien, car qui sait, peut-être ne vivrons-nous pas en Italie. Et pourtant, c'est agréable l'Italie, surtout maintenant.

Damien et Vanessa restèrent collés l'un sur l'autre pendant de longues minutes, puis se levèrent et prirent la route du retour, heureux d'avoir décidé d'un moment précis pour se marier. Mais quand ils arrivèrent près de l'appartement du peintre, ils aperçurent à quelques mètres de l'entrée le même inconnu qui les avait suivit à cheval. Il était à pied, mais il était facile à reconnaître.

- Tiens, tiens, se dit Damien, peut-être est-il décidé à nous rencontrer.

Mais l'inconnu, qui d'abord n'avait pas aperçu nos trois promeneurs débouchant de la rue, se retourna brusquement en les voyant, puis s'éloigna lentement.

- Holà, vous, attendez ! cria Damien en pressant le pas.

Ce à quoi l'inconnu répondit en se sauvant à toutes jambes. Damien, aussitôt, lâcha le bras de Vanessa, qu'il tenait tendrement, et partit à la poursuite de l'inconnu. Celui-ci, meilleur coureur, avait déjà tourné le coin

de rue suivant; mais Damien l'aperçut au bout de l'autre rue, quand il arriva lui aussi au coin. Sans se désespérer, il continua la course, mais l'inconnu l'attendait derrière le mur, et lorsque Damien arriva au second coin de rue, il reçut un coup de poing au ventre qui le plia en deux.

- Ton heure n'est pas encore venue, mécréant, lui dit l'inconnu avec un mépris qu'il n'essaya pas de cacher. Profite de ta femme, il ne te reste plus longtemps à vivre.

Sur ce, il cracha par terre et partit comme un éclair. Damien fut un certain temps avant de retrouver son souffle, mais enfin il se redressa et retourna à l'appartement du peintre, où Vanessa et la servante l'attendaient dehors avec inquiétude.

- Tu es blessé ? demanda Vanessa.

- Non, mais il s'est échappé.

Une fois dans l'atelier, Damien raconta ce qui lui était arrivé à Stobiensky.

- Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-il, qu'il fallait le confronter au premier jour. C'est donc bel et bien un ennemi. Mais qui peut bien être son chef ?

- Nous le reverrons bien assez tôt, dit Damien, puisqu'il projette de me tuer. Mais la prochaine fois, je ne me laisserai pas faire.

- On veut donc vous assassiner ? dit le peintre sans quitter des yeux son tableau et son modèle. Ma foi, ce n'est pas très gentil. Si cela ne vous dérange pas, vous me paierez ma journée avant de partir, soit soixante-quinze florins. Oh, ce n'est pas la méthode que j'utilise avec mes clients ordinaires, mais avec ceux qui risquent de se faire assassiner, oui. Si vous ne revenez pas demain, qui me paiera ? Je garde mes sentiments pour mon art, et ma raison pour ma bourse.

- Vous serez payé, lui dit Damien.

Il se laissa ensuite tomber sur un divan, et chacun s'enfonça dans un silence inquiet, pendant que Fra Patellico continuait à peindre.

- Madame, disait-il parfois à Stasia, ne changez pas d'expression. Continuez à sourire, et restez bien droite.

Malgré son courage, Damien sentait une certaine lassitude l'envahir; il aurait bien eu besoin des conseils du docteur, et il ne put s'empêcher de pousser quelques profonds soupirs.

L'atelier était toujours aussi calme; dehors les hirondelles faisaient entendre leurs cris en voltigeant dans la cour; rien, vu de loin, n'annonçait un drame. Mais comme la plupart des hommes ont comme activité principale de nuire à leurs prochains, ou d'en rêver, ou de préparer l'exécution d'un projet sordide et mesquin, Damien savait intuitivement que l'avenir serait sombre. La première sagesse est d'admettre que l'homme ne vaut rien, et qu'il est l'animal le plus malfaisant sur terre, hormis quelques êtres anormaux. La suivante est de se préparer en conséquence. Après l'abattement, vint l'ardeur de la renaissance. Damien se leva presque d'un bond, et déclara :

- Tendons-lui un piège. Nous ne pouvons partir avant deux jours, puisque Fra Patellico doit terminer son tableau. Nous savons que cet inconnu nous surveille. Attirons-le dans un coin d'où il ne pourra s'enfuir.
- Je suis d'accord avec vous, dit Stobiensky, mais ce ne sera pas facile.
- Essayons quand même, nous n'avons rien à perdre.
- Sauf ta vie, dit Vanessa. Oh, laissons cet homme, et partons au plus vite de Florence.
- Oui, dans deux jours nous partons, lui dit Damien. Mais avant, essayons d'attraper cet inconnu au filet.

Après la séance, ils retournèrent à leur appartement. Les femmes se retirèrent dans une chambre pour jacasser entre elles, et s'inquiéter sans être interrompues par les commentaires des hommes. Les hommes, c'est-à-dire Stobiensky, Damien et les trois soldats, qui étaient devenus des amis, eurent leur propre conciliabule. On décida d'attirer l'inconnu dans un cul-de-sac appelé Rebroustini, en espérant qu'il ne connaissait pas bien la ville, sinon il devinerait immédiatement leur intention. Damien, il le fallait bien, serait la chèvre; il suffisait d'attraper le loup avant que la chèvre soit mordue.

On ne dit rien à Vanessa et Esméralda, pour ne pas les inquiéter inutilement. Cependant, on décida d'utiliser Stasia, qui n'avait peur de rien, et qui pouvait servir. Le soir même, quand Vanessa et Damien furent seuls dans leur chambre et qu'elle lui demanda ce qu'il comptait faire, il répondit que rien n'avait été décidé et qu'on attendrait. Mais dès le lendemain, sous prétexte d'aller voir le frère de Stobiensky, Damien demanda à Vanessa de l'attendre, et sortit seul. Une heure plus tard, les autres hommes et Stasia sortirent à leur tour. On espérait évidemment que l'inconnu avait suivi Damien.

La ruse allait-elle fonctionner ? Il est inutile de donner des détails, car la réponse est qu'elle échoua absolument. Il faut être un grand stratège pour combattre un ennemi quand on veut et au moment où on veut; pour les gens ordinaires, les grandes batailles dans la vie arrivent toujours à l'improviste. L'inconnu qui traquait Damien ne se laissa donc pas attraper. Damien marcha dans la petite allée absolument seul et

une fois au bout, il se retourna lentement, mais il n'y avait personne. Il attendit, puis ressortit et retrouva Stobiensky, Stasia et les soldats, qui attendaient un peu plus loin.

- Personne ne m'a suivi ? demanda-t-il à Stobiensky.

- Non, personne, répondit-il.

- Je le savais bien, dit un soldat, c'eut été trop facile. Cet inconnu n'est pas un animal qui se laisse appâté par la faim.

- Ou la curiosité, dit un autre soldat.

- Tout de même, ça aurait pu fonctionner, dit Stobiensky. En 1446, j'ai attiré ainsi tout un bataillon au fond d'une vallée.

- C'était des novices, dit un soldat.

- Tout cela n'a pas d'importance, dit Damien avec impatience, le but reste Constantinople. Ce qui se passe avant notre départ n'a pas d'intérêt.

- Sauf pour les soldats que nous demandons, dit Stobiensky.

- Évidemment, mais tout le reste n'a pas d'intérêt, répéta Damien avec dépit. Retournons à l'appartement et oublions cet imbécile.

- Non, allons plutôt chez le peintre, nous avons déjà perdu deux heures, dit Stobiensky. Quant à ce bandit, nous essaierons notre ruse sur lui une autre fois. Nous finirons bien par l'avoir. Allez, jeune homme, ne perdez pas votre bonne humeur. Il menace votre vie; ne le laissez pas menacer votre joie. Qu'il aille se faire pendre, si nous ne continuons pas notre voyage comme prévu, et si nous ne délivrons pas Constantinople dans trois mois.

- Vous avez tout à fait raison, dit Damien en lui tapant sur l'épaule.

On se rendit donc chez le peintre, qui continua son travail, mais ne termina pas le tableau. On soupa ce soir-là plus copieusement que d'habitude, on but du vin florentin qu'on trouva meilleur que celui de Venise, et puis on se retira chacun dans sa chambre.

Le tableau fut terminé dès le lendemain, à la grande joie de tout le monde. C'était un portrait à la façon de Botticelli, comme la plupart des portraits de cette époque. Damien se dit qu'il aurait bien aimé en faire faire un de lui-même, pour le rapporter dans l'avenir – si cela eut été possible – et stupéfier tout le monde. On aurait cru voir un parfait sosie, mais lui aurait su la vérité. Quoi qu'il en soit, on partit le lendemain pour la dernière étape avant Rome. Il fallait traîner deux autres chevaux pour transporter les présents du doge, l'argent de Côme de Médicis et le tableau de Stasia; plus quelques jambons, pains de mie, bouteilles de vin, poires, framboises, laitues, fromages, bref tout ce qu'on put empiler sur le dos des chevaux, car on souhaitait éviter les grandes routes, et donc les auberges du même coup. Les provisions ne durèrent qu'une journée,

comme quoi cinq hommes et trois femmes forment une armée quand il s'agit de manger. Il fallut bien faire un détour ensuite et s'arrêter à une auberge. C'était à San Vastiano, à 200 kilomètres de Rome. L'auberge était une grande maison en bois, à l'entrée du village.

- Ça change de Florence, dit Stasia avant de descendre de cheval.

- Il faudra bien s'y faire, dit Stobiensky. Ne trouvez-vous pas, dit-il à Damien, après être descendu de cheval, qu'on est parti un peu vite de Florence ? J'aurais voulu visiter davantage.

- Ce n'est pas un voyage d'agrément, dit Damien. Si nous sauvons l'empire byzantin et écrasons les Turcs, c'est peut-être en libérateurs que nous reviendrons en Italie, où nous serons fêtés comme des rois.

-Puissiez-vous avoir raison, Damien, dit Stobiensky.

Après avoir attaché les chevaux à une barre de bois, on entra dans l'auberge. C'était essentiellement une salle à manger flanquée d'un petit escalier qui montait au second étage, où étaient les chambres.

- Bonjour, messieurs dames, dit une grosse femme en tablier.

Il y avait au moins trente personnes dans la pièce qui mangeaient sans s'occuper de notre petite cohorte.

- Trouvez-vous une place, dit la grosse aubergiste. Et si vous voulez passer la nuit ici, vous dormirez sur les bancs; toutes les chambres sont occupées.

- De mieux en mieux, dit Stobiensky.

- Si les dames veulent se laver, dit la grosse dame, la rivière est au bout du sentier, derrière l'auberge.

- C'est que ça sent le pot-au-feu ! dit un des soldats.

- Et le meilleur de la région, dit l'aubergiste. Que de la bonne viande, et on nourrit les animaux ici même.

- Vous m'en donnerez une bolée, s'exclama le même soldat, que la perspective de passer la nuit sur un banc n'avait pas ému.

Damien et ses compagnons se trouvèrent immédiatement des places sur un des bancs dans la salle, et après avoir demandé la même chose que le soldat pour tout le monde, et avoir attendu quelques minutes, on commença à manger.

- Excusez-moi, dit Damien à Vanessa, de vous avoir tiré de chez vous pour vous amener ici.

- Ce n'est rien, dit Vanessa. Je ne suis pas une princesse, et une nuit en compagnie d'inconnus ne me tuera point.

- De la bière ! s'écria Stobiensky. À Rome comme les Romains. Du vin à Florence et de la bière à San Vastiano.

- Les dames préféreront peut-être un peu de vin doux italien ? dit l'aubergiste avec un ton gentil.

- Oui, d'accord, dit Vanessa.

La soirée fut bruyante et joyeuse, et on oublia vite l'assassin de Florence. On partit le lendemain à l'aube. On retrouva un chemin minuscule, parcouru uniquement par les fermiers, et on se laissa bercer par le pas sinueux des chevaux. À l'horizon, le soleil était encore invisible, mais une clarté mi-blanche et mi-jaune dorait de petits nuages, qui, comme réveillés trop tard, se dépêchaient de quitter le ciel et de laisser la place au soleil naissant. Une vapeur flottait sur les champs, et les oiseaux, endormis dans leurs nids, ne troublaient pas encore le silence de la campagne. Ainsi, sans hommes et sans animaux, on ne voyait que la première nature, quand seules les plantes peuplaient la terre, et que le combat pour la vie se faisait sans cris et sans effusions de sang; vie tranquille et douce qui charmaient insensiblement notre petite troupe.

Personne n'osait briser la séduction, pas même les soldats, d'ordinaire si butors. On attendait vaguement qu'un événement vienne briser le charme, comme quoi même le bonheur est lourd à porter pour les hommes. On le voulait, il advint. Nos compagnons suivaient une haie de peupliers, quand une chèvre sauta d'un buisson et s'arrêta au milieu du chemin. Damien, le premier de la file, arrêta son cheval. Aussitôt, un fermier édenté, qui portait une fourche et un grand chapeau, arriva lui aussi sur le chemin. Il semblait avoir suivi la chèvre et criait :

- Vas-tu revenir, espèce de bourrique ! T'es pire que ma belle-mère, que j'ai assommée bien des fois. Et tu vas manger un bon coup toi aussi.

Il n'était pas tout à fait clair pour Damien si le vieux fermier était vraiment furieux, ou s'il jouait en partie la comédie, mais ce qui était certain, c'est qu'il essayait d'embrocher la chèvre avec sa fourche, laquelle réussissait toujours à se tasser un peu, mais pas avant d'avoir été piquée, aussi ses flancs étaient-ils tout ensanglantés.

Damien, choqué comme seul un homme de l'avenir pouvait l'être, sauta immédiatement au bas de son cheval, et empoigna la fourche du vieil homme.

- Mais qu'est-ce que vous faites, petit impertinent ? s'écria le fermier, avant de hurler : « Au meurtre ! Au meurtre ! »

Stobiensky, qui n'avait pas vu le fermier piquer la chèvre, mais que la chose n'aurait pas ému, ne comprenant pas pourquoi Damien attaquait le fermier, sauta lui aussi au bas de son cheval et s'écria :

- Ma foi, que se passe-t-il ?

- Cet homme massacrait cette chèvre, lui dit Damien.

- Et alors ? demanda Stobiensky. N'est-elle pas la sienne ?

- Si fait, elle est à moi, dit le vieil homme, avant de soutirer brusquement sa fourche de l'emprise de Damien. Et j'embrocherai cette satanée biquette si j'en ai envie.

Sur ce, il allait tuer tout de bon la chèvre, lorsque Damien s'interposa de nouveau en se jetant entre le fermier et l'animal.

- Mais que faites-vous ? demanda Stobiensky. Êtes-vous soudain le dieu des chèvres ?

Damien, qui ignorait complètement l'indifférence qu'on avait des animaux au Moyen-Âge, et en fait jusqu'à tout récemment, regardait son ami d'un air interloqué, comme s'il ne fut pas certain que c'était bien lui qui avait parlé. Finalement, tout le monde étant descendu de cheval, les femmes et les soldats s'approchèrent.

- Que faites-vous Damien, demanda Vanessa ?

Pendant un cruel instant, Damien eut peur que Vanessa lui demande avec condescendance pourquoi il ne laissait pas le fermier tuer la chèvre, et l'oblige ainsi à diminuer son amour pour elle. Y a-t-il plus triste et plus douloureux que de se rendre compte que la femme qu'on aime est un être insensible ? Mais, presque à sa surprise, et à son grand soulagement, lorsque Vanessa aperçu le sang qui coulait des flancs de la chèvre, elle porta les mains à sa bouche en s'écriant :

- Oh, la pauvre bête, que lui arrive-t-il ?

Mais elle venait d'apercevoir la fourche du fermier et elle avait deviné le petit drame que Damien avait voulu éviter.

- C'est vous, méchant homme, qui essayez de la tuer ? Est-ce une façon de traiter votre propre chèvre, la tuer sur la route, et avec une fourche ?

- Je ne comprends rien à tout ceci, dit Stobiensky.

- Ni moi non plus, dit le fermier. Me laissera-t-on enfin enfourcher cette satanée chèvre ?
- Connaissez-vous personnellement cette chèvre ? demanda sans rire Stobiensky à Damien. A-t-elle une valeur pour vous ? Si c'est le cas, nous pouvons l'acheter.
- Je ne veux pas la vendre, hurla le fermier, je veux l'embrocher.

Damien, ne sachant que faire, se jeta sur la suggestion de Stobiensky.

- Oui, achetons-la, dit-il.

Le fermier fit quelques misères, mais consentit finalement à la vendre contre 20 florins, soit assez pour en acheter au moins dix autres. On laissa le fermier partir, assez heureux de son butin, mais faisant semblant de se plaindre, puis on attacha la chèvre à une corde.

- Nous la traînerons avec nous, dit Damien.
- Vraiment, mon bon, vous êtes vraiment un homme tombé du ciel, lui dit Stobiensky. Vous rassemblez autour de vous un roi, un doge, et Côme de Médicis, pour partir contre les Turcs; et maintenant vous sauvez la vie à une chèvre. Que je sois frappé par la foudre si j'y comprends quelque chose.
- Nous pourrions la manger ce soir, dit Stasia.
- Non, nous la gardons jusqu'à Rome, dit Damien.

Ils continuèrent leur route, et au bout de six jours, arrivèrent enfin devant Rome. On les avait prévenu, à Florence, qu'ils n'habiteraient pas dans le palais du pape, mais dans un palais assez proche, et qu'ils seraient avertis du moment où ils pourraient rencontrer le pape. Personne ne les attendait à l'entrée de Rome, mais en demandant à des passants, ils trouvèrent le palais où ils devaient loger. On les reçut avec cordialité, et même exubérance. Ils laissèrent là leurs chevaux, et allèrent à pied visiter la ville, absolument inconnue pour eux, y compris Stobiensky. Ne sachant pas que faire de la chèvre, et croyant trouver peut-être pour elle un petit pré qui lui plairait – car à l'époque la campagne était encore dans la ville, et la pierre taillée n'avait pas chassé la nature à des kilomètres de distance des citadins –, Damien avait décidé de l'amener dans leur promenade. C'est la servante qui tenait sa corde, et la chèvre semblait intéressée par Rome autant que l'étaient tous nos compagnons.

Notre troupe traversait tranquillement une place presque déserte, lorsque soudain un homme sauta devant Damien. C'était Mascatti.

- Tu vas enfin mourir, saligaud ! lui cria Mascatti, qui tenait une longue dague.

Mais au même instant, de l'autre côté de la place, apparaissait l'inconnu qui avait menacé Damien à Florence. Il avait une dizaine d'hommes avec lui.

- Misérable ! s'écria Damien à Mascatti, tu n'oses pas te battre seul et tu viens avec des bandits.

- Je ne les connais pas, s'écria Mascatti après avoir regardé l'inconnu et ses hommes, je suis venu seul, comme l'autre fois. Mais cette fois, tu ne t'en tireras pas si aisément.

Aussitôt, Mascatti s'élança sur Damien, mais celui-ci a déjà sorti son épée et pare le coup de Mascatti. En même temps, l'inconnu et sa bande court vers Damien et ses compagnons. Stobiensky et les soldats tirent leurs épées et se préparent à se battre.

Vanessa et sa servante se mirent à crier et se collèrent à un mur. Stasia sortit un petit couteau de son corsage et dit fièrement :

- Qu'ils viennent, je les attends.

Elle se mit ensuite devant les deux autres femmes, comme pour les protéger. La bataille s'engagea. Elle était rude, rapide et sans pitié. Cependant Mascatti et Damien se battaient presque en duel, lorsque l'inconnu et deux de ses hommes vinrent attaquer Damien et Mascatti tout à la fois. Mais, hasard de la bataille, ils s'en prenaient surtout à Mascatti.

- Eh ! s'écria Mascatti, que me voulez-vous ?

Mascatti, obligé de se battre sur deux fronts, contre quatre hommes, se battait peu à peu du même côté que Damien, qui combattait lui aussi les nouveaux assaillants. Damien tua un des bandits, et Mascatti en blessa un autre, mais soudain l'inconnu, très fort à l'épée, désarma Mascatti et allait le tuer, lorsque Damien para le coup qui était destiné à Mascatti.

- Vaurien ! s'écria l'inconnu, qui alors se vit attaquer par un des soldats.

- Vous m'avez sauvé la vie, dit Mascatti à Damien; nous sommes quitte.

Mascatti ramassa l'épée du bandit tué par Damien et continua à se battre, mais cette fois entièrement dans le camp de Damien et de ses compagnons. Entre temps, les bandits avaient tué un soldat, mais ils n'étaient pas de taille à vaincre toute la troupe, surtout avec Stobiensky. Celui-ci avait déjà tué trois bandits. Après

quelques instants, deux bandits avaient fuit, il ne restait de vivants sur la place, hormis le bandit blessé qui gisait par terre, que trois bandits et l'inconnu, contre Mascatti, Damien, Stobiensky et deux soldats, sans compter Stasia, qui serrait encore son couteau, prête à intervenir. Alors, dans un dernier effort, les quatre tueurs se ruèrent ensemble sur nos compagnons. Peine perdue, ils furent tous tués, sauf l'inconnu, blessé au bras, et cerné dans un coin.

- Sale chien ! s'écria-t-il contre Damien. Même si le pape envoie cent mille hommes contre nous, ils ne réussiront pas à nous vaincre. Et toi, mécréant détestable, tu seras capturé et brûlé vif.

Dans sa haine et sa fureur d'être vaincu, l'inconnu avait trop parlé et révélé son objectif.

- C'est donc Mourad II qui t'envoie ? lui demanda Stobiensky, en pointant son épée sur sa gorge. J'ai bien envie de te laisser vivre, afin que tu puisses boire ta honte, et apprendre à ton misérable maître que Damien n'est pas mort et que les Turcs devront bientôt décamper d'Anatolie.

- Et ton sultan, on le coupera en quartiers, qu'on donnera aux vautours, dit un soldat emporté par la rage du combat qu'il venait de gagner.

- Jamais, plutôt mourir ici ! s'écria l'inconnu

- Mais comment Mourad II a-t-il pu apprendre ce que je faisais, et si rapidement ? demanda Damien à Stobiensky.

- Sans doute par l'entremise d'un client de Patam, ou par un espion.

- On fait donc tant de cas de moi ? dit encore Damien.

- On a déjà une armée prête à partir, dit Stobiensky.

- Tu crois pouvoir deviner l'avenir, dit l'inconnu, comme tu as prévu la foudre. Mais tu es un imposteur.

L'avenir, je vais te l'apprendre : vous périrez tous et nous nous rendrons jusqu'à Madrid. Tous les mécréants qui voudront nous arrêter seront pendus aux arbres; ils seront plus nombreux que les fruits dans un verger, et le vent balancera leurs cadavres jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière. Ainsi, rien ne nous arrêtera, ni toi, ni ton pape, ni Venise, ni les Hongrois, personne.

- Alors Damien, demanda Stobiensky, que faisons-nous de lui ?

- Laissons-le partir.

- Quoi ! s'écria un soldat, pour qu'il nous tende un nouveau guet-apens. Ce serait absurde.

- C'est vrai, dit l'autre soldat. Tuons-le immédiatement.

- Non, dit Damien. Mais vous avez raison, il vaut mieux ne pas le laisser partir. Remettons-le aux autorités, et qu'il reste en prison. Qui sait s'il ne nous sera pas utile un jour.

- D'accord, dirent ensemble Stobiensky et les soldats.

Les femmes s'étaient approchées. À la fureur impitoyable du combat avait succédé une trop grande confiance. On ne prenait plus garde à rien, trop heureux d'être encore en vie. Les soldats, Damien et Stobiensky avaient remis leur épée dans leur fourreau. Mascatti avait déposé par terre celle qu'il avait empruntée, et cherchait la sienne sur le pavé.

- Va, dit un soldat à l'inconnu, passe devant.

L'inconnu s'avança, mais soudain, il poussa les soldats chacun de leur côté, sortit un coutelas qu'il avait dans une de ses bottes et leva le bras, déjà prêt à frapper Damien. Mais alors la chèvre, que tout le monde avait oubliée et qui s'était rapprochée, sauta d'un bond pour donner un coup de cornes à l'inconnu, qui fut projeté deux mètres plus loin et se retrouva par terre. Un des soldats se jeta sur lui et saisit aussitôt son coutelas.

- Sale chien ! ne cessait de crier l'inconnu.

- Traître ! cria un des soldats.

- Tu mérites la mort, dit Damien, mais tu auras un cachot.

On remit l'inconnu sur ses pieds.

- Quel est ton nom ? lui demanda Damien. Que je sache qui pourrira dans une prison à Rome.

- Mon nom n'est pas important, dit-il.

- Comme tu veux, répondit Damien. Ce n'est pas un nom qu'on condamne, mais un homme. Tu finiras quand même au fond d'un donjon.

Damien se retourna alors, et caressa la chèvre, qui était restée près de lui.

- Je crois, dit-il, qu'elle a bien mérité de vivre tranquille dans un petit enclos des environs de Rome, avec carottes et choux à volonté, jusqu'à la fin de sa vie.

- Vous avez raison, dit Stasia, nous en mangerons une autre.

Oh ! amour de la nature, si tu avais hâté ton pas et embrassé les hommes quelques siècles plus tôt, peut-être la terre aujourd'hui serait-elle bien différente. Peut-être il ne faudrait pas se cacher et attendre toute une journée au milieu de la forêt pour apercevoir un animal plus gros qu'un écureuil. Peut-être que les grues

seraient aussi nombreuses que les moineaux, les sangliers aussi courants que les pigeons. Mais peut-être aussi que la destruction étant au coeur de l'homme, tout ce qu'il inventa pour éloigner la nature de lui, sous les prétextes les plus divers, était en quelque sorte inévitable. Et les autoroutes, les pétroliers et les usines à charbon seraient apparus quand même et se seraient dépêchés de rattraper le temps perdu. Au moins, en cet été 1450, une chèvre bénéficia d'un traitement inattendu, d'une douceur anachronique et presque effrayante pour les contemporains, et au lieu d'être battue ou égorgée, se vit promettre de vivre tranquille jusqu'à la fin de sa vie naturelle. Il faut bien qu'il y ait parfois des exceptions à la cruauté et à l'égoïsme de l'homme. L'inconnu fut livré à des soldats romains, et on poursuivit malgré tout la visite de Rome.

Le Colisée surtout, entouré d'une nature sauvage, charma tout le monde par son immensité et sa mélancolie. Figurez-vous un cercle en pierres d'une taille jamais vue, à moitié en ruine, à moitié solide, percé d'entrées sur plusieurs étages, avec du lierre poussant sur ses murs et des centaines d'hirondelles volant sous ses arches. Aucune âme humaine aux alentours, sauf parfois une vieille marchande d'herbes qui passe avec son panier, ou un enfant faisant l'école buissonnière. Ils firent le tour du vénérable monument, profitant de chaque angle et se voyant, citoyens de la Rome antique, pénétrant la bâtisse toute neuve pour aller voir un combat de gladiateurs ou d'animaux féroces. Ce dernier spectacle n'aurait pas charmé Damien, mais ses compagnons l'auraient sans doute apprécié. Stobiensky ne pouvait s'empêcher de sourire devant tant de majesté.

- J'aimerais habiter un tel palais, dit-il. J'aurais des valets que je ne verrais presque jamais, tout occupés qu'ils seraient à l'autre bout de cette immense bâtisse. J'aurais pour moi mon propre monde. Quel visiteur ne serait pas épaté par un tel vestibule ?

- C'est trop gros, dit Stasia. Je pourrais me perdre la nuit, et que ferais-tu alors ?

- Je quitterais tout pour te retrouver, dit Stobiensky.

Ce badinage continuait lorsqu'un chien s'approcha d'eux, bientôt suivi de plusieurs autres. En un instant, ils furent entourés par une de ces meutes de chiens galeux et féroces qui hantaient certaines villes au Moyen-Âge.

- À vos armes ! cria Damien, qui sortit aussitôt l'épée de son fourreau.

Une terrible bataille s'engagea, crocs contre fer, fureur animale contre adresse humaine. C'était la seconde bataille de la journée, mais qu'elle était différente de la première ! Les hommes hurlaient, les chiens grognaient et glapissaient. Vanessa et sa servante se réfugièrent encore une fois derrière Stasia. La chèvre

sautait sur place et bêlait plaintivement contre les chiens qui l'attaquaient, mais qu'elle réussissait à repousser à coups de cornes. La bataille dura plusieurs minutes, mais à la fin tous les chiens furent tués.

- Rome n'est pas la ville sereine à laquelle je m'attendais, dit Stobiensky.
- Ce n'est pas le centre de la chrétienté, dit un soldat, mais celui du meurtre et de la fourberie.
- C'est un endroit plus dangereux que Budapest, ça oui, dit son compagnon.
- Rentrons, dit Damien, voilà assez de violence pour aujourd'hui.

Notre petite troupe, suivit de Mascatti, retourna à son palais. Une fois à l'intérieur, on s'installa au salon, bien décidé à terminer la journée calmement, et Damien fit venir la dame qui les avait accueilli plus tôt, car ils avaient été accueillis au palais, à leur arrivée, par une dame romaine fort aimable.

-Chère dame, lui dit-il, combien de gens êtes-vous ici ?

- Il n'y a que moi, la cuisinière et un brave garçon qui m'accompagne parfois quand je fais mes courses. C'est qu'il n'y a pas souvent du monde ici. Le palais appartient au pape, mais le préfet prétend qu'il appartient plutôt au conseil de la ville, ou au peuple, je ne me souviens plus exactement. Si bien que le pape loge des visiteurs ici seulement quand l'autre palais est occupé. En ce moment, il est justement occupé par une délégation venue de Warmis.

- Je vois, dit Damien. Quoi qu'il en soit, préparez-nous quelque chose à manger.
- Certainement, certainement, cela ne devrait pas être bien long, répondit-elle avant de sortir du salon.
- Alors, dit Stobiensky à Damien, quand verrons-nous ce pape ?
- Je l'ignore tout comme vous, dit Damien. Mais nous retournerons à Venise le plus tôt possible, pour préparer la guerre. Il faut absolument commencer les opérations avant la fin de l'été.
- Si le pape peut nous donner cent milles hommes, nous aurons une armée assez forte pour vaincre les Turcs, dit Stobiensky.
- Nous verrons, dit Damien.
- Mascatti, dit Stobiensky, vous êtes des nôtres maintenant; j'espère que vous resterez ici, avec nous.
- J'accepte l'invitation, dit-il simplement.

Damien se défiait encore de Mascatti, mais il ne fit aucune objection.

Le soir venu, tout le monde se retira dans sa chambre, y compris Mascatti, qui avait maintenant la sienne dans le palais. La nuit fut douce et pacifique. Le lendemain matin, après un déjeuner copieux qui fut pris par toute notre troupe dans une énorme salle à manger, un envoyé du pape vint avertir Damien qu'il serait reçu

le jour même, à dix heures du matin. Il se rendit donc au palais, seul, à l'heure convenue. On le mena au salon, où le pape l'attendait, seul lui aussi. Après les cordialités d'usage, le pape lui dit :

- On m'apprend que vous voulez partir en croisade, et que vous avez déjà réussi à convaincre le roi de Hongrie, le doge de Venise et Côme de Médicis. Est-ce exact ?
- Oui, ma sainteté, bien que Côme de Médicis n'ait offert que de l'argent.
- Ce qui était normal de sa part. Mais savez-vous que la croisade précédente, celle de 1444, n'a pas réussi à déloger les Turcs; et pourtant plusieurs grands généraux y participaient.
- Je le sais, mais j'aurai plus de chance.
- Le croyez-vous ? Auriez-vous Dieu comme ami personnel ? Il paraît que vous connaissez l'avenir, ou que vous pouvez commander aux nuages et à la nature. Est-ce exact ?
- Je ne commande pas aux nuages, mais je connais un peu l'avenir. Dois-je répéter ce que j'ai prouvé au doge ?
- Épargnez-moi cela; ce que vous croyez sur le temps et l'avenir ne change rien. Encore que certains de mes conseillers vous enverraient au bûcher, si je les laissais faire. Mais je m'inquiète aussi de la progression des Turcs. Aussi, puisque vous avez déjà une armée prête à partir, j'ajouterai 50 000 hommes, qui seront sous votre commandement.
- Votre sainteté, dit Damien avec joie, je vous serai éternellement reconnaissant, tout comme des millions d'hommes subissant présentement le joug des envahisseurs. Votre nom passera à l'Histoire et vous serez le saint d'une multitude de malheureux sauvés des tourments grâce à votre miséricorde.
- Ma foi, nous verrons. Vous savez flatter, mais savez-vous combattre ?
- J'apprendrai.
- C'est une réponse qui n'est guère rassurante.
- J'ai avec moi un capitaine qui a déjà beaucoup guerroyé, et d'autres qui m'attendent à Venise.
- Bon, cela est mieux.

Son rôle de mendiant était terminé, Damien pourrait enfin combattre. Les circonstances de sa croisade étaient si extraordinaires – lui, venant de l'avenir – qu'il ne doutait pas de la réussite, même si seulement six années plus tôt, on avait échoué en Bulgarie. Ce n'est pas comme on radote souvent, qu'il allait apprendre de cet échec – bien qu'il allait évidemment combattre autrement –, c'est que, peut-être orgueil, peut-être aveuglement, peut-être dévouement au docteur, qui lui donnait trop d'optimisme, il ne doutait pas un seul instant de la victoire. Et c'est cette certitude qui lui avait attaché Stobiensky, et qui avait réussi à convaincre des souverains désabusés ou cyniques : on ne fait confiance qu'à ceux qui ont confiance en eux-mêmes. Voilà pourquoi un menteur assuré l'emportera toujours sur un homme franc mais timoré. C'est la ruse des

politiciens, et l'abîme des électeurs. Mais Damien n'était pas un menteur, ni même un politicien; et il pouvait compter sur l'appui d'hommes comme Stobiensky, le dernier des hommes, malgré ses gasconnades, à pouvoir être pris pour dupe.

Le pape promit à Damien que l'armée serait sur pied dans un mois, et qu'elle se rendrait aussitôt à Venise. Damien demanda aussi au pape la faveur de hâter la conversion de sa fiancée. Le pape, amusé, lui donna le nom d'un évêque, et lui assura qu'après quelques jours elle pourrait être baptisée. Aussi les armes et le cœur se trouvaient-ils comblés par le pape. Le pape, d'humeur à discuter, retint Damien jusqu'à la fin de l'après-midi. Il avait hâte, disait-il, de prouver qu'il était un grand pape, d'où l'aide accordée à Damien, et d'où quelques constructions qu'il projetait de faire faire au Vatican. Les ambitions papales, à cette époque, avaient peu de rapport avec Jésus – mais beaucoup avec la Bible, il faut bien l'admettre, où il est beaucoup question de guerres, de vanité, et de peuples écrasés.

Damien s'en retourna au palais à six heures, et provoqua bien des acclamations parmi ses amis quand il annonça le succès de son entrevue avec Nicolas V. Le soir même, dans l'intimité d'une grande chambre au lit immense, il informa Vanessa qu'ils pourraient se marier très bientôt.

- Veux-tu tellement que je sois chrétienne ? demanda Vanessa, qui semblait hésiter.

- Non, mais je veux que tu sois ma femme.

Cette constance dans le désir de se marier rassura Vanessa, et lui fit enterrer au plus profond de l'indifférence ses derniers doutes sur le bien-fondé de changer de religion. Il semble que toutes les femmes ont pour mission de se marier, hors celles qui ont attrapé la lubie féministe et qui souhaitent être directrices d'usine ou chefettes de bureau, comme si une vie terne et monotone dans une maison étrangère et sous l'autorité d'un patron, était infiniment supérieure à une vie au foyer, avec l'amitié d'un mari. Mais Vanessa n'était pas de celles-là, et en 1450 cette lubie féministe était encore rare, encore que les bourgeoises voulant remplacer leurs maris au comptoir ne fussent pas difficile à trouver. Un grand calme envahit donc son âme à l'annonce d'un mariage certain. Ne serait-elle pas la femme d'un homme qu'elle aimait, et qui en plus allait devenir un grand capitaine, peut-être quelqu'un d'important dans une cour d'Europe. Il ne manquait au bonheur de Vanessa que le consentement de son père. Elle pria que Damien eut raison, et que son père l'eut pardonnée.

On trouva l'évêque, un certain Sofismus, extrêmement complaisant. Il résuma en une seule journée, pour Vanessa, tous les mystères de l'Ancien Testament, d'Adam à Abraham, puis ceux de Jésus, des pas sur le lac à l'ascension au ciel. Dans son âme douce, et donc poétique, Vanessa ne faisait aucune objection qu'un

homme, ou plutôt pas tout à fait un homme, ait ressuscité un mort; il n'y avait pas de raison de ne pas y croire. Après tout, qu'aurait pu lui rapporter l'incrédulité ? Elle eut bien une petite objection cependant, c'est que Jésus semblait dire tout le contraire de ce qu'on trouvait dans l'Ancien Testament, et par conséquent, disait-elle, ne devait-on pas choisir l'un ou l'autre, et non pas les deux à la fois ?

L'évêque sourit d'un air entendu, comme le font les gens mielleux qui ont l'habitude d'obtenir ce qu'ils veulent sans jamais donner de vraies explications.

- Ma fille, dit-il, c'est un autre des nombreux mystères sacrés de l'Église. Ayez la foi, et cette foi vous sauvera.

Comme elle n'était pas non plus certaine de savoir de quoi la foi allait la sauver, et comme elle ne comprenait pas pourquoi elle devait être coupable de la faute d'Ève, qui avait vécu si longtemps avant elle, elle voulut demander une autre question à l'évêque; mais celui-ci la regardait avec un sourire à la fois si doux et si gentilement condescendant qu'elle n'osa rien dire. Elle fut baptisée le lendemain dans une petite église. Damien et Vanessa se marièrent trois jours plus tard. Stobiensky fut le témoin de Damien, et Esméralda fut celui de Vanessa. Comme notre petite troupe ne connaissait personne à Rome, le pape ordonna à une communauté de moines d'aller remplir l'église le jour du mariage. Aussi Damien, homme du 21^e siècle, se maria-t-il dans une église romaine en 1450, avec une belle fille turque, entouré de moines en soutanes. La science, parfois, réalise des miracles !

La nuit de noce fut mouvementée, car Damien l'attendait depuis plusieurs semaines, pour ne pas dire depuis toute sa vie. Suffit de dire que tout le monde fut satisfait.

- Alors, mon brave, dit Stobiensky lorsque Damien parut au salon vers midi, au lendemain du mariage, comment va la jeune mariée ?

- Elle va bien, Stobiensky, répondit Damien, mais je crains qu'elle ne dorme toute la journée.

- Tant mieux, nous pourrions causer affaires. Car nous sommes maintenant libres de rentrer à Venise. Il faut faire les préparatifs.

- Je sais, Stobiensky. Aussi, nous partirons très bientôt. Lorsque l'armée papale arrivera à Venise, tout sera prêt.

À ce moment, Mascatti, qui était sorti, entra au salon.

- Buon journo, Damien, regarde ce que je t'apporte. J'ai trouvé cela au marché Central, une belle cravache. C'est pour toi.

- Merci, Mascatti, répondit Damien.

- Moi aussi, j'ai quelque chose pour toi, Damien, dit Stasia, qui était tellement enfoncée dans un large fauteuil que Damien ne l'avait pas encore remarquée.

- C'est une broche qui appartenait à ma maîtresse. Elle me l'a donnée, comme elle m'en a donnée bien d'autres; parfois sans son consentement express, je l'admets, mais l'intention y était, j'en suis certaine.

- Tu veux dire qu'elle te l'aurait donnée si tu lui avais demandée ? dit Stobiensky en souriant.

- Exactement, mon chéri; tu es un vrai rétocien, ou je ne sais plus comment on dit.

- Rhétoricien, dit Damien.

- Exactement. Quoi qu'il en soit, cette broche représente deux petits oiseaux qui s'embrassent. Elle est recouverte de pierres précieuses. Tu la donneras à Vanessa, si tu veux.

- Merci Stasia, dit Damien en prenant la broche.

Il sourit quelques instants, puis dit à tout le monde :

- Faites vos malles, car nous partons demain.

- Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? demanda Stobiensky.

- Parce que je viens juste de le décider.

On ne resta donc pas plus longtemps à Rome qu'on était resté à Florence, et Damien, ce soir-là, se dit que pour avoir une vie bien remplie, il ne faut pas particulièrement avoir beaucoup de temps, il suffit de voir du pays. Ainsi en moins d'une semaine, il avait défendu sa vie à coups d'épée, rencontré un pape et s'était marié.

« Je n'aurais pas fait la moitié de tout cela en cent ans si j'étais resté à Lyon, se dit-il. Oh, comme je vous remercie, docteur Y, de vous être assis à côté de moi dans ce parc, de ne pas avoir été rebuté par mes vêtements sales et mon air farouche – avais-je un air farouche ? –, mais de vous être intéressé à moi et de m'avoir pris sous votre aile. Je ne vous décevrai point, je vous en fais la promesse. »

Le lendemain, on quitta Rome. Pour aller plus vite, les femmes voyagèrent en carrosse, pendant que les hommes galopèrent devant. Quant à la chèvre, on lui trouva une petite ferme, à 50 kilomètres de Rome, dont le propriétaire était un vieux monsieur qui disait fuir les vanités et les agitations du monde, et, plus important, qui se disait végétarien. Damien, tout guerrier qu'il allait devenir, eut la larme à l'oeil en la quittant. Comme quoi tous les animaux se valent, et un homme peut s'attacher à n'importe quoi. Il va de soi que tout ceci amusa Stobiensky, mais il avait appris à se taire.

On traversa encore une fois la campagne italienne, mais cette fois si rapidement que les femmes regardaient à peine par les vitres des portières, et les hommes ne voyaient que la route devant eux. Mais à mesure qu'ils

approchaient de Venise, chacun sentait une anxiété qui grandissait dans sa poitrine. Tous les dangers encore lointains d'un but qui n'existait qu'en rêve se faisaient de plus en plus concrets. Cette croisade allait bien avoir lieu, les hommes allaient bien partir à la guerre. On craignait de mourir, vaguement, ou, pour les femmes, on craignait que les hommes meurent, avec un tourment dans l'âme. L'angoisse douloureuse des femmes, même de Stasia, qui malgré son détachement aimait Stobiensky, répondait à l'angoisse chevaleresque des hommes, faite davantage de coups de sabres que de coeurs brisés.

On suivait cependant la grande route et on s'arrêtait dans les meilleures auberges. Depuis que Damien était marié, il était en quelque sorte sur un pied d'égalité avec Stobiensky, qui ne l'appelait plus « jeune homme ». Il était admis que Damien serait le principal capitaine pendant la guerre, et Damien, peu à peu, prenait les attitudes d'un grand chef de guerre, tout en restant un homme juste et bon, malgré la contradiction apparente entre tuer des hommes et se dire un homme bon. Mais à la guerre, épargner les prisonniers, ne pas tuer les déserteurs, s'occuper des blessés, c'est déjà être bon. Il souhaitait être plus Vauban que Napoléon, mais seule la guerre réelle lui apprendrait ce qu'il était. La dernière étape avant Venise était un village appelé Altastani, à 30 kilomètres de la cité des doges. Ils s'arrêtèrent dans une auberge assez grande. Il ne restait cependant qu'une chambre, qui devait convenir à tout le monde, nos trois dames et nos quatre hommes. Ils s'y installèrent tous cependant. Cette chambre avait un plancher en planches larges et épaisses, brunies par le temps et la saleté. Un bahut, une table branlante et un lit énorme faisaient tout le mobilier. On avait posé près de la porte une cruche pleine d'eau et une grande cuvette. Pour les toilettes, il fallait comme d'habitude se contenter d'un pot de chambre, ou sortir la nuit et s'éloigner dans la nature. Une grande fenêtre donnait justement sur un petit bois, et de chaque côté de la vitre salle pendait un rideau mince et déchiré. Les murs étaient nus, le plafond était bas, mais au moins l'air était frais, et parfumé par une saine odeur de bois et par le parfum des fleurs qui décoraient les grands arbres à l'extérieur. Damien et Vanessa s'étaient étendus dans le grand lit, et les autres s'étaient assis par terre, les femmes ensemble, et Stobiensky en face des deux soldats.

- Nous serons cette nuit tassés comme des sardines, dit un des soldats.
- Profitons-en quand même, dit Damien, c'est notre dernière nuit en paix. Une fois à Venise, ce sera le début de la guerre, même s'il n'y aura pas de déclaration.
- Pourquoi déclarer quoi que ce soit ? lui demanda Stobiensky.
- Oh, une habitude de chez moi. Mais vous avez raison, c'est absolument inutile, et d'ailleurs cela se fait de moins en moins.
- Je veux rester ici, dit Vanessa à Damien en se collant sur lui.
- Dans cette chambre trop petite ? Mais pourquoi ?
- Je ne veux pas aller à Venise. C'est là que tu dois me quitter. Alors restons ici.

- Charmante Vanessa, dit Damien. J'aimerais parfois faire un accident, me briser une jambe, et ainsi je pourrais éviter la guerre sans remords et sans passer pour un lâche.

Il n'eut pas plus tôt terminé de parler, que Vanessa lui saisit une jambe en s'écriant :

- Je n'y arrive pas, la briser est au-dessus de mes forces.

Cela fit rire tout le monde, et Stasia jura qu'elle arriverait bien à casser la jambe à Stobiensky si elle le désirait.

- Faites attention à elle, elle est dangereuse, dit un soldat en riant. Mon capitaine, amenez-la avec nous.

- Ah, ah, dit Stobiensky, c'est qu'elle pourrait en effet nous aider.

- Oui, dit Stasia, amène-moi avec toi.

- Et si tu es faite prisonnière des Turcs ? demanda Stobiensky.

- Alors je les distrairai, et ils ne voudront plus se battre.

- Satanée coquine ! grogna Stobiensky, qui se jeta sur elle en faisant semblant de la punir.

Mais Stasia sauta d'un bond et réussit à éviter Stobiensky. Tout le monde rit, et à la fois tout le monde savait qu'elle ne blaguait pas tout à fait. Quelle douleur pour un homme de savoir qu'il sera vite oublié, et que le premier mâle venu, un peu beau, un peu riche, ou un peu vainqueur, comme en 1450, sera le maître de notre femme ! Damien se plaisait à savoir que sa femme était différente; il s'étendait avec volupté sur un lit d'assurance et regardait maintenant avec un peu de pitié le pauvre Stobiensky.

« Jamais je ne serais tombé amoureux d'une femme volage, se dit-il. Aussi bien se faire moine. »

Mais Vanessa elle-même, en d'autres circonstances, ne pouvait-elle pas devenir une autre Stasia ? Sa nature, sa fierté naïve, étaient-elles des remparts suffisants ? Fallait-il escalader un mur d'armement pour parvenir à elle, ou suffisait-il d'un bond ? Les hommes aiment croire, ils ont besoin de croire, que leurs femmes sont vertueuses, et que parce qu'elles sont aimantes, elles seront toujours fidèles. D'antiques histoires, vraies ou mythologiques, ont été racontées pour les rassurer; si une telle femme existe, alors la leur doit être une femme identique. Mais était-ce le cas ? Pauvre Damien, qui ne connaissait ni la guerre, ni les femmes, ni la cruauté du Moyen-Âge; que faisait-il en 1450 ? Ne valait-il pas mieux pour lui de rester sur son banc, de regarder droit devant lui, et de ne pas adresser la parole à ce vieux monsieur en soutane de chercheur. N'était-il pas mieux en clochard, seul, pauvre et sale, mais libre, tranquille et ignorant ? Non, non, la vie

sans amis, au milieu d'une ville froide et anonyme n'est pas une vie. Si on soustrait tous les faux amis, alors bien des gens à Lyon vivaient en fait comme Damien sur son banc de parc. Heureux qu'il s'en soit échappé, et dut-il mourir percé par le sabre d'un mamelouk, il aura au moins vécu. Ces quelques semaines en 1450 lui faisaient déjà plus de vie que la plupart des gens de son siècle n'en auront dans toute leur existence, fussent-ils mourir à cent ans.

Cette nuit à l'auberge fut donc une pause, un marche-pied, un corridor, où Damien prit toute la mesure de ce qui l'attendait. Mendier des soldats est une chose, les commander en est une autre. Il n'avait encore jamais vu d'hommes morts avant de se retrouver en 1450. C'était un enfant, presque avec une vie d'homme; maintenant il devait être un homme véritable, comme seul le passé savait en faire. C'est quand on vit sans surveillance, sans lois, sans hôpitaux, qu'on devient homme.

Une fois arrivés à Venise, Damien et Stobiensky attendirent quelques jours avant de voir les capitaines, car Damien voulait d'abord vérifier quelques détails avant de les rencontrer. Il voulait aussi absolument rencontrer ensemble tous les capitaines de la future croisade et un des capitaines n'était pas dans la ville. Finalement, par un beau matin de septembre 1450, l'état-major put être réuni au palais du doge. Damien ayant décidé qu'il serait réduit au maximum, il ne comptait que cinq personnes : Damien, Stobiensky, le capitaine Toth, le capitaine Amatello et le capitaine Vascati.

Damien, nommé voïvode par le roi de Hongrie, était le chef suprême de l'armée, assisté de Stobiensky, dont il ne pouvait pas se passer, ne connaissant presque rien de la guerre réelle au Moyen-Âge. Le capitaine Toth était un célèbre capitaine qui combattait les Turcs depuis de nombreuses années en Serbie et au nord de l'Albanie. Fier et violent, habillé d'un cafetan dalmate, il avait été retiré spécialement de son poste aux confins de monde hongrois afin de commander les dix milles hommes de l'armée hongroise. On avait donné le commandement de ses anciennes troupes à un autre capitaine, et ces troupes devaient demeurer où elles étaient, afin de protéger la frontière. Le capitaine Amatello était le chef de l'armée vénitienne. Grand et moins costaud que Toth, il avait combattu les Turcs une seule fois, en 1443, alors qu'il était sous-officier. Le teint très basané, plein d'assurance et de panache italiens, il avait hâte de combattre les Turcs.

Contrairement au doge et à ses conseillers, il ne semblait pas motivé par le gain, mais par la gloire. Le capitaine Vascati était le chef de l'armée romaine. De taille moyenne, toujours silencieux et digne, on aurait pu aisément le prendre pour un officier de cour, à cause de son teint pâle et de ses membres un peu dodus, mais c'était un vrai soldat, rusé, audacieux et qui savait toujours quelle tactique emporterait la victoire.

On avait exclu de l'état-major l'amiral Batitello, chef de la flottille vénitienne, ainsi que Mascatti et le nonce du pape. Bien que le nonce et sa cohorte de religieux fussent conférer un caractère sacré à l'armée, et en

faire ainsi une croisade, en quelque sorte officiellement, Damien ne leur accordait que très peu d'importance.

Quant à Mascatti, qui aurait voulu suivre Damien partout, ce dernier ne souhaitait pas avoir près de lui un homme ayant déjà voulu l'assassiner; aussi le tenait-il un peu à l'écart.

Le plan était le suivant : les Vénitiens traverseraient l'Adriatique à l'aide de deux cents navires, et débarqueraient sur les côtes de l'Albanie. On avait déjà acheté 150 navires avec l'argent de Côme de Médicis, qui s'ajoutaient aux 50 navires de la flotte vénitienne régulière. Les soldats vénitiens devaient remonter au nord et attaquer le flanc sud de l'armée turque, qui se trouvait à Tirana. En même temps, l'armée romaine attaquerait le flanc nord de l'armée turque, pendant que l'armée hongroise attaquerait les soldats turcs au sud-est de Belgrade, éloignés de l'armée principale.

Une fois l'armée turque écrasée, les Vénitiens attaquaient la Grèce, libérant Larissa et Salonique; pendant que l'armée romaine faisait la jonction avec les Hongrois et entrerait à Belgrade. En effet, les Turcs, qui n'avaient pas encore réussi à occuper Constantinople, avaient déjà envahis avec succès tous les Balkans, et plusieurs pays aux alentours. Il convenait donc de les en déloger avant d'aller libérer Constantinople.

Le capitaine Vascati brûlait d'impatience de vaincre les Turcs en Bulgarie, où seulement six ans plus tôt, la dernière croisade avait été vaincue à Varna. Il avait, avant même la venue de Damien en 1450, rencontré des soldats qui avaient participé à cette bataille, afin d'en apprendre tous les détails.

- Monsieur, dit-il à cette réunion de l'état-major, il faut que l'armée attende les Turcs près de Bradavice. Après avoir attaqué les hauteurs du village, nous y laisserons quelques soldats, mais le reste de l'armée sera cachée près de Bradavice. Les Turcs seront obligé d'y passer, et là nous les coincerons entre l'armée dans la plaine et les soldats en hauteur.

- Votre stratégie est excellente, répondit Damien. Avec nos canons, la victoire est assurée.

Les canons étaient peu nombreux à cette époque, mais justement Damien avait décidé de modifier entièrement l'armée qui allait combattre les Turcs. Il expliqua rapidement ce qui devait être fait aux capitaines. Tout d'abord, il avait décidé que tous les soldats, sans exception, apprendraient à se servir d'un arc ou d'une arbalète, et transporteraient toujours l'un ou l'autre. Le but était de toujours attaquer l'armée turque de loin, le plus longtemps possible, avant de combattre au corps à corps. Puisque Damien voulait aussi utiliser des canons, le capitaine Amatello se plaignit d'abord de cette obligation. Selon lui, on ne pouvait ajouter des canons, armes de l'avenir, tout en conservant les arcs et les flèches, armes du passé. Damien répondit que le combat n'était pas entre le passé et l'avenir, mais entre l'Occident et les Turcs, et

que tout ce qui pouvait tuer un Turc devait être utilisé. En 1450, les armes à feu, comme les couleuvrines, prenaient trop de temps à charger, envoyaient des projectiles à une assez faible distance et elles étaient extrêmement imprécises.

Quant aux bombardes, si elles étaient aussi assez longues à charger, elles faisaient au moins beaucoup de dégât. Aussi les bombardes, les canons ordinaires du Moyen-âge, devaient pour le nouveau commandant de l'armée jouer un rôle capital.

Cependant, il manquait encore à la croisade l'arme nouvelle qui viendrait à bout, une fois pour toute, de la puissance turque. Mais Damien, qui ne laissait rien au hasard, avait demandé, quelques jours plus tôt, des détails précis sur l'armement. On lui assura que tout était au point. Cependant, fort de ses recherches avant son départ pour le passé, il avait envoyé un émissaire en France, afin d'étudier les canons des héros de Saint-Patillon, qui avaient permis de vaincre les Anglais. Ces nouveaux canons étaient l'œuvre des frères Barouët. Rien, en 1450, ne pouvait résister aux bombardes des frères Barouët. Non seulement leurs bombardes étaient plus puissantes, mais ils avaient inventé de nouveaux boulets. Au lieu des vieux boulet en pierre, ils utilisaient des boulets en métal, beaucoup plus efficaces contre les murs des forteresses. Ainsi, les Turcs ne pourraient plus se réfugier avec succès derrière les remparts de leurs châteaux. Il ne suffirait que de quelques jours à l'armée de Damien pour les déloger.

Damien, qui avait compris qu'une armée de soldats mieux protégés contre les projectiles et les coups d'épées est une armée qui peut combattre plus longtemps, et donc vaincre l'adversaire, stipula aussi que tous les soldats porteraient une double cotte de mailles qui protégerait aussi les bras et les cuisses. Encore une fois, c'est Amatello qui se plaignit, affirmant que les soldats seraient alourdis. Mais Damien répondit qu'elle serait suffisamment légère, et qu'elle était indispensable.

Damien donna aussi l'ordre que les nobles participant à la guerre combattraient le plus souvent avec les fantassins, et n'essaieraient pas de vaincre l'ennemi avant qu'on ait employé les archers et l'artillerie. Ceci pour éviter un nouvel Azincourt. Cette fois, Amatello était d'accord avec le chef de l'armée. Et même Toth, pourtant le portrait des guerriers intrépides et emportés du Moyen-Âge, se lançant dans une mêlée avec un casque à visière et une lourde épée, et toujours prêt à mourir pour l'honneur, même si la mort est inutile, fut d'accord avec Damien. S'il admirait le courage des chevaliers, il avait remarqué que la meilleure tactique pour battre les Turcs n'était pas de les attendre tout harnachés dans une plaine, mais de se cacher et d'attaquer par surprise, en utilisant le plus possible la piétaille.

À ce moment, on cogna à la porte de la chambre. Stobiensky alla ouvrir : c'était Vanessa. Elle entra précipitamment dans la pièce et se jeta dans les bras de Damien.

- C'est mon père, dit-elle. Je suis allé le voir. Il était furieux.

- Oh, Vanessa ! Je voulais que vous le voyiez, mais je vous avais demandé d'attendre. Pourquoi y être allée sans moi ?

- C'est mon père, comprenez-moi, je ne l'avais pas vu depuis si longtemps.

Elle fondit en larmes, avant de continuer :

- Je n'ai même pas eu le temps de lui dire que nous étions mariés, il s'est emporté contre vous. Il vous a traité de tous les noms. Selon lui...

Vanessa n'eut pas le temps de terminer, car son père entra subitement dans la chambre à son tour, comme un ouragan. Il gesticulait et hurlait, son visage était rouge comme un grenade et des gouttes de sueur coulaient de chaque côté de son visage.

- Monsieur, s'écria Stobiensky, qui ne l'avait jamais vu, que signifie tout cela ? Que faites-vous ici ?

Mais Patam ne s'occupa pas de lui.

- Vous, saligaud, vermine, saleté, les baves des égouts de Venise sont un parfum à côté de vous, vous êtes un traître, un porc, un mécréant !

Vanessa se serrait sur la poitrine de Damien, qui regardait son père avec un air de défi où se mêlait la surprise la plus sincère.

- Ne me regardez pas ainsi, fils de chien, s'écria Patam. Non seulement vous enlevez ma fille, mais j'ai appris que vous allez attaquer la Turquie, que c'est uniquement pour cela que vous êtes à Venise. Vouliez-vous ma fille pour avoir un souvenir de ce que vous prétendez anéantir ? Mais vous n'aurez rien. Je reprends ma fille, et c'est vous qui serez anéanti par nos armées.

- Mon père ! s'écria Vanessa.

- Viens avec moi ! s'écria celui-ci en essayant d'agripper le poignet de sa fille.

- N'en faites rien, s'exclama Damien. Nous sommes mariés, et elle ne vous appartient plus.

- Quoi ! s'écria Patam en regardant sa fille, tu as marié ce monstre ?

- J'avais cru vous plaire, dit Damien, blessé dans son amour-propre.

- C'était avant de savoir que vous étiez l'ennemi de ma nation, répondit Patam. Je suis tolérant, je ne me mêle pas de religion, mais je ne suis pas dénaturé. M'avez-vous cru si bonasse que je verrais un homme se

liquer contre ma patrie, contre mes frères, sans réagir ? Ce mariage est nul et non avenue, je n'y consens point. Vanessa, viens avec moi !

- Non, je reste avec lui ! s'écria-t-elle.

- Avec un ennemi de notre nation ?

- C'est mon mari, je l'aime. Tant qu'il ne sera pas mon ennemi à moi, je resterai sa femme.

- Il t'a ensorcelé. Mais j'ai des amis influents, j'irai voir le doge lui-même s'il le faut.

Il s'approcha de Damien, comme on s'approche d'un fauve en cage et lui dit :

- Prenez garde, ça ne se passera pas comme ça.

- C'est donc vous, dit Damien, qui a alerté le sultan.

- Non, je n'ai parlé à personne. Je ne suis pas le seul Turc à Venise. Mais je suis content que Mourad II soit prévenu. Notre victoire sera encore plus grande.

- Divorce immédiatement de cet infâme individu, si tu ne veux pas être veuve, cria ensuite Patam à sa fille

- Ne touche pas à un seul de ses cheveux, rugit-elle, soudainement féroce comme une lionne, ou je ne te connais plus.

- Comment est-ce possible ! s'écria Patam, comme si un lourd fardeau l'écrasait subitement. J'étais si heureux, et je perds ma fille, mon ange adoré, ma raison de vivre.

Il se mit à tituber et semblait si faible subitement que le capitaine Amatello vint rapidement placer une chaise près de lui, sur laquelle il s'affaissa.

- Mon père ! cria Vanessa avant de se jeter à genoux devant lui.

- Ma fille, quel coeur as-tu donc ? Ne pouvais-tu pas épouser un commerçant turc, ou un bon gentilhomme vénitien ? Pourquoi choisir un ennemi ?

- Je n'ai pas choisi, mon père; je l'ai aimé dès le premier instant. Ne m'obligez pas à vous perdre. Aimez-le comme vous m'aimez.

- Jamais. Je ne te connais plus. Si ta mère vivait encore, tu la tuerais. Qui êtes-vous, mademoiselle ? Comme vous êtes jolie; mais je suis un pauvre homme sans enfant, pourquoi me regardez-vous avec des larmes dans les yeux ?

Patam hochait lentement la tête et semblait avoir perdu l'esprit.

- Oh, mon père ! s'écria Vanessa en posant sa tête sur les genoux de Patam.

- Tout cela est bien singulier, dit Stobiensky tranquillement.
- Sommes-nous au théâtre ? dit Toth. Pourquoi ce vieil homme vient-il faire une scène ici ?

Damien obligea Vanessa à se relever, puis tous observèrent Patam, en attendant qu'il sorte de sa mélancolie. Damien n'osait réconforter Patam, car qu'aurait-il pu lui dire sans mentir ? Il n'était que trop vrai que le but de l'expédition était d'en finir avec la menace turque, qui pesait sur l'Europe depuis déjà plus de trois siècles, et qui allait peser encore pour 468 autres années, si Damien échouait.

Sertanicoli, le valet principal du palais, observait cette curieuse scène depuis quelques minutes du pas de la porte, sans oser intervenir. Damien lui fit signe de s'approcher.

- Monsieur, commença-t-il en regardant Damien et en bégayant. En le faisant monter, j'ignorais qu'il allait causer un scandale. Il a seulement dit qu'il était le père de la jolie demoiselle qui venait d'entrer, et que...
- Ce n'est rien, Sertanicoli. Aidez-le à se relever et mettez-le dans une gondole. Il habite sur la rue Santa Panella, près du palais de Stronzi. Dites bien au gondolier de s'assurer qu'il entre chez lui. Et puis non, je vais y aller moi-même.

Il se retourna et dit aux capitaines :

- Messieurs, retrouvons-nous ici un peu plus tard.

Ils inclinèrent tous un peu la tête, puis aidèrent Damien à soulever Patam; enfin, tous ensemble, Damien et Vanessa, et tous les autres, ils sortirent du palais et s'approchèrent du canal qui longeait un des côtés de l'immeuble. Damien, Vanessa, Sertanicoli et Patam prirent place dans une gondole, et on se rendit au quai près de la rue Santa Panella, d'où on marcha ensuite jusque chez Patam. Celui-ci ne disait toujours rien et regardait dans le vide.

- Je crains que ces émotions aient profondément blessé mon père, dit Vanessa à Damien, après avoir aidé la servante à coucher Patam dans son lit.
- Il s'en remettra, dit Damien à voix basse.
- Je prierai mon nouveau dieu pour cela, répondit-elle.

Ils s'installèrent au salon, où Vanessa ne put empêcher d'autres larmes de couler.

- Regrettez-vous de m'avoir épousé ? demanda Damien à Vanessa, assise dans un fauteuil près de lui.
- Oh, Damien ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras.

- Quand la guerre sera terminée, dit-il à Vanessa, je reviendrai et nous vivrons tous ensemble dans une grande maison.

Cette promesse idyllique ne coûtait rien à Damien, maintenant que le père semblait paralysé. Il était aussi fort possible que cette vie paisible ne durât que quelques semaines, avant que Damien retourne au 21^e siècle, mais sur le moment, Damien ne songeait à rien de tout cela.

Au même instant, en quelque sorte, mais dans l'avenir, le docteur Y était assis à un tabouret dans son salon, face à la grande fenêtre à carreaux. Il pleuvait dehors et il regardait les gouttes couler lentement sur la vitre. Il se demandait ce qui arrivait à Damien, comment le passé et l'avenir seraient modifiés, comparant les gouttes qui coulaient, parallèles mais sans se connaître, aux différentes possibilités du temps. Parfois, les gouttes se croisaient et ne formaient plus alors qu'une seule coulée sur la vitre.

- Se peut-il, se demandait le docteur, qu'il y ait plusieurs avenir ? Mon Dieu, se peut-il qu'avant mon invention, il n'y en avait qu'un, mais que j'ai ouvert la boîte de Pandore, et provoqué la naissance de plusieurs avenir, et de plusieurs passés ? Mon Dieu, si c'est le cas, qu'ai-je fais !

À ce moment, on cogna à la porte. Le docteur cessa ses mélancoliques réflexions et leva la tête, attendant que la servante aille ouvrir. Mais elle ne venait pas.

- Elle doit être dans la cuisine à préparer le dîner, se dit-il. Elle n'aura pas entendu.

Il se leva et se rendit dans le vestibule. Derrière les vitres givrées de la porte, il percevait indistinctement une forme qui attendait.

- Qui cela peut-il bien être ? se dit-il.

Il ouvrit la porte et se trouva devant un homme au regard froid et cruel. Il portait un veston jaune. On voyait qu'il était Turc.

- Monsieur Y ? demanda-t-il.

- Oui, répondit le docteur avec hésitation.

Aussitôt, le Turc entra, sans attendre l'invitation du docteur et, forçant le docteur à reculer, lui dit sèchement :

- Puis-je vous parler ?

Il avait déjà refermé la porte derrière lui, et le docteur, ne sachant que faire devant cet homme à l'insistance si brutale, se contenta de hocher la tête et d'aller au salon. Il se laissa tomber dans un divan, et l'homme se plaça devant lui, debout.

- Connaissez-vous un certain Damien ? lui dit-il.

- Damien ! s'exclama le docteur, avez-vous des nouvelles de lui ?

Le docteur oubliait que Damien était en 1450, mais l'inconnu lui dit aussitôt :

- Où est-il ?

- Il n'est pas ici, répondit simplement le docteur.

- Quand l'attendez-vous ?

- Je ne sais pas, il est loin.

Le Turc, doué d'une force surhumaine malgré sa taille ordinaire, se pencha et saisit le docteur par le collet. Il le souleva comme un sac vide et le jeta par terre au milieu du salon.

- Maintenant, vous aller me dire où est ce Damien.

- Je vous assure que ce n'est pas possible.

- Quand comptez-vous l'envoyer en 1450 ?

- Comment savez-vous cela ? répondit le docteur avec stupéfaction.

- Je vais vous le dire, car je n'y perds rien, répondit le Turc. Je fais partie de la Confrérie des Turcs des Temps Nouveaux. Depuis 1450, nous nous passons un parchemin, de génération en génération. Peut-être qu'après des siècles, certains croyaient que c'était une légende, mais ils lisaient et passaient le parchemin malgré tout. Par chance, quand ce fut mon tour, j'ai pris ce parchemin au sérieux. Je dis par chance, car en vérité j'ai toujours été le destinataire de ce message mystérieux. Vous voulez savoir de qui il venait ? C'est Mourad II lui-même qui ordonna en 1450 de faire écrire ce message et de commencer la chaîne, jusqu'au 21^e siècle. Dans ce message, notre maître, le sultan, demande que soit assassiné un nommé Damien, habitant Lyon en 20**, avant qu'il ne soit envoyé dans le passé pour attaquer la nation turque.

- Mais comment est-ce possible ? balbutia le docteur. Comment avez-vous su que c'est moi qui l'ai envoyé dans le passé, et qu'il est parti en 20** ?
- Vous dites qu'il est parti ! Vous l'avez donc déjà envoyé en 1450 ?
- Oui.
- Damnation ! s'écria le Turc, j'arrive trop tard.
- Puisque vous êtes là, c'est qu'il a échoué, et que la Turquie n'a pas été vaincue.
- Peut-être que vous avez raison, mais peut-être suis-je seulement le descendant d'un Turc ayant survécu à l'hécatombe. Peut-être aussi qu'il n'y a pas eu de massacre, et que les Turcs furent simplement refoulés en Asie Centrale.
- Mais si c'était le cas, l'avenir aurait changé, et la Turquie n'existerait pas. Oh, ma pauvre tête, s'écria le docteur, je n'y comprends plus rien ! Mais comment a-t-on su qu'il venait de 20** ? répéta le docteur après un silence. Est-ce que Damien aurait tout raconté à quelqu'un ? Pourquoi avoir donné tant de détails ? Oh, jeune homme plein de naïvetés, que t'arrive-t-il en ce moment en 1450 ?

Le Turc, venu pour à assassiner Damien, et voyant qu'il ne pourrait jamais mettre la main sur sa proie, s'effondra sur le divan d'où il avait soulevé plus tôt le docteur.

- J'ai échoué, se lamentait-il; tous ces siècles d'attente, et j'ai échoué. Je suis un idiot. Le plus grand ennemi des Turcs est parti. Ah ! que je sois foudroyé à l'instant !

Les deux hommes, chacun abîmé dans son propre drame, tous les deux ennemis de la même cause, restèrent longtemps dans le salon sans s'adresser la parole. Toute la rage du Turc avait disparu. Il se leva enfin pour partir, mais le docteur lui dit :

- Non, restez, apprenez-moi tout ce que vous savez sur Damien.
- Je vous ai tout dit, répondit le Turc. Je n'en sais pas davantage. Une part de moi croyait que c'était un conte, je l'avoue, mais quand vous avez répondu que vous connaissiez ce Damien, il me fallut bien y croire complètement. J'étais prêt à le tuer, c'est vrai. Mais qu'importe maintenant, puisqu'il est déjà parti.
- Mais combien d'avenir parallèles existent-ils ? se dit le docteur à voix haute.
- Je ne sais rien de tout cela, dit le Turc avec un visible désespoir. Je sais seulement que j'ai échoué, je suis arrivé trop tard.

Il se releva et parti, laissant le docteur à ses spéculations métaphysiques.

- Qu'il y ait un seul avenir ou non, se dit-il, ce Turc me prouve que Damien a au moins réussi à se faire entendre. Pour que Mourad II, le sultan de l'époque, ait fait le pari de croire que Damien venait vraiment de l'avenir, il a fallu non seulement qu'il l'apprenne, mais que Damien ait réussi à persuader le roi et les différents souverains italiens. On n'essaie pas de tuer un homme qui n'est pas dangereux, et encore moins s'il faut préparer un assassinat qui aura lieu cinq siècles plus tard ! Non, tout ceci est en fait de très bon augure. Je sais maintenant que Damien a réussi à mettre sur pied une armée.

Le docteur se mit à faire les cent pas dans son salon.

- Vais-je recevoir dans un mois la visite d'un autre Turc, envoyé par le passé pour venger une défaite turque ? Je vais devoir faire plus attention.

- Vadrouillès, cria-t-il ensuite, où es-tu, fichue servante ?

Il la trouva qui dormait dans la cuisine, à côté d'une marmite qui bouillonnait.

- Vadrouillès, répéta-t-il, réveillez-vous.

- Oh ! s'écria la servante, en se levant rapidement de sa chaise. Excusez-moi, je m'étais endormie.

- Occupez-vous de votre marmite.

Pendant que madame Vadrouillès brassait une cuillère de bois dans la marmite, le docteur ajouta :

- Et si quelqu'un sonne à la porte, ne répondez pas.

De retour en 1450, Damien serrait encore sa nouvelle mariée dans ses bras, tous les deux assis sur le divan du salon.

- Au moins nous savons, se disait-il, que ce n'est pas Patam qui a averti le sultan. Mais le sultan doit avoir des tas d'espions à Venise. Il doit maintenant tout savoir sur moi, y compris mon poids et ma taille. Attend que je te rencontre, coquin, je t'apprendrai aussi que je sais me battre à l'épée.

Dans les semaines qui suivirent, Damien partagea son temps entre élaborer tous les détails de la stratégie avec les capitaines, et visiter les camps d'entraînement, les arsenaux et les quais. Il aimait particulièrement

aller voir les canons, petits et gros, que l'on fondait dans un atelier près du pont des arsenaux. Il y faisait chaud comme au fond d'un volcan et le bruit des marteaux était assourdissant. L'atelier, ouvert expressément pour les besoins des futurs combats, avait plus de cent mètres de longueur. Des centaines d'hommes et de chevaux y travaillaient, car il fallait une force prodigieuse pour soulever les énormes marmites pleines de fer en fusion, pendues aux chaînes qui glissaient dans de larges poulies. Damien adorait regarder la lave couler au bord des marmites et remplir les moules des canons. On fit ainsi soixante bombardes, montées chacune sur un châssis en bois et devant être tirées par six chevaux. Chaque bombarde pesait 5000 kilos, poids colossal pour l'époque. On fit en outre deux milles coulevrines, à être utilisées comme les futurs mousquets.

Les soldats se pratiquaient sur l'île Murano, ou dans un champ de l'autre côté de la lagune, aucun espace n'étant suffisamment grand à Venise même. Damien allait vérifier que les soldats savaient tirer leurs arcs et manier leurs épées et leurs piques. Il avait exigé qu'ils apprennent tous à charger les bombardes et les coulevrines. Il fallait, disait-il, que les soldats soient interchangeables, au moins pour ce qui était de l'équipement. On avait prévu que sur les cinquante milles hommes de l'armée romaine, il y aurait deux milles chevaliers; et que sur les 50 000 hommes de l'armée vénitienne, il y en aurait mille. Damien avait refusé qu'il y en ait davantage, ce qui avait été facile en ce qui concernait l'armée vénitienne, un cheval prenant beaucoup de place sur un navire, mais moins pour l'armée romaine, où Damien avait dû se quereller un peu avec le capitaine .

Damien aimait aussi visiter les quais, où on préparait les navires, mais s'il aimait les bateaux, il aimait moins les marins, dont la plupart étaient d'affreuses brutes, mi anciens pêcheurs, mi anciens prisonniers. On avait décidé qu'il y en aurait le moins possible, afin de laisser plus de place aux soldats, les soldats pouvant eux-mêmes faire la plupart des manoeuvres, comme de ramer ou de hisser les voiles, ce qui en 1450, sur les galères vénitiennes, prenait au moins 50 hommes.

La moitié des canons seraient pour l'armée romaine, et l'autre pour l'armée vénitienne.

Damien avait décidé de ne révéler à Amatello l'emplacement exact du débarquement que la veille du départ; non qu'il se méfiait du capitaine, mais il avait peur des espions. On ne pouvait douter du patriotisme d'Amatello, mais sa vantardise l'empêchait peut-être de garder un secret; le capitaine Batitello, qui aimait se faire appeler amiral, aurait pu aussi se confier sans le savoir à un informateur, croyant parler à un simple marin. Damien garda donc pour lui que la flotte débarquerait à Apollonia, vestige abandonné d'une antique cité grecque, à au moins 100 kilomètres de Tirana, ville occupée par les Turcs.

Mais le temps le mieux occupé par Damien étaient peut-être les heures qu'il passait à discuter de guerre avec Stobiensky. Il apprenait ainsi tout ce que les livres d'Histoire n'avaient pu lui apprendre. Souvent, Stobiensky semblait les contredire, et Damien avait alors le bon sens de lui donner la préférence. Cette

mode de vivre uniquement à travers les livres, les journaux et la télé, et de parler sans savoir, en ne faisant que répéter l'article ou le documentaire d'un journaliste, n'avait pas contaminé Damien. Aussi donnait-il toujours la préséance à un guerrier du Moyen-Âge sur un historien du 21^e siècle.

Il avait ainsi appris à quoi ressemble une ville assiégée, un homme tué par une flèche, un cheval éventré par une épée. Ces descriptions épouvantables le préparaient un peu à la réalité qu'il allait vivre bientôt. Il enviait dans ces moments les politiciens du 21^e siècle, qui peuvent ordonner le bombardement d'une ville sans jamais avoir à connaître une seule de leurs victimes. Les rois de 1450, au moins, voyaient souvent eux-mêmes les remparts en feu des villes qu'ils avaient voulu assiéger. Ils leur arrivaient d'être prisonniers, ou même de mourir au combat. Latislas et les princes italiens étaient différents, mais Damien aurait peut-être fait comme eux : comment aller combattre jusqu'à Constantinople tout en dirigeant la Hongrie ou la ville de Florence ?

Damien avait décidé que tous les soldats sans exception auraient une épée, un poignard et une pique ou une hallebarde, en plus de leur arc ou leur arbalète. Ils auraient tous aussi une gourde et de quoi charger les couleuvrines au moins une fois, même s'ils n'en transportaient aucune avec eux. De cette façon, ils seraient toujours armés, ou trouveraient sur leurs compagnons, en cas d'urgence, ce dont ils auraient besoin. Toutes ces précautions semblaient superflues aux autres capitaines, sauf pour Stobiensky, qui peu à peu absorbait l'esprit moderne et pratique de Damien. En effet, qu'est-ce que l'esprit moderne, sinon un esprit pratique avant tout ?

Quelques semaines après le retour de Damien à Venise, l'armée romaine arriva. Elle campait près des champs d'exercices, de l'autre côté de la lagune. Elle reçut certaines des armes préparées dans les ateliers de Venise et, après quelques semaines d'entraînement, elle était prête à partir.

Au début du mois de septembre, Damien avait enfin ce qu'il lui fallait pour réaliser le souhait de son maître. Il alla prendre congé du doge, puis il réunit une dernière fois son état-major.

- Messieurs, dit-il, vous savez que d'autres ont essayé ce que nous allons essayer bientôt. Ils ont toujours échoué; mais un intérêt sordide les détournait souvent de leur but. Il leur manquait ce chef au coeur pur, que rien ne peut corrompre ou décourager; il leur manquait cet élan du destin, ce couronnement divin qui force l'Histoire et écrase l'ennemi, dut-il être cent fois plus fort. Je sais que vous avez tous confiance en vos propres forces, mais je tiens à vous rassurer encore davantage : nous vaincrons. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix. Si rien n'est fait, dans trois ans Constantinople sera ravagée. C'est donc maintenant ou jamais qu'il faut vaincre les Turcs.

Les capitaines crièrent « hourra ! » et assurèrent Damien de leur fidélité.

Le soir même, Damien disait adieu à Vanessa, qui pleura beaucoup et qui se montra moins persuadée de la victoire. C'est que les femmes ne s'intéressent aux hommes que pour eux-mêmes, et jamais pour ce qu'ils font. Les hommes, d'ailleurs, font la même chose en ce qui concerne les femmes. Elle ignorait donc tout des détails de la guerre, de ce que Damien avait décidé et surveillé pendant les semaines précédentes; elle ne pouvait pas deviner la force incroyable de l'armée de son mari.

- Reviens, c'est tout ce que je te demande, réussit-elle à dire entre deux hoquets.

Quand Stobiensky annonça à sa maîtresse qu'il partait le lendemain, elle ne pleura pas, mais se contenta de dire, dans le lit, qu'elle allait l'attendre, comme si la chose n'était pas évidente. C'était pour elle, en fait, une décision qu'elle avait prise, et non un devoir qu'elle devait remplir. Stasia n'avait jamais cru aux devoirs, pas plus qu'aux apparences, celles qu'il faut sauver, à ce qu'on dit. Le ton même qu'elle avait utilisé aurait dû fâcher Stobiensky, car il ressemblait à celui du mensonge. Bien des femmes peuvent aimer et tromper à la fois, et Stasia semblait être de celles-là. Cependant, le temps des amours avait fait place à la passion de la guerre dans le coeur de Stobiensky. Les saisons se succèdent et il est vain d'essayer de les retenir. Pour le dire autrement, son amour pour Stasia était descendu d'un cran sur l'échelle de ses priorités.

- Je reviendrai, lui dit Stobiensky en l'embrassant.

- Mais bien sûr, mon chéri, lui répondit Stasia comme une chatte qui mord juste après s'être laissée flatter.

La nuit fut néanmoins fort agréable, et peut-être plus encore pour Stasia et Stobiensky que pour Damien et Vanessa.

Le lendemain matin, Venise dormait encore. Des oiseaux sortaient des fentes des murs pour voler dans un ciel encore sombre, pendant que les dernières chauves-souris rentraient dans leurs cavernes ou leurs greniers. On entendait seulement le cri perçant des hirondelles. L'air chaud était encore rempli des buées de la nuit.

Et puis tout s'ébranla : les grosses bottes sur le pavé de Venise, les bateaux qu'on apprête aux hurlements des marins. Sur la place Saint-Marc, cinq chevaux apparurent : c'était Damien, suivi de Stobiensky et des capitaines Toth, Amatello et Vascati. Les chevaux avaient été décorés autant qu'il était possible, chacun aux couleurs de son propriétaire : le vert, le jaune et le rouge de la Hongrie pour Stobiensky et Toth; le rouge et le jaune pour Amatello; le jaune et le blanc pour Vascati; et un soleil d'or entouré de blanc pour Damien, qui s'était fait son propre écusson. Chaque homme portait un étendard au bout d'un bâton, qu'il tenait avec la main gauche. Un tel spectacle avait évidemment pour but de conférer quelque chose d'officiel

et de sacré à la croisade. Ils traversèrent la place lentement, puis se rendirent au quai principal, d'où devaient s'embarquer Amatello et son armée. Là l'attendait l'amiral Batitello.

- Bonjour, capitaine Amatello, dit l'amiral. C'est une bonne journée, le vent est idéal.
- J'en suis content, dit Amatello, droit et fier sur son cheval empanaché. A-t-on tout embarqué ?
- Oui, capitaine.
- Bonne chance, lui dit Damien, toujours sur son cheval. On se voit de l'autre côté.
- Bonne chance à vous aussi, voïvode.

Le reste de la troupe se rendit ensuite de l'autre côté de Venise, sur un autre quai. En chemin, ils rencontrèrent Mascatti, puis le nonce et sa bande; tous se joignirent à la troupe. On s'embarqua pour Mestre, de l'autre côté de la lagune. Une fois à Mestre, on dit adieu à Toth, qui partit pour la Hongrie, afin de commander l'armée hongroise.

Damien, Stobiensky et les autres restèrent avec le capitaine Vascati et son armée. Un soldat sonna du cor, et l'armée se mit en marche. Les paysans au bord des chemins, toujours levés longtemps avant les citadins, regardaient avec ébahissement ce fier jeune homme entouré de ses capitaines et suivi de deux milles chevaliers, puis de 54 000 soldats. Les canons et plusieurs centaines de chariots suivaient l'armée. En tout, 10 000 chevaux. Un rien, comparé aux 150 000 chevaux de l'armée française morts inutilement pendant l'invasion de la Russie par Napoléon; mais au Moyen-Âge, avant que les armées géantes et les hécatombes deviennent une banalité, 10 000 chevaux présentaient un spectacle extraordinaire. Les chevaux avançaient au pas, afin de ne pas trop devancés les milliers d'hommes qui suivaient.

Damien, Stobiensky et Vascati portaient encore leurs bannières, comme si elles attiraient sur eux une espèce de protection divine dont ils allaient avoir besoin. On vit quelques femmes, toujours émues par le spectacle d'hommes partant à la guerre, offrirent des gerbes de fleurs improvisées à des soldats qu'elles ne connaissaient pas. Il y avait des paysannes qui pleuraient, remplaçant ainsi les mères de Rome qui n'étaient pas là pour voir leurs fils partir. Ces milliers de pas cadencés soulevaient un énorme nuage de poussière, car les routes italiennes sont sèches en été. Deux milles cavaliers avançant côte à côte, quatre par quatre, à la file, n'arrangeait pas les choses. Aussi, certains soldats étaient perdus dans un nuage de poussière terreuse. Le but de Damien était de faire cinquante kilomètres dans la journée. On aurait pu en faire davantage, mais les soldats transportaient au moins vingt kilos, et il s'agissait de se rendre à un village trente kilomètres plus loin. Tout avait été calculé pour que l'armée vénitienne entre en Serbie au moment où l'armée romaine serait près de Belgrade. Il fallait ni se presser, ni s'endormir en route.

Les soldats à pied portaient la double cotte de mailles exigée par Damien, mais ni le plastron, ni le brassard, ni même le gorgerin. En effet, leur seule pièce d'armure était leur casque. Cependant, le soleil à midi,

frappant sur le métal, était en train de cuire les soldats, qui bouillaient sous leurs cottes de mailles et leurs casques comme de l'eau dans une chaudière. Les cavaliers, qui eux portaient une armure complète, mourraient eux aussi de chaleur, bien qu'ils n'aient pas à supporter les fatigues d'une longue marche. L'armée s'arrêta donc après seulement une trentaine de kilomètres. Elle était alors à la hauteur d'une petite rivière se jetant dans l'Adriatique. Lorsqu'on cria l'ordre de s'arrêter, afin de faire une pause, les soldats les plus proches de la rivière se jetèrent immédiatement à l'eau, après avoir jeté par terre leurs casques et leurs cotes de mailles.

Aussitôt, toute l'armée sut qu'il y avait une rivière, et 54 000 hommes jetèrent par terre tout leur attirail avant de se ruer dans l'eau froide de la rivière. Les cavaliers eux-mêmes s'approchèrent de la rivière, mais comme il faut au moins une heure pour enlever et remettre une armure, ils se contentèrent d'enlever leurs casques et d'asperger de l'eau sur leur visage, avant d'aller s'asseoir à l'ombre des arbres. Les cavaliers ne portaient leur armure que pour partir avec panache; ils chemineraient les jours suivant sans leur ferblanterie, qui serait déposée dans des chariots – privilège de la noblesse que n'avait pas la piétaille, laquelle n'avait d'autre choix que de toujours tout porter avec elle.

Chaque cavalier avait deux valets qui rejoignaient l'armée pendant les marches. Ainsi, ce sont des valets qui avaient retiré les casques des cavaliers, et chaque cavalier avait à l'instant deux valets près de lui, occupés à lui servir à boire, à astiquer son casque ou simplement à attendre. Les cavaliers les plus prétentieux et les plus tyranniques traitaient leurs valets en esclaves, les autres presque en amis. Damien avait exigé que Stobiensky abandonne ses valets, lesquels étaient retournés à Budapest avec le capitaine Toth et sa suite. Le but était principalement d'éviter les espions, car Damien confiait tout à Stobiensky; mais Damien souhaitait aussi se montrer simple aux soldats, tout en demeurant leur maître. Les chevaliers n'y comprenaient rien, et la plupart des soldats, loin de voir dans cette demi humilité quelque chose de fraternel, y voyaient une bizarrerie d'étranger. Cela ne les empêchait pas d'obéir; car ils étaient tous farouchement convaincus du bien-fondé de leur cause. Ainsi Damien n'avait pas encore perdu tous les préjugés du 21^e siècle. Cependant, il aimait haranguer les soldats, et ses discours étaient fort appréciés. Ainsi fit-il après avoir laissé l'armée se reposer quelque temps. C'était l'habituel appel au patriotisme, au courage et à la charité chrétienne. Chose amusante, avant chaque harangue, on plaçait différents soldats et cavaliers près de lui, afin qu'après un certain temps, tout le monde l'ait entendu au moins une fois, car il était absolument impossible que 60 000 hommes en entendent tous un seul. C'est Stobiensky, sans informer Damien, qui en avait donné l'ordre.

Mascatti était alors au bord de la rivière, beaucoup trop loin pour l'entendre. Le nonce et quatre de sa troupe étaient avec lui.

- Mon cher, dit le nonce, j'ai fort prié pour la réussite de cette croisade. Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, mais j'ai senti le seigneur, j'ai senti son assentiment; aussi, tout comme notre très saint père le pape Nicolas V, je ne doute pas de la victoire.

- Eh, répondit Mascatti, si vous le dites.

- Ce n'est pas moi qui le dit, c'est le seigneur, répondit le nonce en croisant les doigts et en regardant béatement le ciel.

- Fra Ronatti, dit d'un ton naïf un des religieux présent, conférez-vous souvent avec le seigneur ?

- Je te l'ai déjà dit, Fra Castrito, je ne confère pas avec lui, je demande, je prie, j'évoque, et je sens ses réponses. Je les sens, je ne les entends pas.

- Mais quel est la différence ? demanda Fra Castrito.

- Le bûcher, mon ami, le bûcher, répondit le nonce.

Mascatti regardait les religieux en silence. Son regard, comme toujours, était celui du loup qui guette sa proie. S'il s'était enrôlé dans l'armée, c'était, disait-il, pour suivre Damien, qui lui avait sauvé la vie, mais il était impossible de savoir s'il voulait réellement sauver Constantinople et même s'il était réellement l'ami de son sauveur.

- Nous n'entendons rien de ce que dit le voïvode, dit un religieux.

- Tu l'entendras une autre fois, dit Mascatti avec un air blasé.

- Je crois qu'il a bon coeur, dit le même religieux; espérons qu'il ne soit pas capturé par les Turcs.

- En effet, dit le nonce, ne dit-on pas qu'il affirme venir de l'avenir ? Les Turcs pourraient le brûler en tant que magicien, tout comme les Anglais ont fait avec la Pucelle, il y a quelques années.

- Et le torturer comme hérétique avant de l'envoyer au bûcher, sans l'ombre de pitié.

- Ma foi, ma foi, dit le nonce en joignant de nouveau les mains, prions pour lui.

Lorsque Damien eut terminé son discours, on sonna le cor, et les soldats reprirent leur position le long de la route, pendant que les valets remettaient le lourd casque de métal sur la tête de leur maître. Stobiensky et Damien, côte à côte sur leurs chevaux piaffant, attendaient que l'armée soit prête à partir.

- Vous avez du talent, dit Stobiensky à Damien, vous pourriez être prédicateur, si vous n'étiez pas soldat.

- Ou politicien.

- Qu'est-ce que cela ? demanda Stobiensky.

- C'est comme un roi, mais avec plus de pouvoir et sans hérédité.

- Une sorte de tyran sans postérité, de tyran stérile, dit Stobiensky.

- Exactement, répondit Damien.

Le capitaine Vascati vint alors au galop jusqu'à eux.

- Nous sommes prêt à partir.

- Alors sonnez le cor.

Le capitaine Vascati cria un ordre et le cor sonna à nouveau. Aussitôt, la colonne se mit à avancer, précédée par les cavaliers. On ne s'arrêta que lorsque le soleil fut à l'horizon, comme une boule de feu presque éteinte, et que le ciel commença à s'assombrir. On campa près d'un étang. Les soldats s'installèrent dans les champs, à côté même d'où ils avaient arrêté leur marche, pendant que les valets montaient des tentes pour les cavaliers, dans un pré tout proche, que des éclaireurs avaient repéré. Ces tentes n'étaient en fait que des bâches en toile que les valets sortaient des chariots et installaient sur leurs propres piques. Mais cela ressemblait tout de moins à un campement. Le capitaine Vascati avait la plus grande tente, et c'est là que Stobiensky et Damien se réunirent pour discuter des futures manoeuvres, jusqu'à tard dans la nuit.

Le plus difficile en temps de guerre, à cette époque, n'était pas d'attaquer l'ennemi, ou de se défendre contre lui, c'était de nourrir les soldats. On n'avait pu emporter sur les chariots que du vin et de la nourriture pour deux jours, que Damien voulait épargner le plus possible. On avait déjà envoyé à chaque étape, quelques jours plus tôt, des hommes chargés de trouver des vivres pour les soldats, le tout payé de la façon la plus régulière qui soit. « Vivre sur le pays », dans le sens le plus militaire, ne devait commencer qu'en Serbie, où on n'avait rien préparé.

Des hommes partirent donc avec des chariots vides, en direction des différents villages aux alentours, et revinrent avec des chariots pleins. C'était surtout du pain et des fruits, mais chaque soldat eut en petite quantité soit du fromage, soit de la viande. Il eut aussi du vin, en quantité suffisante pour l'endormir, s'il n'était pas déjà épuisé par dix heures de marche.

Le lendemain matin, le cor sonna le réveil, puis après quelque temps, il sonna le départ. L'armée reprit sa route lente et monotone pour la Serbie, ultime étape de son premier voyage.

Pendant ce temps, sur l'Adriatique, voguaient vers les côtes de l'Albanie 200 navires surchargés de soldats, de chevaux et de canons. Le temps était clair, le vent doux mais régulier, l'armée vénitienne s'ennuyait et les bateaux glissaient trop lentement au goût des soldats sur les eaux à peine secouées par la brise. Mais on avançait. Par bonheur, on ne croisa aucun pirates turcs, qui auraient pu s'enfuir et donner l'alerte, grâce à leurs petites caïques beaucoup plus rapides que les bateaux vénitiens. Après trois jours, on aperçut les côtes. Si on débarquait à Apollonia, c'était parce que l'endroit n'était pas habité, et qu'on souhaitait attaquer les

Turcs par surprise. En effet, l'armée devait ensuite se rendre à pied jusqu'à Tirana, et attaquer les Turcs qui occupaient la ville. Arriver par bateaux et être vus auraient pu donner le temps aux Turcs d'aller se placer sur la rive, et de tuer les soldats à mesure qu'ils débarquaient.

La côte que les soldats aperçurent à quelques centaines de mètres était donc une côte sauvage et désolée. Aucune habitation, aucun bateau de pêcheur, seulement une grève inhospitalière et un petit talus montant vers des bois et des bruyères. Les ruines d'Apollonia eux-mêmes étaient un peu plus dans les terres. Il était environ midi, et on ordonna aux soldats de ne pas crier et d'être le plus calmes possible. Un à un, les bateaux s'échouèrent sur la grève. On descendit les voiles et en silence des milliers d'hommes débarquèrent, marchèrent un peu dans les vagues et se mirent en rang sur la berge, pendant que des milliers d'autres descendaient les canons et les chevaux. Les chevaliers mettaient leurs armures, aidé par leurs valets. Une atmosphère mystérieuse et lourde planait sur cette armée soudainement apparue sur une plage abandonnée, et se préparant sans bruit à combattre. Hors les oiseaux, la seule âme qui vit les soldats fut un jeune berger d'environ dix ans, qui les épiait derrière des buissons. Mais un soldat le découvrit et l'amena au capitaine.

- Hé là, dit le capitaine Amatello sans sourire en le voyant arriver en compagnie du soldat, notre premier prisonnier. Gardez-le avec vous, soldat, il nous servira peut-être.

On se mit en marche pour Polina, le premier bourg à attaquer, avant de se rendre à Tirana. Ce n'était plus le défilé fier et provocateur des armées en parade, mais l'avancée inquiète et lente des soldats en territoire ennemi. Parfois un éclaireur sifflait au loin et l'armée entière, comme une géante chenille, s'arrêtait tout d'un coup. L'éclaireur sifflait alors à nouveau et la marche recommençait. On finit par apercevoir le bourg au loin, au milieu des champs et des bouquets d'arbres. L'armée s'arrêta et les soldats mirent un genou par terre.

- Capitaine, dit Skitanoza, je ne vois aucun signe de garnison.

- Il n'y a probablement aucun soldat, répondit le capitaine Amatello, avant d'ordonner que cent soldats investissent le bourg, qui devait avoir tout au plus 5000 âmes.

Le sous-lieutenant Skitanoza, adjoint au capitaine, choisit cent soldats, puis ils partirent, sans courir, en quelque sorte au trot, pour attaquer le bourg.

Tous les soldats restés derrière, pour qui c'était véritablement le début de la guerre, avaient les yeux sur eux. Ils entrèrent dans le bourg, et tout resta calme. Enfin, l'un d'eux sortit du bourg et agita les bras. Plusieurs soldats poussèrent un soupir de soulagement, mais plusieurs autres grognèrent : « Mais où sont ces porcs, qu'on les éventre avec nos épées » et autres sympathiques preuves de bienveillance.

- Soldats, cria le sous-lieutenant, en avant !

L'armée entra dans le bourg en rang, à la terreur et à l'ébahissement des habitants, qui s'étaient enfermés chez eux, et qui regardaient passer les soldats par les coins de leurs fenêtres. Une petite délégation attendait néanmoins le capitaine, quand il arriva au milieu du bourg, dans la place principale, suivit des chevaliers. Ce comité de bienvenue était composé d'un homme assez corpulent et de plusieurs personnes qui attendaient derrière lui. Le capitaine Amatello descendit de cheval et s'avança vers l'homme corpulent.

- Noble capitaine, lui dit celui-ci dans un italien assez correct, je suis le maire de Polina. Nous nous rendons sans combattre et voici tout le trésor que je possède.

Il lui tendit une petite boîte en bois, au couvercle ouvert et rempli de différentes pièces de monnaie, certaines en or, d'autres en argent, d'autres encore en métal plus commun.

- J'espère, continua-t-il, que vous ne détruirez pas notre bourg et que vous épargnerez ses habitants.

- Vous êtes Turc ? demanda sèchement Amatello .

- Oui, dit l'homme en commençant à trembler.

- Y a-t-il des soldats turcs ici ?

- Non, mon capitaine.

- Et où sont les soldats turcs les plus proches ?

- Je n'en suis pas absolument certain, mais ce doit être à Tirana.

- Je vois, dit le capitaine, avant de se retourner.

Le sous-lieutenant Skitanoza et l'amiral Batitello étaient à ses côtés, tous les deux avec un air supérieur et dédaigneux.

- On se débarrasse de lui ? demanda le sous-lieutenant assez tranquillement.

- Non, sous-lieutenant, répondit le capitaine. Ce satané Damien ne veut pas qu'on tue les hommes qui se rendent. Obéissons à ses ordres.

- Cependant, continua-t-il tout en enlevant ses gants de fer, je ne me souviens pas qu'il ait interdit aux soldats de s'amuser un peu, en particulier après une victoire. Dites à vos hommes qu'ils peuvent manger ou emporter tout ce qu'ils veulent.

- Et les femmes ? demanda le sous-lieutenant.

- Ma foi, dit le capitaine Amatello en jouant avec ses gants.

Il hésita un peu, puis répondit :

- Qu'on les laisse tranquille. Nous sommes, de toute façon, dans une ville beaucoup trop petite. Les soldats pourraient se battre entre eux pour les avoir. Mais si vous en apercevez une de jolie, amenez-la moi.

- Oui, mon capitaine, répondit le sous-lieutenant.

On ordonna aussi, comme c'était la coutume, que les habitants logeraient les chevaliers, et que la piétaille camperait sur la place au milieu du bourg et partout où elle pourrait. Cette victoire sans coups d'épées ni coups de feu mit les soldats en joie, sauf les plus belliqueux, et on but et chanta toute la nuit. Seuls quelques soldats, tirés au sort, durent passer la nuit à faire le guet autour de la ville. Ainsi commença cette ultime croisade, dans un petit bourg où personne ne fut tué. Quant à la jolie fille, la seule que le sous-lieutenant trouva et apporta à son chef avait neuf ans et le capitaine la fit remettre à sa mère avec quelques florins, après avoir haussé les épaules. La population avait sans doute caché les plus âgées dans les caves et les greniers !

Une plus grande bataille devait avoir lieu trois jours plus tard. Tirana, capitale de la région, était située à seulement une centaine de kilomètres. C'était une petite ville en 1450, mais on était certain que la garnison turque s'y trouvait. L'armée reprit donc son chemin dès le lendemain; plusieurs soldats avaient à peine dormi, mais la marche ne fut pas plus lente pour autant. Les paysans, qui avaient appris qu'une armée italienne avait débarqué, se sauvaient à la vue des éclaireurs; aussi l'armée passait dans une campagne désertée. On arriva donc à Tirana trois jours plus tard, et l'armée établit son campement à environ un kilomètre de la ville. Le soleil était chaud, le ciel était dégagé. Le capitaine Amatello n'aimait pas attaquer de nuit, et il valait mieux attaquer le plus tôt possible, et devancer ainsi les préparatifs des assiégés. Il décida donc d'attaquer sur le champs.

Mille huit cents dix-huit soldats turcs et albanais protégeaient Tirana. Des éclaireurs italiens, cachés à plat ventre dans les herbes hautes qui entouraient la ville, s'approchèrent jusqu'aux remparts. Ils pouvaient entendre des ordres criés en turc, au milieu d'une panique générale. Il était un peu inutile, pour une garnison de 1818 soldats, de se battre contre 50 000 hommes, mais l'honneur, cette fable qui a peut-être tué plus d'hommes que tous les vices réunis, ne laissait aucun choix. Les assiégés barricadèrent les entrées de la ville avec tout ce qu'ils purent trouver, et attendirent l'attaque des Italiens.

Le moment venu, le capitaine Amatello commença par envoyer un soldat jusqu'aux remparts de Tirana, afin d'exhorter la ville à se rendre. Les conditions étaient justes : si la ville se rendait, vie sauve pour tous, même

pour les soldats; mais si elle refusait de se rendre, mort pour tous les soldats, et les habitants ne seraient peut-être pas épargnés. Pour toute réponse, on tira des flèches sur le soldat, qui par bonheur ne fut que blessé à une jambe.

- Alors tant pis pour eux, dit Amatello après avoir entendu le rapport du soldat.

Il fut décidé que dix milles hommes forceraient la porte principale, pendant que dix milles autres encercleraient la ville. Le reste de l'armée attendrait à l'écart. Protégés par des murets en bois et en cuir, et montés sur des roues, les soldats et leurs canons purent avancer sans danger jusqu'au portail. Derrière ce portail, une énorme porte en bois et en fer forgé, les assiégés avaient empilé de grosses pierres et des poutres. La porte fut défoncée à coups de bombardes, à la consternation des soldats qui attendaient derrière les créneaux de la muraille, et qui envoyaient des flèches aux soldats italiens. Les Turcs s'attendaient à résister plusieurs jours avant que la porte soit forcée; elle était détruite à la fin du premier jour de combat. À la lueur du soleil couchant qui éclairait les décombres de l'entrée, on somma une nouvelle fois les Turcs et les Albanais de se rendre. Ils refusèrent.

Une centaine de soldats des deux côtés de la porte béante passèrent la nuit à se lancer des flèches. Le lendemain à l'aube, les soldats italiens stationnés à l'opposé de la ville attaquèrent les remparts; puis, quand on fut certain que les Turcs y avaient envoyé des soldats en renfort, on commença à entrer par la porte défoncée la veille. Petit à petit, et en tirant avec les couleuvrines, les soldats italiens investirent toute la ville. Damien avait décrété qu'il fallait éviter les combats au corps à corps, et utiliser les couleuvrines et les arcs le plus possible, quitte à avancer plus lentement. Cette décision déplaisait aux chevaliers, mais elle allait épargner de nombreux soldats. Cependant, peu à peu, des soldats turcs réussissaient à abattre des Italiens avec leurs flèches, ou sautaient des fenêtres sur les soldats, et il fallut bien se battre à coups de sabres et de piques. Alors une mêlée commença.

Parfois une rangée de Turcs, les piques à l'horizontale, fonçait sur les Italiens; et c'était aux soldats turcs dans le chemin à se jeter par terre ou à se faire tuer par leur propre armée. Il arrivait qu'une rangée de piques italiennes rencontre une rangée de piques turques, et c'était des hurlements de douleur de part et d'autre, les piques crevant des yeux ou perforant des bras, des jambes, des poitrines. Les Italiens avaient l'avantage de leurs doubles cottes de mailles, mais ils n'étaient pas invincibles. Poussées avec assez de force, les piques pouvaient traverser les cottes de mailles, et rien ne pouvait arrêter une flèche lancée par une arbalète. On s'entre-tua donc pendant tout l'avant-midi. De l'autre côté de la ville, les soldats italiens avaient réussi à ouvrir une brèche et à écraser les défenseurs. Ils traversaient la ville en exterminant tout soldat qui résistait.

Du côté de la porte défoncée, il ne restait plus que quelques centaines de soldats turcs ou albanais qui luttèrent encore, dans les rues et les ruelles de la ville.

Le capitaine Amatello entra alors avec toute la cavalerie afin de réduire la dernière résistance. Il coupait des bras et fracassait des têtes avec sa lourde épée, poursuivait un soldat fuyant à pied avec son lourd destroyer bardé et caparaçonné, avant de planter son épée dans son dos ou de le laisser piétiner par son lourd cheval. Il n'y a pas d'épouvantes qu'on ne vit pas en cette cruelle journée. Quand un soldat turc se réfugiait dans une maison au hasard, les fantassins italiens qui y entraient pour l'attraper trouvaient parfois à l'intérieur toute une famille cachée sous une table ou retirée dans un coin, avec la mère levant les bras avec supplication ou le père brandissant un couteau dans le vain espoir de défendre sa famille; dans leur fureur meurtrière, les Italiens tuaient souvent toute la famille, avant même de chercher le soldat turc. Ainsi, la ville était remplie de femmes, de vieillards et d'enfants qui courraient un peu partout, pour se mettre à l'abri des combats, passant d'une maison à l'autre, se cachant sous un chariot de foin ou escaladant les remparts pour fuir la ville. Mais ils étaient souvent tués par un soldat, et ceux qui sautaient des remparts se cassaient souvent les jambes.

On se battit encore quelques heures, car certains soldats turcs s'étaient bien barricadés dans des maisons; mais on réussit à les tuer tous. Le soir venu, le capitaine Amatello put enfin arrêter son cheval, ouvrir sa visière, et contempler le spectacle devant lui. Le long de la rue principale de la ville, à peine plus large que les autres, mais remplie de boutiques aux fenêtres brisées, aux étalages renversés, des centaines de cadavres jonchaient le sol. Le cheval du capitaine, qui avançait maintenant au pas, posait parfois son sabot sur un cadavre, et du sang coulait sur son armure. L'armure du capitaine lui-même était toute ensanglantée, et voyant cela, le capitaine semblait en tirer une énorme fierté : c'était la marque du combat, le testament de sa valeur. Oui, en ce moment, le capitaine Amatello n'était pas un galant homme faisant sourire les dames, mais un monstre digne de Gengis Khan. Combien de Gengis Khan ou d'Attila avait-il dans son armée ? Que distingue Attila des milliers, des millions de soldats sanguinaires, sinon la notoriété ? On croit à des exceptions parce que les autres sont inconnus, mais dans le domaine des meurtres et des vices, dans celui de la méchanceté, de l'hypocrisie, du mensonge et même de la cruauté, les inconnus sont la règle. Seule la bonté est rare et solitaire, dans le cortège des particularités humaines. Ainsi les héros les plus valeureux, célébrés pour leur courage et leurs exploits, ne sont-ils souvent que des monstres du bon côté.

- Sous-lieutenant, dit Amatello à celui-ci, qui l'avait rejoint à cheval, faites sonner le cor.

Le cor sonna la fin de la bataille. La ville de Tirana était maintenant aux Vénitiens. Quelques jours plus tard, le capitaine Amatello laissa quelques milliers d'hommes à Tirana et le reste de l'armée reprit sa marche en

direction de Pristina. En effet, on pouvait supposer qu'il y avait quelques soldats turcs à Pristina, et le capitaine Amatello souhaitait écraser tous les Turcs de la région, avant de continuer sur Belgrade.

De leurs côtés, les Turcs avaient appris la défaite de la capitale albanaise, et se préparaient à riposter. Une armée turque campait en effet près de Mladenovac, à trente kilomètres au sud de Belgrade. Les Turcs, commandé par le général Moustafala-akhbar, avait 38 000 hommes. Moustafala-akhbar savait qu'une armée étrangère approchait par le nord-ouest de Belgrade, mais savait aussi qu'une autre venait de s'emparer de Tirana. Une armée de 38 000 hommes aurait pu suffire, avec beaucoup de chance, à vaincre les Vénitiens ou les Romains, mais le général turc commit une grave erreur : ignorant la force réelle des armées étrangères, et ignorant la puissance des bombardes, il décida d'envoyer 10 000 hommes pour défendre la ville de Belgrade, qui n'avait qu'une minuscule garnison de mille soldats, et de partir avec le reste pour intercepté l'armée vénitienne, qui se trouvait alors près de la frontière entre l'Albanie et la Serbie.

Cela ne laissait que 28 000 Turcs contre environ 45 000 Vénitiens. Dans la guerre, si la stratégie est importante, l'avantage revient presque toujours à l'armée la plus nombreuse, c'est-à-dire à celle qui a le plus de soldats. Et les Vénitiens se retrouvaient avec une supériorité importante.

Les Turcs arrivèrent à Kijevo, pas très loin de Pristina, trois jours avant les Vénitiens, et préparèrent leur défense. Petite vallée entre de douces collines couvertes de forêts, pourquoi fallait-il qu'au lieu d'être le décor d'une idylle champêtre, tu sois celui d'une tuerie barbare ? La moitié de l'armée s'installa immédiatement autour des quelques chaumières éparpillées dans la vallée, au grand désespoir des fermiers, pendant que l'autre moitié s'installait au bout de la plaine, devant un bois qui couvrait les versants de la vallée.

Damien, quant à lui, était enfin arrivé en Serbie. Lui et son armée n'étaient plus qu'à dix kilomètres de Belgrade. Il n'avait rencontré aucune résistance, aucun soldats turcs, aucune embuscades. Il semblait que, telle une vague immense, il refoulait tout devant lui. Peut-être les Turcs ne se doutaient-ils de rien ? Mais évidemment, les Turcs de Belgrade savaient parfaitement qu'il arrivait, et des dizaines de courriers, avec de rapides chevaux, informaient régulièrement le vizir de l'avancée d'une armée au nord-ouest. Mais ce vizir, qui se nommait El-Alama-Mamked et habitait dans le plus beau palais de Belgrade, était un lâche qui avait fait assassiner son prédécesseur, et ne connaissait absolument rien à la guerre. Il passait normalement ses journées à fumer le narghilé et à manger des raisins. Quand il avait appris l'invasion de la Serbie et de l'Albanie par des armées occidentales, il avait ordonné à son officier le plus élevé, le capitaine Moustafala-akhbar, de faire le nécessaire pour écraser les envahisseurs, et avait ensuite fuit vers l'est, pour rejoindre le camp turc installé près de Varna.

L'armée de Damien arriva donc devant Belgrade sans avoir perdu un seul homme. Quelques maux de ventre, causés par de mauvais shishkebabs, étaient les seuls désagréments médicaux subits par les soldats, et prouvaient que, déjà au Moyen-Âge, il valait mieux éviter les shishkebabs. (Plusieurs siècles plus tard, ce sont effectivement les mêmes désagréments que connaissent bien des touristes passant par la Bosnie.)

L'armée installa son campement à un kilomètre des remparts de la ville, et Damien fit monter sa tente au milieu de son armée. Il était dans sa tente, songeant à la bataille prochaine, quand Stobiensky entra précipitamment.

- Damien, lui dit Stobiensky, je viens d'apprendre par un courrier que l'armée hongroise est encore à Subotica. Elle ne peut faire la jonction avec nous que dans une semaine.

- C'est trop long, répondit Damien. Il faut profiter de notre avancée rapide, et attaquer Belgrade le plus tôt possible. Pourquoi aurions-nous marché si vite pour ensuite perdre une semaine à attendre ? Donnez l'ordre au capitaine Vascati de se préparer à attaquer dès demain.

Autour de Damien s'étaient les soldats de son armée. En chacun d'eux, la fatigue du voyage se disputait à la soif de combattre. Leurs barbes étaient sales, leurs joues creuses et brûlées par le soleil; plusieurs plissaient les yeux par simple habitude de chercher au loin un ennemi qu'ils n'avaient encore jamais aperçu. Ils grognaient contre l'oisiveté, comme à d'autres époques des soldats se sont plaints de la guerre. Mais au Moyen-Âge, mourir n'était rien, la vraie mort était l'inaction.

Ce soir-là, après l'éternel son du cor appelant les hommes au repos, Damien se hissa sur un arbre mort, dont il ne restait que le tronc tordu au milieu du vaste champ transformé en campement. Tous les hommes étaient autour de lui, l'air était immobile, un silence mystérieux devançait la nuit.

- Soldats, dit-il, vous êtes impatients de prouver votre valeur. Vous voulez que vos femmes et vos enfants ne pleurent pas inutilement votre absence, et qu'ils vous regardent avec admiration quand vous leur conterez vos exploits, de retour au foyer. Cessez vos inquiétudes, ne vous lamentez plus. Le théâtre de votre héroïsme est là devant vous. Oui, soldats, nous attaquons Belgrade demain matin, et il est certain que des milliers de soldats Turcs nous y attendent. J'ai reçu ce matin même une nouvelle de l'armée vénitienne. Elle a déjà conquis Tirana. Laisserons-nous les Vénitiens récolter toute la gloire de cette croisade ? Non, montrons-leur que nous sommes aussi vaillants qu'eux. Que notre fureur de vaincre fasse pousser des cris d'épouvante à nos ennemis, qu'ils meurent de peur avant même de combattre, devant notre ardeur intrépide,

et que la victoire soit à nous autant par la volonté que par le combat. Demain, vous les verrez enfin, ceux qui se défilent depuis des semaines. Vous pourrez leur tirer la barbe et les contraindre à baiser vos bottes !

Un rugissement répondit à l'exhortation de Damien, rugissement d'approbation sauvage et frénétique, qui dut être entendu jusqu'à Belgrade même. Après ce cri brutal, les hommes se mirent à taper le sol avec le bas de leur pique; certains frappaient aussi leur casque avec leur épée.

- Reposez-vous cette nuit, continua Damien, vous en aurez besoin.

Aussitôt, les hommes se calmèrent et se couchèrent à même le sol, là où ils étaient, entre la terre dure et le ciel étoilé. Le lendemain, on se prépara dès l'aube à l'attaque, et après seulement quelques minutes l'armée était en formation devant les murs de la ville. Les Turcs, avertis par des coursiers, avaient vu arriver l'armée romaine sans surprise, mais ignoraient encore la terrible puissance des bombardes; ils se croyaient en sécurité derrière les remparts de Belgrade. Damien envoya un soldat offrir la paix et la vie en échange de la reddition. Il revint informer Damien qu'on refusait de livrer la ville, par conséquent qu'on préférerait la mort.

- Si tel est leur choix, dit tranquillement Damien.

- Enfoncez la porte au nord, conseilla Stobiensky.

- Non, répondit Damien.

Suivant ses ordres, on plaça toutes les bombardes le long d'une ligne de un kilomètre, puis on bombardait les murailles sans relâche. Les bombardes et les soldats qui s'en occupaient étaient trop loin de la ville pour être inquiétés par les archers turcs. Ces murailles furent rapidement éventrées de partout. De ci, de là, des amas de pierres amoncelés au bas des brèches, des maisons en ruines – car la ville s'étendait jusqu'aux remparts – et de la poussière s'élevant lentement vers le ciel témoignaient de la puissance destructrice foudroyante des bombardes. Les 11 000 soldats turcs ne savaient plus s'il fallait se rendre ou combattre. Il semblait que combattre, c'était mourir inutilement sous la main des mécréants, et se rendre, c'était mourir sous celle d'un sultan vengeur. Et pourtant, il fallait choisir. Alors ils attendirent, peut-être qu'une force céleste vienne à leur aide, peut-être que la fatalité donne la victoire aux Turcs malgré toutes les apparences du contraire. Quand les canons s'eurent tués, Damien observa et attendit lui aussi. Mais il savait que les Turcs ne se rendraient pas, et qu'il faudrait nettoyer les rues de Belgrade avec le sang de ses oppresseurs.

- Capitaine Vascati, dit-il après quelques minutes, avancez les bombardes et ajoutez-y les coulevrines.

Qu'on continue à bombarder pour détruire complètement les murailles. Que des fantassins protégés derrière

les murs roulants défendent les bombardes et les coulevrines. Qu'on continue à avancer jusqu'à entrer dans les premières rues.

- À vos ordres, répondit Vascati.

Ainsi fut fait. Les Turcs ne tentèrent qu'une seule sortie. Quelques centaines d'hommes sortirent alors d'une brèche et attaquèrent une bombarde, mais le capitaine Vascati envoya immédiatement 2000 soldats en renfort, car toute l'armée romaine attendait au garde-à-vous à une certaine distance des bombardes, hors d'atteinte des archers, mais prête à intervenir rapidement partout sur la ligne de combat. Les soldats turcs furent tués par les archers romains.

Une fois la muraille complètement renversée, Damien fit investir la ville par 30 000 soldats. Ce fut une répétition de ce qui était arrivé à Tirana. On mourait dans les rues, dans les maisons, dans les cours, et on fit quelques centaines de prisonniers. À la fin de la journée, il ne restait que 350 soldats turcs barricadés dans un château. Quand Damien entra à son tour dans la ville, suivit de Stobiensky, le capitaine vint lui rendre compte de la victoire.

- Il ne reste que le château à investir. Doit-on amener les bombardes ?

- Non, la ville est à nous. Qu'on les laisse dans leur château; ils en sortiront bien quand ils n'auront plus rien à manger ou à boire.

- Mais c'est que cela pourrait prendre beaucoup de temps, répondit le capitaine. Ils ont certainement des provisions.

- Oui, vous avez raison. Mais attendons quand même un peu.

Damien ordonna d'épargner les habitants et les prisonniers, et de s'occuper des blessés des deux camps. Après avoir fait le tour de la ville, toujours à cheval et accompagné de Stobiensky, il se rendit immédiatement à l'hôpital, situé dans un couvent, pour visiter les blessés et s'informer de ce que les médecins leur faisaient. Il avait lu trop d'histoires tristes et révoltantes pour leur faire confiance.

- Y a-t-il un médecin en chef ? demanda-t-il à une bonne sœur, une fois à l'intérieur de l'hôpital.

Cet hôpital, supervisé par des religieux épargnés par les Turcs, n'avait jamais contenu autant de malades. Il était constitué essentiellement d'une grande salle en pierres, avec une cinquantaine de lits à baldaquin, ayant chacun un rideau et une table de nuit, où était déposé un peu de linge. La salle était sombre et moite. En hiver, elle devait être à demi gelée; mais c'était l'été, et il n'y faisait ni trop chaud ni trop froid, comme dans la nef d'une cathédrale. Cependant, l'air était surchargé de pestilences, et résonnait de plaintes et de cris

étouffés. Comme le plafond était très haut, les murmures de douleur étaient comme un écho lointain. Avant qu'on amène les soldats, la plupart des lits étaient déjà occupés, à trois malades par lit. Quand Damien arriva, il y avait déjà 500 soldats à l'intérieur. Les malheureux qui n'avaient pas eu la chance de s'entasser sur un lit avaient été déposés par terre. Il restait si peu de place à l'intérieur, que les religieux refusaient d'en laisser entrer d'autres, et qu'on abandonnait maintenant les blessés devant l'hôpital, autour de la grande porte en forme d'ogive.

- Qui est le médecin principal ? redemanda Damien.

- Il n'y a pas de médecins ici, lui répondit-elle. Mais le père Faskipeuti est le doyen de l'endroit. Il est là, près de ce soldat sans jambes, ajouta-t-elle en montrant le doyen à Damien.

Damien alla vers lui. Il ne put s'empêcher de faire une grimace d'horreur en voyant le pauvre soldat aux jambes arrachées. Il avait perdu tant de sang qu'il était plus pâle que le drap blanc qui recouvrait le lit. À ses côtés, deux autres soldats, étendus dans le même lit, se tordaient de douleur pendant que du sang coulait lentement de leur abdomen.

- Que faites-vous ? demanda Damien au religieux qui tenait dans ses deux mains une des mains du soldat.

- Je prie pour lui, dit-il, et je le prépare à son dernier voyage.

Il n'avait pas encore terminé de parler que le soldat poussait un long râle et laissait tomber sa tête sur le côté. Il était mort. Damien resta stupéfait quelques instants. Il lui semblait que les cris de douleur qui l'entouraient étaient de plus en plus forts.

- Mon père, il faut les soigner, dit-il en faisant allusion à tous ces soldats qui souffraient.

- J'aimerais bien, mais comment ?

Damien ordonna aussitôt qu'on nettoie les plaies et qu'on panse les blessés. Il montra même comment faire, devant un Stobiensky à la fois surpris et admiratif. Les religieux obéirent immédiatement. Damien eut voulu donner un lit à chaque soldat, et qu'il n'y eut qu'un soldat par lit, mais c'était impossible.

« Au moins la gangrène n'est pas une maladie contagieuse, et tout devrait mieux aller maintenant qu'on nettoie leurs plaies, se dit-il avec résignation. »

Damien interdit formellement de faire des saignées, et pria les bonnes soeurs de changer régulièrement les bandages. Il sortit de l'hôpital, suivit de Stobiensky.

- On croirait, lui dit Stobiensky, que ces soldats sont vos neveux ou vos cousins.
- Mais pourquoi ne pas s'occuper d'eux ? demanda Damien sans attendre de réponse.
- Évidemment. Mais pourquoi demander aux religieuses de changer les pansements tous les jours ?
- Je vous expliquerai plus tard, répondit Damien avec un air préoccupé. Pour l'instant, il faut envoyer un coursier pour avertir le capitaine Amatello que Belgrade est déjà entre nos mains, et qu'il devrait attaquer Skopje, au lieu de nous rejoindre à Belgrade. Il pourra ensuite aller libérer la Grèce comme prévu.

Damien, qui croyait que tous les ennemis s'étaient réfugiés à Belgrade, ignorait que le gros de l'armée turque, commandée par Moustafala-akhbar, attendait Amatello sur la route de Pristina. Il envoya un courrier, qui partit au galop. Le travail de ces courriers était particulièrement périlleux en temps de guerre, d'autant plus que trouver le destinataire du message n'était pas toujours chose aisée.

Pendant que Damien contemplant avec un mélange de satisfaction et d'épouvante la ville qu'il avait aidé à conquérir, plus au nord, près d'un petit village serbe, l'armée du capitaine Toth avançait avec précaution. Cette armée, qui aurait dû rencontrer celle de Damien près de Belgrade, avançait avec une incroyable lenteur, car le capitaine envoyait des éclaireurs de tous côtés pour savoir si des Turcs se cachaient dans les villages. Il voulait vider le pays des Turcs autant que gagner de grandes batailles. Comme des insectes qu'on tue sans pitié, les Turcs étaient pourchassés un à un; pour le capitaine, ce n'étaient plus des hommes, mais les agents d'une infection qu'il fallait absolument éradiquer. Cette haine le retarda tant que son armée était encore à 200 kilomètres de Belgrade quand Damien commença la bataille. Ainsi des ordres sont donnés, mais les officiers, n'étant pas des robots, changent le cours des événements prévus.

Une garnison turque, forte de 8 000 hommes, campait près de Temerin, et avait reçu l'ordre d'avancer vers la ville vaincue. Mais un éclaireur avertit son capitaine que, selon la rumeur, une armée étrangère arrivait du nord : c'était l'armée hongroise. Le capitaine turc décida de l'attendre. Deux jours plus tard, lorsque l'armée du capitaine Toth traîna ses pas sur une petite route entourée de hautes herbes, enfoncée dans la verdure qui la surplombait, elle ne se doutait pas que des soldats turcs la surveillaient. Ce n'était pas une simple embuscade qui se préparait, mais une grande bataille : toute l'armée turque attendait au détour de la route, derrière une colline. Les soldats turcs cachés dans l'herbe se faisaient des signes en silence, pour relayer aux autres où se trouvait l'ennemi.

Enfin, la colonne hongroise approcha de la cachette des Turcs; les éclaireurs aperçurent enfin des soldats dans l'herbe, mais il était trop tard. L'armée hongroise, qui avançait lentement, mais qui avançaient tout de

même, était maintenant à porter des archers turcs, qui lancèrent leurs flèches tous ensemble, encore cachés par la crête de la colline. Au même moment, d'autres soldats turcs débouchaient au bout la route et tiraient des flèches, après avoir posé un genou par terre.

Voyant que les flèches pleuvaient de partout, le capitaine ordonna aux soldats de se mettre à l'abri. Au même instant, des soldats turcs armés de piques et de sabres apparaissaient du haut de la colline et faisaient retentir leurs cris de guerre en descendant la pente pour fondre sur les Hongrois. Mais les soldats hongrois s'étaient déjà retranchés derrière les murs roulants qu'ils traînaient toujours avec eux, comme l'avait exigé Damien. Les flèches se plantaient dans le bois de ces murs sans blesser aucun soldat. Parmi les milliers de soldats qui descendaient la colline, environ la moitié avaient posé un genou par terre pour tirer encore d'autres flèches, mais sur mille flèches, à peine une atteignait un Hongrois, et encore il était rarement tué ou gravement blessé. Les exercices de défense préparés par Damien portaient leurs fruits. Le capitaine Toth n'avait pas de bombardes, et à peine quelques vieilles couleuvrines, aussi ce fut une bataille toute de flèches, avant de se transformer en combat de hallebardes et d'épées. En effet, l'autre moitié des assaillants turcs avait rejoint l'armée hongroise, et le carnage commença. On ne se figure pas aujourd'hui ce que peut être 26 000 hommes hurlants tous ensemble de rage ou de douleur. À côté, le tonnerre est un murmure. Il est certain que tous les fermiers des alentours, quand la bataille commença, allèrent se cacher dans leur cave ou leur meule de foin.

Pendant ce temps, exactement au même instant, le capitaine vénitien approchait de la plaine de Kijevo. Il était suivi de sa cavalerie, et des centaines d'étendards battaient au vent. Le reste de l'armée marchait derrière. Les éclaireurs l'avaient averti qu'une armée turque l'attendait. Il n'en fut pas effrayé. La victoire à Tirana avait été trop facile; en vrai soldat, il voulait prouver sa valeur en écrasant un ennemi redoutable. Aussi fit-il avancer son armée jusqu'aux abords de la plaine. À moins d'une lieue, on voyait l'armée turque, comme une haie bariolée, espèce de masse humaine où balançaient les lames rutilantes des cimenterres et des hallebardes.

- Ils seront faciles à faucher, dit le sous-lieutenant Skitanoza au capitaine Amatello.
- Peut-être pas, répondit le capitaine, ils ont l'air nombreux
- Pas autant que nous.
- Espérons-le, mais qu'ils soient mille ou un million, nous allons vaincre. Faites installer les bombardes, sous-lieutenant.
- Oui, capitaine, répondit Skitanoza avant de partir au galop pour donner des ordres.

On mit donc les bombardes et les couleuvrines en rangées, suivit des archers, et on commença à avancer, suivant la tactique ordonnée par Damien. Il fallait aller lentement, car les bombardes, qui n'étaient plus tirées par des chevaux, étaient lourdes à pousser. C'était un mur compact, tirant des flèches et des boulets, qui avançait inexorablement sur les Turcs. Cependant les Turcs, loin de fuir, se précipitaient sur ce mur de feu et de soldats. Les premiers assaillants furent décimés, mais plusieurs arrivèrent ensuite jusqu'aux soldats vénitiens, qui alors abandonnaient rapidement leurs arcs et se battaient au corps à corps. En même temps, des archers turcs qui s'étaient suffisamment rapprochés avaient commencé à inonder de flèches la première rangée de soldats vénitiens. Bientôt, suffisamment de soldats turcs avaient échappé aux flèches et aux boulets pour s'attaquer aux manœuvriers des bombardes.

- Reculez les canons ! cria le sous-lieutenant Skitanoza.

Une épouvantable mêlée faisait retentir ses cris et ses cliquetis d'armes au milieu de la plaine. Après le premier déchaînement de sang et de fureur, aucun camp n'avait encore l'avantage. C'était le moment d'envoyer la cavalerie. Le capitaine Amatello leva un bras, puis s'élança dans la mêlée, suivit de toute la cavalerie. C'était justement ce qu'attendaient les Turcs pour envoyer leur propre cavalerie. Contrairement aux Vénitiens, leurs cavaliers n'avaient qu'une armure sommaire; ce n'était pas des forteresses de fer, mais des guerriers agiles, qui pouvaient galoper, bifurquer, rompre, se rabattre, reculer, revenir à la charge beaucoup plus rapidement que les lourds cavaliers italiens. La cavalerie turque était aussi plus nombreuse. Bientôt encerclés de cavaliers ennemis comme par un essaim de mouches, les cavaliers vénitiens furent surpassés par le nombre. Les armures étaient cabossées, du sang coulait de certaines jointures; il semblait que la volonté seule leur permettait de résister à tant d'assaillants. Mais les fantassins vénitiens, eux, gagnèrent bientôt sur les Turcs. La victoire, d'abord indécise, choisit alors son camp. Les fantassins commencèrent à désarçonner les cavaliers turcs, puis à les achever à coups d'épées; ou ils les tuaient d'un coup de pique bien ajusté. Faut-il le dire ? à cette époque sans scrupule et sans pitié, on frappait aussi à coups d'épée les pattes des chevaux pour faire basculer leurs cavaliers. Damien, s'il eut été là, aurait sans doute essayé d'arrêter les soldats, mais sans lui, la barbarie des Vénitiens n'avait aucune limite. Le capitaine Amatello, une flèche plantée dans une jambe, exhortait ses soldats à combattre. Lui et une bande de cavaliers italiens, qui s'efforçaient constamment de le protéger des assaillants turcs, avançaient toujours un peu plus, car, peut-être sans s'en rendre compte, les tentes turques que l'on voyait à l'autre bout de la plaine était pour les Italiens le but du combat, comme des soldats en exercice, qui essaient de capturer le drapeau ennemi. Peu à peu, le combat entre les cavaliers devenait égal; il n'y eut bientôt qu'environ 500 cavaliers de chaque côté. Les milliers de cavaliers turcs avaient été décimés non seulement par les coups d'épées et de piques, mais par les flèches. Ceux qui restaient galopèrent dans tous les sens pour éviter les

soldats vénitiens qui se ruaient sur eux, tout en devant combattre contre les cavaliers ennemis. Il restait environ 5000 fantassins dans le camp turcs, qui s'étaient resserrés dans un coin de la plaine. Ailleurs, ce n'était plus un combat, mais une boucherie, les soldats vénitiens achevant les blessés et les soldats ennemis trop fatigués pour continuer à se battre. Déjà 10 000 soldats vénitiens étaient quand même morts dans la bataille.

Ces 5000 combattants du camp turc, qui résistaient encore, étaient surtout des janissaires, c'est-à-dire des Européens enlevés à leur famille quand ils n'étaient encore que des enfants et entraînés à la guerre. Ces pauvres victimes, qui auraient dû être les premiers à se rendre, étaient en fait les soldats les plus fanatiques et les plus valeureux. On avait déjà compris au Moyen-Âge à quel point l'esprit des enfants est malléable, et comment il est facile de les tourner même contre leur patrie. Damien, qui aurait voulu les sauver pendant cette guerre, savait que ce serait probablement impossible. Il avait donné l'ordre de les ménager, mais comment ménage-t-on un homme qui veut vous tuer ? Devant 10 000 cadavres italiens et 23 000 cadavres turcs, parmi les soldats et les chevaux agonisants, les derniers soldats du camp turc attendaient l'assaut final des Vénitiens qui les entouraient, mais qui, trop fatigués pour les attaquer, les regardaient à bout de souffle. Les derniers cavaliers turcs avaient rejoint leurs soldats de pied. Le capitaine Amatello, lui aussi épuisé, attendait et regardait. Les deux camps étaient si proches, dans la fatigue et le sang; ils se ressemblaient tant, qu'ils auraient pu cesser de se battre, s'embrasser et se dire frères. Mais ce n'est pas le destin de l'homme de vivre en paix, et encore moins de s'aimer les uns les autres. On attendait seulement les premiers coups d'épées qui donneraient le signal à la dernière tuerie. Chacun profitait du repos. C'est alors qu'un cavalier arriva au loin. Il s'arrêta, hésita, puis galopa jusqu'au capitaine Amatello. C'était le message de Damien. Celui-ci apprit au capitaine que Belgrade était tombé.

- En théorie, nous n'avons plus de raison de nous battre, dit le sous-lieutenant au capitaine.
- La guerre ne fait que commencer, sous-lieutenant.
- Mais nos soldats sont fatigués. Pourquoi ne pas essayer de sauver les janissaires ?

Le capitaine fit une grimace, puis s'avança sur son cheval vers les soldats ennemis.

- Braves soldats, hurla-t-il, y a-t-il un de vous qui comprenne l'italien ?

Les janissaires se regardèrent les uns les autres sans comprendre; puis un soldat d'une vingtaine d'années, aux cheveux blonds, leva le bras et s'avança avec un mélange de crainte et de suspicion, sans pour autant perdre son air farouche.

- Viens ici, lui cria le capitaine, je veux que tu traduises ce que j'ai à dire.

Le jeune homme s'approcha lentement, puis le capitaine dit aux soldats :

- Braves guerriers, vous avez combattu avec valeur, mais votre cause n'existe plus. Belgrade est maintenant occupée par une armée romaine. Croyez-moi, je dis la vérité. Déposez vos armes, et nous vous laisserons partir. Ce combat n'est pas le vôtre. Retournez dans vos familles.

Leur demander de cesser le combat et de ne pas mourir inutilement était déjà beaucoup, aussi le capitaine n'alla pas jusqu'à leur demander de se joindre aux soldats de la croisade. Après avoir fait sa petite harangue, le capitaine attendit que le jeune homme eut fini de traduire, puis la réaction des soldats qui étaient devant lui.

Aucun ne répondait, lorsque soudain l'interprète, qui avait déposé son épée avant de s'approcher pour traduire, sortit un poignard de sous sa tunique et se précipita sur le capitaine. Le capitaine n'eut que le temps de tirer sur les rennes de son cheval, qui rua aussitôt, et le poignard du janissaire se planta dans l'épaule du cheval. Des soldats vénitiens qui entouraient le capitaine tuèrent alors à coups d'épées le pauvre jeune homme, aveuglé par dix ans de servitude. Les autres janissaires poussèrent un cri unanime de vengeance et de fureur, et s'élançèrent sur les soldats italiens. Le combat recommença, où périrent tous les janissaires et 5000 autres Italiens. L'endoctrinement des enfants n'avait causé que peines et souffrances, cependant que leurs familles mourraient peut-être sous les coups turcs ou même italiens dans cette guerre de reconquête. Oh ! sottise humaine, qui non seulement combat incessamment le bonheur, mais ne sait jamais empêcher les malheurs d'arriver.

Le capitaine Amatello avait perdu environ 15 000 fantassins et 500 chevaliers. C'était une victoire chèrement payée. De son côté, le capitaine Toth combattait encore. Malgré toute la protection accordée par les murs roulants, et malgré tout son génie militaire, le capitaine Toth ne put l'emporter qu'après avoir perdu la moitié de son armée. Certains soldats turcs avaient fui, mais la plupart avaient combattu jusqu'au bout.

Si un devin, observateur impartial, avertissait les belligérants de l'issue du combat, les armées se battraient-elles quand même ? Les soldats seraient-ils heureux d'être en vie, pleins de joie devant le temps supplémentaire qui leur serait accordé ? Il est probable que non; l'observateur serait pendu à un arbre et la tuerie aurait quand même lieu. Ne faudrait-il pas que tous les hommes paisibles, car il en existe, se rassemblent dans une ville et laisse les autres hommes continués leurs guerres inutiles ? Encore faudrait-il qu'ils jurent de respecter la liberté d'autrui, et de ne jamais ouvrir les portes de la ville au parti guerrier; il

faudrait expulser immédiatement tout homme belliqueux et n'en faire entrer aucun. Mais non, un enfant naîtrait qui aurait les gênes de la guerre et de la violence, et que les parents ne voudraient pas sacrifier, et la guerre commencerait à l'intérieur même de la ville pacifique. Les crimes de l'humanité ne disparaîtront donc qu'avec l'humanité elle-même. Entendez-vous les millions d'êtres vivants, de la fourmi à la baleine, qui soupirent après ce jour béni ? Quant à Damien, c'était un homme de coeur et de raison, obligé, comme tous les hommes de coeur et de raison, de se battre parmi les brutes pour sauver quelques hommes de bien; de faire comme si la majorité des hommes avaient du mérite et comme si l'avenir pouvait être meilleur, sachant que la postérité serait probablement aussi méchante que les hommes l'ayant précédée. Ce dilemme de tous les hommes bons – aider ou abandonner –, Damien le connaissait malgré son âge, et il avait décidé d'aider.

Contrairement aux ordres de Damien, livrés par le coursier, et qui demandait à l'armée vénitienne de se rendre immédiatement à Skopje, puis en Grèce, le capitaine Amatello décida de continuer jusqu'à Belgrade. Il avait besoin de repos et ses blessés avaient besoin d'être soignés. Damien ignorait que l'armée vénitienne avait dû combattre après Tirana, et en plus une bataille particulièrement sanglante, aussi le capitaine était certain de ne pas être réprimandé. On mit donc les blessés sur les chariots. On laissa les morts pourrir sous le ciel des Balkans, et on se remit en route. Bientôt après, les corbeaux venaient prendre leur tribut de la guerre et les paysans venaient voler les bottes ou les casques sur des cadavres encore chauds. Il faut que justice soit rendue aux fermiers, cependant : ils avaient pitié d'eux et les femmes marmonnaient de courtes prières en leur faveur.

L'armée vénitienne arriva le soir même, en même temps que les restes de l'armée hongroise.

- Amatello, dit Damien qui s'était installé dans le palais du gouverneur de la ville, que fais-tu ici ?
- J'ai bien reçu votre courrier, mais nous avons dû combattre avec acharnement. Mes soldats sont exténués, et il nous faut au moins une semaine de repos.
- Vous les aurez. Mes soldats sont comme les vôtres, ils ont besoin de bien du repos.

Arrive alors le capitaine Toth.

- Bonjour chers amis ! s'écrit-il . J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, poursuit-il en traversant la grande salle pour aller embrasser Damien, Stobiensky et le capitaine Amatello. La bonne : j'ai occis force infidèles; la mauvaise : j'ai perdu la moitié de mes soldats. Ces deux nouvelles sont d'ailleurs la raison de mon retard.

Il éleva ensuite ses deux bras puissants en l'air et embrassa de nouveau Damien, puis le capitaine Amatello, qui étaient moins démonstratifs que lui en amitié, mais qui ne se plainquirent aucunement.

- Moi aussi, j'ai perdu beaucoup de soldats, dit Amatello. Surtout à cause de ces foutus janissaires, qui ont refusé de se rendre.

- Oui, dit Damien, tout cela est bien malheureux.

- Alors, quels sont vos ordres ? demanda le capitaine Toth.

- Nous nous reposons ici quelques jours, puis nous repartons comme prévu, répondit Damien. Vous et moi irons attaquer Sofia, pendant que le capitaine Amatello ira libérer la Grèce.

- Athènes, je crois, n'a pas encore été envahie, dit Amatello.

- Non, mais Ioannina et Tessaloniki sont bel et bien occupées par les Turcs, comme probablement toute la région. Nous nous rencontrerons tous à Édirne, à 150 kilomètres de Constantinople. Mais ne discutons plus de la guerre, et célébrons notre victoire ! s'écria Damien en levant une coupe en métal gris remplie de vin serbe.

Les capitaines remplirent de vin deux autres coupes, qui étaient sur une grande table, et trinquèrent avec leur chef. Belgrade était absolument rempli de soldats. Ils logeaient dans les maisons, campaient dans les rues, coupaient les arbres de la ville pour se faire d'immenses feux de camp. Plusieurs habitants de la ville, après avoir offert à boire à leur libérateurs, avaient caché ensuite tout ce qu'ils avaient à boire ou à manger, de peur que tout soit dévorés par les soldats; mais on ne cache pas un sac de blé ou un gros jambon à une armée affamée. On trouva rapidement les trésors de nourriture, sous les lits, dans les barils, dans les greniers, et sans grande rancune, les soldats et les habitants partagèrent tout ensemble. C'est que Damien montrait l'exemple, ne maltraitant personne, pas même les Turcs qu'on avait découvert dans la ville. Plusieurs habitants avaient voulu les pendre, mais on s'était contenté de les enfermer dans un cachot.

- Ce Damien est un saint, disaient certains soldats, il ne veut même pas égorger les prisonniers.

- C'est un sot, répondaient d'autres soldats; il faudra un jour se battre encore contre eux.

Après quelques jours, le moment du départ arriva. Les pires blessés avaient péri, ou déliraient dans les vestibules de la mort. On ordonna aux autres blessés de suivre l'armée, s'ils le pouvaient, et sinon de rester à Belgrade. Les capitaines s'embrassèrent et se souhaitèrent bonne chance; et les armées partirent pour de nouvelles batailles.

Avant d'entrer en Grèce, le capitaine Amatello fit le siège de Skopje. La ville se défendit âprement, mais il en vint à bout, en grande partie grâce aux bombardes. Ce fut un peu comme à Tirana. Mais cette fois, exaspéré de la résistance de la ville, qui lui fit perdre plus de soldats qu'il avait voulu, et blâmant les habitants de la ville de s'être joints avec les Turcs, ou du moins de n'avoir rien fait contre eux, il laissa son armée piller la ville et forcer les femmes à leur procurer quelques bons moments. C'est après les rages de la guerre, lorsque la violence nécessaire à la victoire ne s'est pas encore évaporée, que la soldatesque ne connaît aucune retenue. Aucune femelle n'y échappa, pas même les vieilles femmes qu'un homme dans son état normal hésiterait à toucher. Il n'y avait pas d'âge, pas de beauté ou de laideur, qui put freiner les soldats. Cela dura tout un soir et toute une nuit. Le sous-lieutenant avait d'ailleurs trouvé pour le capitaine une jolie jeune fille aux yeux brillants et aux cheveux plus foncés que l'encre de Chine. Il la lui apporta comme un cadeau, et le capitaine resta seul avec elle dans sa chambre, au plus haut étage du palais Zaborti. Il est inutile de décrire la peur de la jeune fille. Le capitaine fit avec elle ce qu'on peut faire quand on a conquis une ville et qu'on décide de la vie ou de la mort des habitants. Le lendemain matin, il lui laissa quand même 50 florins, comme pour acheter son consentement a posteriori, et déposer un vernis de normalité à son oppression.

L'armée se rendit ensuite en Grèce, où elle libéra Larissa, Salonique, et d'autres villes moins importantes. Cette fois, sous la menace des bombardes et parce que les garnisons turques y étaient infimes, toutes les villes se rendirent rapidement. Très souvent, la crainte innée envers le soldat laissait place à l'accueil des héros. La population fêtait alors l'armée vénitienne; le capitaine Amatello devenait le libérateur des opprimés, et les soldats n'avaient pas à voler ou à menacer, on leur donnait de bonne grâce tout ce qu'ils désiraient.

- Sainte vierge, dit une fois le capitaine à son sous-lieutenant. Je crois qu'il faut rester en Grèce, une fois cette croisade terminée.

- Vous avez raison, dit le sous-lieutenant en ne pouvant s'empêcher de sourire. Il y a là dehors trois femmes qui se battent presque pour m'amener chacune chez elle.

- C'est bien ce que je disais, les Grecs ne sont point ingrats. Allez, va t'amuser; laisse-moi dans mon humble palais. Mais n'oublie pas de revenir demain, la guerre n'est pas terminée !

Les escarmouches, la maladie, et surtout la bataille contre Skopje avaient fait perdre des milliers d'hommes au capitaine Amatello. Mais tant de Grecs se firent volontaires, qu'il put en grande partie regarnir son armée. Il est vrai que ces volontaires étaient surtout des paysans sans aucune connaissance des armes, et parfois même des enfants ou des vieillards; mais devant la formidable armée turque qui devait camper

autour de Constantinople, le capitaine devait accepter toute l'assistance que la population locale lui accordait.

L'armée vénitienne arriva donc à Édirne, après 20 jours en Grèce, forte de 25 000 hommes. Plus exactement, 20 000 Vénitiens et 5000 Grecs.

De son côté, Damien était entré en Roumanie, n'avait trouvé que peu de Turcs à occire avant de descendre en Bulgarie, et approchait maintenant de Sofia, avec 35 000 Romains et 5000 Hongrois. Il se préparait à une attaque semblable à ce qu'il avait connu à Belgrade. Cependant, dès qu'il fit encercler la ville, des soldats qui s'étaient approchés des remparts vinrent l'informer que des bruits de violence se faisaient entendre à l'intérieur, et qu'aucun soldats turcs patrouillaient derrière les créneaux.

- Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Damien à Stobiensky.

- Je l'ignore autant que vous, répondit-il.

Le fait est que les habitants bulgares de Sofia s'étaient révoltés contre les Turcs et qu'une petite guerre s'était déclarée dans la ville. Un habitant de la ville, qui réussit à sortir, vint d'ailleurs informer Damien le lendemain.

- Attendez un peu, dit-il à Damien. Ne bombardez pas la ville. Bientôt les portes s'ouvriront d'elles-mêmes.

- J'enverrez l'armée pour vous soutenir.

- Non, lui dit-il, la garnison turque n'est pas nombreuse, et bientôt nous en aurons fini avec eux elle.

Valeska, le chef de l'insurrection, veut que l'honneur d'avoir libéré Sofia revienne entièrement aux Bulgares.

- Alors il en sera ainsi, répondit Damien.

Deux jours plus tard, les portes s'ouvraient et l'armée de Damien entra sous les liesses de la population. L'armée de Damien n'était plus l'instigateur, mais la garantie de la liberté. Jamais fête entre soldats et citoyens fut plus sincère et plus joyeuse. On eut dit que les Romains et les Hongrois étaient eux aussi Bulgares. L'armée ne profita que quelques jours de l'affection des habitants de Sofia; il fallut repartir. Damien avait appris par des éclaireurs et par les Bulgares eux-mêmes, qu'une armée turque campait dans une clairière près de Varna. C'était le dernier obstacle avant de pouvoir enfin marcher sur Constantinople. On se mit en route dès que possible. Les soldats, comme des chevaux qui sentent que l'écurie est proche, marchaient avec plus d'entrain que de coutume et chantaient des chants de guerre qui scandaient leurs pas. Quelques chevaliers roumains et 10 000 soldats Bulgares s'étaient joints à l'armée.

Le camp des Turcs, près de Varna, était fort de 25 000 hommes. C'était véritablement toute l'armée turque en Bulgarie, peut-être la même qui, six ans plus tôt, en 1444, avait écrasé les Hongrois, Polonais, Bulgares et tant d'autres, exactement au même endroit.

On avait convaincu le vizir qui fuyait devant l'avancée des armées occidentales, de s'arrêter dans le camp et d'y commander en personne la bataille qui devait anéantir les infidèles. Le vizir n'était pas un général, mais il ne pouvait pas se présenter au sultan, selon ses conseillers, sans avoir combattu au moins une fois. Il avait donc échangé son palais de Belgrade contre une tente au milieu de soldats, mais il passait encore ses journées à fumer le narghilé.

L'armée de Damien arriva un soir à quelques kilomètres du camp turc. L'attaque devait avoir lieu le lendemain. Pendant que les soldats ronflaient à la belle étoile, ensevelis dans leur couverture, et que les chevaux sommeillaient côte à côte en poussant parfois des hennissements, une ombre sortait du camp romain et s'éloignait sans faire de bruit. On eut dit un fantôme ayant visité les soldats et fuyant devant la mort à venir. Cet homme, car c'était un homme, s'approcha du camp turc, malgré le danger d'être tué par une sentinelle. Mais il ne trouva qu'un soldat endormi, et c'est lui-même qui le réveilla.

- Amène-moi à ton maître, lui dit-il.

On réveilla le vizir, à qui on présenta le visiteur. Ce visiteur était Mascatti.

- Que me veux-tu ? grogna le vizir, allongé sur un divan.

Mascatti, qui connaissait l'étiquette turque, commença par se prosterner devant lui, puis il s'approcha et baisa un pan de sa longue tunique qui traînait par terre.

- Je suis venu vous livrer le chef des Occidentaux, répondit Mascatti sans tourner autour du pot.

Aussitôt, le vizir lâcha le bec du narghilé qu'il avait repris par habitude et se redressa sur le divan.

- En es-tu capable ?

- Oui, je le connais personnellement.

- Et pourquoi ferais-tu une chose pareille ?

- Je le connais, mais ce n'est pas un ami.

Voyant que le vizir l'écoutait attentivement, comme un serpent hypnotisé par son charmeur, Mascatti s'approcha encore plus et continua avec un air complice.

- J'ai visité les alentours de notre camp. Il y a une butte assez haute à environ deux kilomètres, de laquelle on dit avoir un vue sur toute la plaine. Je peux facilement l'y amener, et si quelques soldats turcs se cachent dans les bois, ils s'en saisiront facilement.

- Combien veux-tu pour trahir les tiens ?

- Dix mille florins.

- Je n'ai pas de florins.

- Alors deux kilos d'or.

- Deux kilos d'or ! Me livres-tu un général ou le roi du monde ?

- Je vous livre un homme qui dit venir de l'avenir pour chasser les Turcs d'Anatolie. Et je crois, sauf votre respect, qu'il y arrivera si vous ne l'arrêtez pas maintenant.

- C'est d'accord pour deux kilos d'or, lui dit le vizir, en faisant un geste de dégoût du revers de la main, comme si soudain il méprisait l'argent et n'était pas aussi retord et fripon que le Vénitien.

- Mais si tu as menti, continua-t-il, je te ferai écarteler par 50 chevaux.

- Ne craignez rien, vous l'aurez.

Mascatti donna tous les détails nécessaires, puis il fit une profonde révérence et sortit de la tente. Le vizir cria immédiatement pour faire venir un serviteur, qui vint se mettre debout à côté de lui, avec une attitude humble et soumise.

- Je crois que notre chance a tourné, dit le vizir au serviteur. Va dire au capitaine Alcbridabata de venir me voir, je veux lui annoncer notre bonne fortune à l'instant.

- Ah, ah, continua-t-il quand il fut seul, ce porc occidental ne sait pas ce qui l'attend. Ils sont toujours perdus par leurs propres gens.

Mascatti parvint à retourner au camp romain sans être aperçu. Dès l'aube, il se présenta devant la tente de Damien.

- Je dois voir le voïvode, dit-il aux gardes qui se tenaient de chaque côté de l'entrée.

- Tiens, tiens, lui dit Stobiensky qui voulait lui aussi voir Damien et qui venait d'arriver. Je suis heureux de voir que tu n'es pas encore mort. Comment va la croisade ?

- Ma foi, de mieux en mieux. J'ai justement un conseil à donner à notre aimable voïvode.
- Alors entre avec moi, dit-il en faisant signe aux gardes de les laisser entrer.
- Ah, Stobiensky, et le bon vieux Mascatti ! dit Damien en les apercevant.

Aussitôt, Mascatti lui parla de cette butte, d'où la vue était si grandiose.

- Il serait fort utile que vous voyiez le champ de bataille dans son ensemble.
- C'est vrai, répondit Damien. Montre-moi le chemin, je te suis.
- Je viens avec vous, dit Stobiensky.
- Certainement, répondit Damien.
- C'est que la montée sera pénible, dit aussitôt Mascatti. Il faut parfois s'aider des arbres, tant la côte est abrupte.
- Et alors, répondit Stobiensky, suis-je un vieillard impotent ?
- Bon, bon, dit Damien. Attendez-moi ici, Stobiensky, je ne serai pas long.
- Mais je peux vous accompagner.
- Ne vous fatiguez pas pour rien. Nous nous battons aujourd'hui même. J'ai 21 ans, pour moi ce ne sera rien.
- Comme vous voulez, répondit le capitaine.

Mascatti cacha habilement un soupir de soulagement, et entraîna Damien hors de la tente.

- Sais-tu monter à cheval ? lui demanda Damien.
- Un peu, répondit Mascatti.
- Alors prend ce cheval-ci, dit-il en désignant un cheval parmi la dizaine qui attendaient près de la tente.

Ils montèrent chacun sur un cheval et se rendirent à la butte. Une fois arrivés, ils descendirent de cheval, et Damien observa le paysage autour de lui, avant d'examiner la butte attentivement.

- La côte n'est vraiment pas si abrupte, dit-il. Stobiensky aurait pu la monter aussi facilement que moi.
- Pardonnez-moi, dit Mascatti, j'avais cru qu'elle l'était davantage.

Ils grimpèrent jusqu'au sommet, où Damien s'exclama :

- Ma foi, tu avais raison, la vue est fantastique. On voit même le camp des Turcs.
- Et vous pourrez le voir d'encore plus près si vous le désirez, dit une voix derrière Damien et Mascatti.

Damien se retourna vivement pendant que Mascatti s'écartait. Un soldat turc, à l'air féroce, sortit alors des bois et s'approcha de Damien, aussitôt suivi par une dizaine d'autres soldats. Damien était au bord d'un promontoire. Derrière lui, il était certain de se casser une jambe, peut-être le cou, s'il sautait. À sa droite, il y avait Mascatti et un peu d'espace, et puis le sentier qui descendait. À sa gauche, des arbres. Devant lui, onze soldats turcs ayant leurs épées pointées sur lui. Mascatti regardait sans avoir l'air surpris ou effrayé, et sans essayer de fuir ou de combattre.

- Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Damien en le regardant.

- Que vous êtes prisonnier, dit-il avec une satisfaction évidente dans la voix.

Les soldats avaient déjà encerclé Damien, et celui-ci se laissa désarmer sans broncher lorsque leur chef lui prit son épée et son poignard. Le jeune homme fut ensuite amené dans le camp turc, où on le conduisit immédiatement dans la tente du vizir. Outre le vizir, toujours sur son divan, il y avait le serviteur, le capitaine Alcabridabata, le chef de la troupe qui avait capturé Damien, Damien lui-même, deux soldats turcs derrière lui, et Mascatti.

- Vous n'êtes pas aussi épatant que je m'y attendais, lui dit le vizir avec dédain. Vous n'êtes pas costaud, vous avez l'air idiot, et vous êtes encore un enfant.

Damien, qui eut trop à répondre, ne répondit rien. Loin de son armée, séparé de son fidèle Stobiensky, il se croyait perdu. Il avait une attitude digne, mais c'était une mascarade; en vérité, son coeur battait à tout rompre, des sueurs froides coulaient le long de ses tempes et il faisait un effort énorme pour ne pas avaler, et montrer ainsi que sa gorge était serrée.

- Je vous garde en vie, continua le vizir, car je suis certain que le sultan voudra vous supplicier lui-même, avant de vous tuer. Et moi, je serai récompensé.

À ce moment, Mascatti toussa un peu.

- Quoi donc ? fit le vizir en se tournant vers lui.

- Mon or, sérénissime vizir, répondit Mascatti.

- Oui, oui, tu l'auras, bien que, en tant que traître, tu mérites plutôt les verges. Mais ne crains rien.

- Allez chercher sa récompense, dit-il au capitaine Alcabridabata, qui aussitôt sortit de la tente.

- Croyez-vous vraiment nous battre, nous, les Turcs ? demanda-t-il ensuite à Damien. C'est proprement ridicule, et même, comique.

Il rit un peu, pour prouver que c'était bel et bien comique, puis continua :

- Que fera maintenant votre armée ? Elle n'osera certainement pas attaquer. J'exige que vous demandiez à vos soldats de se rendre.

Quoi qu'il craignait pour sa vie, la présomption insultante du vizir délia la gorge de Damien.

- Grand vizir, dit-il, mes hommes ont l'ordre de combattre. Ils se battent pour la liberté, pas pour leur chef. La bataille aura lieu avec ou sans moi.

- Ce n'est pas très raisonnable.

- Jamais je ne leur demanderai de baisser les armes.

- Alors ils mourront tous, et puis voilà, dit le vizir avec contrariété.

Il ne dit plus rien pendant quelques instants, puis continua :

- Je suis pourtant prêt à leur laisser la vie sauve.

- C'est non.

Le vizir sauta d'un bond hors du divan, comme on ne l'en eut pas cru capable, et s'approcha furieux de Damien.

- Pourquoi se battre, s'écria-t-il, si vous êtes ici ? J'ai capturé le chef de l'armée, l'armée doit se rendre.

- C'est non, répéta tranquillement Damien.

Hors de lui, le vizir le gifla Damien avec un éventail qu'il tenait dans sa main gauche. À ce moment, le capitaine Alcabridabata entra dans la tente. Il portait une bourse en cuir.

- C'est pour vous, dit le vizir à Mascatti en se calmant un peu.

- Merci, grand vizir, répondit le perfide Italien.

- Je suppose que vous ne souhaitez pas retourner au camp romain, dit le vizir.

- Effectivement, j'ai d'autres projets

- Que la chance soit avec toi, dit le vizir avec plus de mépris que d'affabilité.

Le Vénitien ne s'attarda pas et partit aussitôt, emportant avec lui le salaire de son abjecte trahison.

- Amenez le prisonnier ailleurs, dit le vizir au chef de la troupe, je ne veux plus le voir.

- À vos ordres, répondit le chef de la troupe, avant de frapper violemment Damien dans la poitrine, en s'écriant :

- Allez, sale chien, suis-moi !

Pendant ce temps, dans le camp de l'armée occidentale, Stobiensky commençait à s'inquiéter. Il envoya un soldat à la butte, lequel revint lui dire qu'il n'y avait vu personne.

- Malheur ! se dit Stobiensky, Damien a disparu.

Il envoya chercher Vascati, qui arriva presque aussitôt dans la tente de Stobiensky.

- Capitaine Vascati, Damien a disparu. Il a probablement été capturé par les Turcs. Il ne faut pas que les soldats en soient informés. Commençons les opérations comme prévu.

- Les soldats verront bien que Damien est absent au moment de donner l'assaut.

- Non, seulement quelques-uns s'en apercevront. La majorité des soldats seront trop préoccupés par la bataille à venir pour remarquer quoi que ce soit d'inhabituel. L'armée perdra son élan si elle apprend que Damien a été fait prisonnier. Il sera toujours temps de le lui dire après la bataille.

- D'accord, j'informerai seulement l'amiral Batitello.

Du côté turc, la capture de Damien était un grand événement, mais un homme songeait déjà à des intérêts plus personnels et plus sordides. Après avoir fait une profonde révérence au grand vizir, le capitaine turc fit un tour dans le campement, puis se rendit dans sa tente, où le rejoignit bientôt le chef de la troupe, qui s'appelait Akmada.

- Alors, dit le capitaine, ce Damien ne s'échappera pas ?

- Sois-en certain, il est enchaîné dans la tente aux prisonniers et dix soldats montent la garde autour de la tente. Il peut d'autant moins s'enfuir qu'il y est seul, et donc sans aide possible.

- C'est parfait.

Les deux hommes étaient assis sur des tabourets près d'une table pliante. Sur la table était posée une théière, un pot de sucre et deux petits verres, et chacun levait le sien à sa bouche de temps à autre.

- Ne trouves-tu pas, dit Akmada après un long silence, que c'est injuste ? Donner deux kilos d'or à ce Vénitien ?

- Hé, hé, fit le capitaine avec un air entendu. Qui te dit qu'il en profitera ?

- Que veux-tu dire ?

- Garde ça pour toi, mais j'ai demandé à mes deux meilleurs soldats de le suivre et de reprendre l'or.

- Comment ! s'exclama Akmada. Et le vizir ?

- Il n'en saura rien, j'ai confiance en mes hommes. Et si toi tu parles ! s'exclama-t-il en mettant la main sur le pommeau de son épée, qu'il portait toujours à sa taille.

- Ne t'inquiète pas, répondit aussitôt Akmada, je ne dirai rien. Mais le Vénitien, lui, pourrait bien se plaindre.

- Non, il ne dira rien, et on ne le reverra jamais, dit le capitaine en jetant un regard métallique à Akmada.

- Je vois, répondit Akmada lentement. Hé, hé, tu seras riche, même après avoir donné leurs parts aux deux soldats.

- Ce serait bien normal que je le sois, après 25 ans dans l'armée.

- Tu as raison. Je ne te demande rien, je garderai ton secret. Un jour, peut-être, mon tour viendra.

Ce que le capitaine avait confié à Akmada se développait au moment même où les deux hommes buvaient leur thé.

À 20 kilomètres du camp turc, sur une route déserte qui allait vers l'ouest, Mascatti trottait à cheval, en songeant à tout ce qu'il allait faire avec son or. Parfois il tâtait avec sa main gauche la grosse bourse en cuir qui était attachée derrière lui, sur la croupe du cheval.

- J'achèterai un palais à Venise, se disait-il, et tout le monde saura qu'il y a un nouveau seigneur, avec lequel il faut compter.

À hommes vulgaires, rêves vulgaires; les projets de Mascatti étaient évidemment ceux du commun. Il en était là dans ses songes, lorsqu'il entendit galoper derrière lui. Il se retourna et vit deux cavaliers turcs. Ils n'étaient plus qu'à 200 mètres de lui et le regardaient avec rage. Il comprit aussitôt, et cria « hé ! » à son cheval, tout en lui enfonçant ses éperons dans les flancs. Son cheval aussitôt partit au galop. Mais les chevaux des Turcs étaient beaucoup plus rapides et les Turcs se rapprochaient. Les chevaux galopèrent

furieusement, Mascatti s'était levé sur son cheval et filait comme le vent. Il n'osait plus regarder derrière lui, de peur de perdre son équilibre et de tomber. Il priaït pour que son cheval ne ralentisse jamais, en attendant que les chevaux de ses deux assaillants se fatiguent, mais les Turcs n'étaient déjà plus qu'à quelques mètres de lui. Finalement, avec une sottise assurance, après avoir poussé son cheval au plus vite qu'il pouvait aller, Mascatti se retourna quand même, certain de s'être éloigné des deux assassins. Ils étaient juste derrière lui. Il sursauta et enfonça de nouveau ses étriers dans les flancs du cheval, qui commençait à ralentir, mais recommença à galoper le plus vite qu'il pouvait. Mais l'Italien ne fit que quelques dizaines de mètres; l'un des Turcs planta son épée dans son dos tout en galopant. Mascatti poussa un cri affreux et s'affaissa sur le cou de son cheval. L'autre Turc attrapa les rennes du cheval en criant « ho ! ho ! » et le fit arrêter. Lorsque les trois chevaux furent enfin arrêtés, il poussa Mascatti, qui tomba par terre comme un paquet.

- On ne peut pas le laisser sur la route, dit l'autre. Enterrons-le dans les bois.

Mascatti fut enterré entre deux ormes, dans un petit bois où n'entraît jamais qui que ce soit. Les Turcs posèrent la bourse remplie d'or sur un de leurs chevaux. Ils enlevèrent ensuite la selle et le mors à l'ancien cheval de Mascatti, et lui donnèrent un bon coup sur la croupe pour le faire détalier. Tout l'appareil qui transforme un cheval en esclave fut jeté dans les bois. Les deux soldats retournèrent ensuite au camp turc. Pendant ce temps, dans le camp des Occidentaux, les soldats se préparaient à la grande bataille qui livrerait le passage à l'armée occidentale ou qui anéantirait l'armée de Damien.

Damien étant prisonnier, c'est Stobiensky qui commandait.

- Nous allons suivre la tactique habituelle, dit-il au capitaine Vascati. Faites mettre l'armée en position, avec les bombardes devant.

- Cependant, dit le capitaine Vascati, il y a une butte qui pourrait nous aider par son emplacement.

- La butte où Damien s'est fait enlever ?

- Non, non, celle-là est beaucoup trop élevée. Il y en a une autre, mais un peu en arrière. Si nous mettons là quelques bombardes, il suffira de tirer vers le ciel pour que les boulets passent au-dessus de nos soldats et atterrissent sur l'armée turque.

- C'est téméraire et original, capitaine, mais je vous donne la permission d'essayer. Faites éloigner les soldats avant de faire votre essai, évidemment.

- Évidemment, répondit le capitaine, avant de se retourner et de partir.

De leur côté, les Turcs étaient prêts, et attendaient que la bataille commence. Les soldats pouvaient voir au loin une masse humaine qui se déplaçait; c'était comme un mirage au milieu de la plaine. Le soleil n'était

pas encore très haut dans le ciel, et l'air était un peu froid. C'était l'air de septembre, car les armées de Damien parcouraient les Balkans depuis déjà plusieurs semaines.

Ayant appris que le chef des Occidentaux avait été fait prisonnier, et que les soldats ennemis se battaient, supposément, à contrecœur, les soldats turcs étaient tous certains de l'emporter. Finalement, on donna l'ordre aux cavaliers d'attaquer. Quatre milles Turcs hurlants s'élançèrent vers l'ennemi. La capitaine Vascati avait déjà placé ses bombardes, et la venue des cavaliers fut pour lui l'occasion de tester in vivo ses théories sur la science naissante de la balistique. Mais les quelques boulets qui s'abattirent sur les cavaliers furent à peine remarqués. Qu'est-ce qu'une dizaine de boules de fer pour 4000 cavaliers galopant avec fureur ? Peut-être, si les boulets furent arrivés à l'horizontal, eurent-ils faits beaucoup de dégâts, mais ils tombaient du ciel comme de rares flocons de neige un matin de décembre.

L'armée de Damien eut à peine le temps de se mettre en position, mais elle fut prête quand les Turcs approchèrent, et les cavaliers turcs furent décimés par les archers, puis par les porteurs de piques, qu'ils essayèrent de culbuter en vain. Sur les 4000 cavaliers envoyés aveuglément contre l'ennemi, seulement 1500 revinrent au camp. Quand le vizir apprit que l'attaque de ses cavaliers avait été un désastre, il éclata de colère et frappa le capitaine avec son éventail.

- Incapable ! s'écria-t-il

L'armée turque s'avança ensuite, et sous une pluie de flèches, qui venaient des deux côtés, on commença à s'entre-égorger. À la fin de la bataille, 21 341 cadavres turcs et 10 321 cadavres romains, bulgares et hongrois jonchaient la plaine. La plupart des autres soldats turcs avaient été faits prisonniers. Damien étant absent, le capitaine Vascati les fit attacher aux arbres qui entouraient la plaine et tuer à coups d'épées. Un détachement de soldats hongrois avait réussi à atteindre le camp turc, empêchant tous ceux qui y étaient de s'échapper. Le vizir était dans sa tente quand il entendit le cliquetis des armes.

- Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il à son serviteur. Pourquoi se pratiquer ici et faire tant de bruit. Serviteur! va dire à ces imbéciles d'aller épuiser leur ardeur sur le champ de bataille, et pas devant ma tente.

Le serviteur fit quelques pas et écarta le voile devant l'entrée de la tente pour sortir, mais laissa aussitôt retomber le voile.

- Maître, s'écria-t-il en joignant les mains, ce ne sont pas des exercices, on se bat dans le camp.

- Quoi ! s'exclama le vizir. Va chercher le capitaine Alcabridabata immédiatement.

Mais déjà des soldats hongrois entraient dans la tente et les faisaient prisonniers, lui et son serviteur. D'autres soldats découvrirent notre héros dans une autre tente. Il était assis sur le sol, ses vêtements étaient déchirés, et il penchait la tête comme un homme à bout de force. Il avait été battu et du sang coulait sur ses joues. On avait jeté sur lui une espèce de soupe qui collait à ses cheveux. Des chaînes entouraient ses jambes, remontaient sur tout son corps, et lui tenaient les mains derrière le dos. Quand il vit un peu de lumière entrer dans la tente, il releva la tête avec effort. Il croyait qu'on venait l'achever.

- Voïvode ! s'écrièrent les soldats.

Damien n'eut pas la force de répondre, mais il eut celle de sourire. S'il n'était pas exactement sain, au moins il était sauf. On lui enleva promptement ses chaînes et on lui trouva des vêtements neufs. Puis on l'amena au camp occidental. Les chaînes qui avaient opprimé Damien servirent ensuite à enchaîner le vizir.

- Allez-vous bien ? demanda Stobiensky par complaisance, lorsque Damien fut de retour au camp.

Celui-ci avait une allure épouvantable, mais il avait eut le temps de se remettre un peu pendant le court trajet, et son moral atteignait maintenant un niveau presque mystique.

- Oui, je suis bien, répondit Damien. Je suis presque heureux de ce qui est arrivé. C'était trop facile. Je suivais l'armée sans souffrir comme les soldats, je gagnais sans gloire. Je connais maintenant un peu les peines du combattant. C'était approprié pour la bataille finale, que je ne sois pas un commandant n'ayant ni blessures, ni privations, ni le moindre désagrément qui lui soit arrivé.

- Serez-vous assez fort pour vous montrer sur le champ de bataille, à Constantinople ?

- Non seulement je me montrerai, répondit Damien en souriant légèrement, mais je serai sur la ligne de front, je serai le tout premier soldat que verront les Turcs. Le sultan lui-même pourra me voir. Je serai plus qu'un voïvode, je serai un guide.

- Non, non, s'écria le capitaine, pourquoi risquer votre vie maintenant, après tous ces efforts, quand nous sommes si près du but.

- Mais c'est justement parce que nous sommes si près du but. Sinon maintenant, quand pourrai-je m'exposer à mourir noblement, en héros ? Mais je vois que mon discours vous effraie; ne craignez rien, je ne souhaite pas mourir, si j'ai le choix, mais je veux que le sultan voit clairement son vainqueur. D'ailleurs, un général qui risque sa vie ne double-t-il pas l'ardeur de ses soldats ? Le sultan enverra sans doute contre nous toutes les forces qui lui restent.

Les soldats se reposèrent quelques jours, puis marchèrent à nouveau. Ils furent bientôt rejoints par l'armée du capitaine Amatello, qui avait fini de libérer la Grèce. Tous ces soldats marchèrent jusqu'au dernier camp turc, le plus formidable, celui que commandait le sultan lui-même.

Le sultan avait appris la défaite du vizir, et l'existence du jeune général qui commandait les armées étrangères. Exaspéré par ce général qui refusait d'être vaincu, et qui avait déjà reconquis en quelques semaines ce qui avait demandé aux Turcs des années de pénibles campagnes, il avait réuni tout ce qui lui restait de soldats, en rappelant presque toutes les garnisons éparpillées aux différents coins de l'empire. En tout, il avait 100 000 hommes, contre les 50 000 de Damien. Son armée, à seulement deux kilomètres de Constantinople, s'étendait sur un kilomètre et formait comme un mur entre les Balkans et tout ce que les Turcs occupaient encore, soit les Dardanelles jusqu'à l'Iran.

L'armée de Damien avait pris position près du camp turc. Damien, maintenant si près de l'armée ennemie qu'un archer adroit aurait pu l'abattre, attendait que le sultan donne l'ordre d'attaquer. Il était debout, en avant de toute son armée, comme un jalon entre l'Occident et le monde turc; l'armée de libération derrière lui, et l'armée de servitude devant. Mais il se tenait debout avec effort, ballotant un peu dans le vent qui soufflait sur la plaine. Il avait un œil encore fermé, résultat de sa récente séquestration, et le teint pâle d'un homme à bout de force. Seule la volonté d'accomplir son devoir et de terminer sa tâche lui permettait de commander une armée au lieu de guérir dans le calme d'une hospice. D'une main il tenait son étendard, de l'autre sa lourde épée.

Il voyait devant lui les soldats ennemis, et parmi eux les canons placés un peu au hasard. Derrière une rangée d'archers, les cavaliers turcs attendaient, les chevaux piaffant et soufflant la vapeur de leur haleine. Il se préparait à tout moment à être fracassé par le premier boulet tiré, ou à voir les cavaliers galoper subitement vers lui et lui envoyer leurs javelots. Mais le sultan lui réservait autre chose, en attendant d'envoyer son armée au combat.

Un des soldats turcs sortit des rangs et s'approcha de Damien. C'était un colosse, non pas tant par la hauteur que par la largeur : au moins trois hommes auraient tenu devant sa poitrine, et ses bras étaient aussi gros que ses cuisses. Afin d'épouvanter l'adversaire, il ne portait qu'une veste de cuir entièrement ouverte sur le devant, qui laissait voir les muscles de sa poitrine. Il avait des bracelets de cuir à chaque poignet, et un collier à clous digne d'un dogue allemand. Il ressemblait à un esclave qui eut été fier de sa servitude. Il vint se placer à dix mètres de Damien, le regardant avec une haine que notre héros ne put s'empêcher de trouver étrange de la part d'un inconnu. En même temps, il en frémit d'effroi et de répulsion. Ce n'était pas un monstre antique, ou même un criminel cruel, qu'il avait devant lui, mais un barbare réunissant tous les défauts misérables et sordides de l'humanité. C'était la méchanceté unie à l'intolérance fanatique de

l'ennemi; le juge et le bourreau; le surhomme et le misérable vilain. Il portait un sabre à sa ceinture et tenait une énorme massue qu'il se mit à faire tourner autour de lui, comme un escrimeur qui veut épater quelque dame avec son épée. Cette massue devait bien peser au moins cinquante kilos; un seul coup bien placé et l'adversaire était tué instantanément. Damien, qui ne voyait que d'un oeil, et qui souffrait de tous ses membres, reconnut immédiatement la précarité de sa situation; mais il ne pouvait ni refuser le défi du barbare, ni perdre devant toute l'armée qui l'observait et qui comptait sur lui. Il ferma son bon oeil, respira profondément; il se souvenait vaguement de tous les mauvais moments de son passé de vagabond, auxquels il avait survécu, et tentait d'en tirer comme une énergie, comme un souvenir utile qui le protégerait une nouvelle fois du malheur. Quand il ouvrit son oeil, le colosse souriait hideusement, et à travers ses dents pourries lui tirait la langue en signe de mépris. Damien essayait de se rappeler un événement semblable, un pareil ennemi dans sa vie duquel il aurait triomphé, mais sa mémoire restait vide; jamais un colosse armé l'avait regardé avec rage et condescendance, en épiant le moment de lui fracasser la tête avec une massue. Soudain, ce géant à instinct de taureau poussa un cri rauque et leva la massue en l'air. Damien n'eut que le temps de se jeter sur le côté, avant que la massue s'abatte sur le sol, à l'endroit précis où il se tenait une seconde plus tôt. Guidé davantage par la peur que par l'adresse, Damien roula par terre puis se releva le plus rapidement possible, au moment où le colosse relevait sa massue. Damien se fendit sans hésiter et planta son épée sur lui. Malheureusement, la pointe de l'épée vint heurter l'épaisse ceinture de cuir. D'un revers de la main, le colosse repoussa l'épée, puis balança la massue de façon à frapper Damien de côté. Mais celui-ci sauta d'un bond à reculons et s'élança de nouveau sur le colosse comme un ressort. Cette fois, l'épée se planta dans son ventre. Le colosse hurla, mais banda ses muscles avec une telle force que l'épée se brisa. Il retira ensuite le bout de l'épée qui était resté dans son ventre et le jeta avec dédain sur Damien.

- Ce n'est pas un homme ! s'écria Damien.

Malgré toutes ses blessures de la veille, Damien était encore trop agile pour ce titan habitué à frapper au hasard dans la mêlée, tuant des soldats qui souvent ne l'avaient pas vu venir. Il jeta sa massue sur Damien, qui l'évita facilement, et prit son sabre. C'était un sabre tout en courbe, et terminé par une pointe acérée. Le sultan, assis sur son cheval à la première rangée de l'armée, entouré de ses capitaines et de ses conseillers, observait le combat avec un visage de fer. Aucune émotion, ni crainte, espérance ou colère; seulement au fond du regard, un feu de férocité qui ne le quittait jamais. Il attendait. Quoi qu'il arrive, son armée allait se jeter sur l'ennemi comme la vague d'un raz-de-marée, et ne laisser aucun survivant. Le colosse se mit à frapper avec son sabre, mais Damien n'avait plus qu'un morceau d'épée et la puissance du colosse était telle qu'il aurait certainement pulvérisé n'importe quel obstacle; aussi Damien ne parait pas les coups, mais s'esquiva à chaque fois. Le combat risquait de devenir une danse grotesque. Il serait tentant

de rapporter que Damien se jeta sur le colosse, grimpa sur lui comme sur les parois d'un rocher et lui planta son bout d'épée dans la gorge. Mais Damien n'était pas un athlète, et ce n'est pas son courage ou son talent de soldat qui finalement décida du vainqueur, mais une maladresse du colosse. À force de s'esquiver, Damien finit par tomber; il était allongé sur le dos, facile à tuer, et le colosse abattit son sabre sur lui, mais il se trompa et heurta seulement son épaule, où il fit une profonde entaille. Ce fut au tour de Damien de pousser un affreux hurlement. Mais en même temps il planta son bout d'épée, un peu par hasard, dans le mollet du géant, qui s'effondra aussitôt comme une tour dynamitée à la base. Sans attendre, poussé par un instinct de survie, si près de l'instinct de meurtre et de violence, Damien porta un nouveau coup sur le géant. Cette fois, le bout d'épée se planta dans son coeur, le géant se figea un instant, puis mourut.

Les soldats de Damien poussèrent un cri de victoire, auquel répondit le cri de rage de l'armée turque.

Le sultan, toujours impassible, leva un bras en l'air, puis le redescendit rapidement. À l'instant, tous les canons tonnèrent, tous les archers tirèrent leurs flèches, et tous les cavaliers s'élançèrent au galop. Au mur de l'armée turque s'opposait, sur une distance de moins de cinq cents mètres, le mur de l'armée de Damien. Les Romains, les Vénitiens, les Hongrois, les Grecs, les Roumains et les Bulgares s'élançèrent à leur tour en brandissant leurs armes. Les bombardes de Damien lancèrent leurs boulets, les archers leurs flèches, mais cette dernière bataille devait être une guerre de muscles, d'épées et de hallebardes. Ce n'est pas les engins ou la ruse qui devaient reconquérir l'Anatolie volée par les Turcs, mais la bête et pure force virile.

Le sultan avait cru l'Occident découragé et à demi-mort, mais il n'en était rien. Les soldats de Damien, se battant à deux contre un, mais comme protégé par la Providence, écrasèrent les Turcs en une seule attaque. Rien ne pouvait les arrêter, ni les blessures, ni les fatigues, ni les grimaces, hautaines et effrayantes, des Turcs. Quand un Italien ou un Bulgare tombait, on eut dit que deux autres poussaient à même le sol. Le sang des morts était l'engrais des vivants; mais il ne profitait qu'aux soldats de Damien. Au loin, sur les remparts de Constantinople, les habitants essayaient de distinguer qui l'emportait; les femmes priaient et chantaient des cantiques, pendant que les hommes serraient fort leurs lances et leurs épées, espérant secrètement ne pas avoir à s'en servir. Après un moment, des enfants, qui ont meilleure vue, affirmèrent que l'armée turque reculait, et que les soldats de l'armée de libération se battait là où auparavant s'étaient trouvés des Turcs; bref, que l'armée de Damien approchait de Constantinople. Les habitants n'osaient croire à tant de bonheur; mais déjà plusieurs d'entre eux se regardaient en souriant.

- Vraiment ? disait-on aux enfants; mais savez-vous au moins à quoi ressemble un soldat turc et un soldat occidental ?

Et ceux qui avaient oublié qu'à leur âge ils avaient aussi une vue perçante, leur disaient :

- Bande de petits menteurs, ce n'est pas le temps de faire des plaisanteries; comment pouvez-vous voir si loin !

Mais bientôt il fallut admettre que les enfants avaient raison. Comme un pot brisé qui coule de partout, l'armée turque s'étaient divisées en plusieurs coulées de soldats reculant devant l'ennemi. Certains fuyaient à toutes jambes, d'autres se battaient en reculant, mais tout le monde voyait maintenant que l'armée turque se désintégrait. Ce n'était plus une masse, mais comme une tache qui s'étire et disparaît peu à peu.

Au milieu de ses meilleurs soldats, le sultan avait perdu son sang-froid et criait de rage contre ce Damien qui lui volait son empire.

Dans l'ivresse de la victoire, Damien lui-même combattait sans scrupule et n'épargnait pas toujours les blessés. C'était une chose de regarder les soldats se battre et donner des ordres sans risquer sa vie, c'en était une autre d'être parmi eux et de donner des coups d'épée dans tous les sens, des coups qui pouvaient à chaque seconde décider entre sa vie ou sa mort. Il frappait le plus souvent sans aucune adresse, rompu par la fatigue, mais le plus fort possible. Les hommes du 21^e siècle qui n'ont jamais fait d'escrime ignorent à quel point se battre à l'épée est l'activité la plus épuisante qu'un homme puisse faire; et ceux qui n'ont jamais dû défendre leur vie ne comprendront jamais l'ardeur surnaturelle qui remonte du fond des temps et de la vie elle-même pour venir en aide à l'homme en danger.

Enfin, après un massacre aussi noble que sanglant, il ne resta plus sur le champ de bataille que 10 000 soldats fidèles à Damien et une petite bande de Turcs entourant le sultan. Celui-ci, hésitant entre la mort inutile d'un héros vaincu et la vie à la fois indigne et heureuse d'un lâche, choisit la seconde, et se livra.

Stobiensky et les deux autres capitaines, tout couverts de blessures, ne demandèrent pas la permission à Damien pour égorger sur le champ tous les derniers soldats du sultan, à l'exception de ses capitaines, qu'on garda pour servir de décoration à l'armée de libération.

Lorsque les débris de l'armée de Damien se présentèrent aux portes de Constantinople, elles s'ouvrirent aux chants festifs des femmes et aux hourras des hommes. On laissa entrer les soldats, épuisés et couverts de sang, comme des parents laissent entrer l'enfant prodigue disparu depuis des années, mais jamais oublié.

Les hommes serraient les soldats dans leurs bras, les femmes osaient leur donner la bise, malgré leur mauvaise barbe et leurs cicatrices, et les petits enfants s'approchaient d'eux comme de seconds pères.

Ces rudes guerriers, si terribles pour les Turcs, ne faisaient peur à personne à Constantinople, où on les regardaient avec autant de tendresse que de reconnaissance. On avait couvert la rue principale de tapis, et des balcons on jetait des fleurs ou des pétales de roses sur les soldats qui avançaient en rang.

Damien, escorté des capitaines Stobiensky, Vascati, Amatello, Toth, et de l'amiral Batitello, tous à cheval comme lui et suivit des 500 chevaliers encore en vie, marchait aux pas feutrés des sabots frappant les tapis. Et c'était un portrait un peu bizarre de voir une foule en liesse, propre et saine, vivant dans les arts et même le luxe pour beaucoup, malgré la longue menace turque, acclamer une bande de rudes soldats épuisés, sales et à demi affamés. Alors, les orthodoxes oubliaient que leurs sauveurs étaient parfois catholiques, et on parlait aux Italiens ou aux Hongrois sans se soucier d'être compris. La victoire ne boudait personne, pour elle tout le monde était frères, et on était certain, l'espace d'un moment, que l'avenir serait radieux et que tout le monde aurait droit à sa part de bonheur. Ainsi le sang, la violence et la cruauté faisaient naître la félicité et l'espérance, comme quoi ce n'est pas toujours les colombes qui apportent la paix, et il faut autant des hommes rudes que des hommes sages pour assurer la prospérité à un peuple.

Au bout de la rue principale, véritable boulevard des Champs-Élysées oriental, mais étroit et sans arbres, l'empereur Constantin XI lui-même, ainsi que le pape, attendaient les libérateurs. Damien, les capitaines et l'amiral descendirent de cheval et s'approchèrent de l'empereur et du pape. On se donna l'accolade, l'empereur et le pape souriant comme des enfants dans leurs grosses barbes. Puis l'empereur leur parla avec la familiarité d'un homme qu'on a sauvé de la noyade.

- Vous êtes envoyé par le Seigneur, dit l'empereur en italien et en s'adressant à Damien.
- Oui, un véritable sauveur, reprit le pape. Nous suivons votre chevauchée dans les Balkans depuis le début. C'est un véritable miracle que vous vous soyez rendu ici si rapidement et que vous ayez vaincu le sultan.
- Acceptez cette épée, dit l'empereur en tendant à Damien une épée qu'un serviteur venait d'apporter sur un coussin écarlate.

Sa poignée était en or incrusté de pierres précieuses et on pouvait lire sur la lame : *Salvator ponetur Byzantium*. Damien prit l'épée d'un geste lent et solennel; toute la foule autour de lui, mais à une distance respectueuse des héros et de l'empereur, regardait Damien en silence. Damien observa les rubis et les émeraudes sur la poignée, comme les récompenses matérielles de tous ces combats, et une autre preuve magique de son extraordinaire périple dans le passé. C'était sa couronne, qui le sacrait roi d'un nouvel avenir. Il avait réussi dans la plus grande mission de tous les temps. Il voyait le docteur, humble chercheur parmi ses fioles et ses machines, dont le rêve impossible était devenu réalité. L'Anatolie resterait grecque; un même peuple, d'Athènes aux frontières de l'Arménie, pouvait paître ses troupeaux en paix, parmi les bruyères et les ruines de ses anciens temples. Damien leva alors l'épée à bout de bras, et toute la foule l'acclama. Ses chevaliers, restés sur leurs montures, levèrent à leur tour leurs épées, et poussèrent un cri de victoire. Les hourras de la foule ne cessèrent plus de la journée.

L'empereur invita Damien et les officiers à le suivre dans le palais impérial. En route, tous les nobles de Constantinople venaient embrasser Damien, de petites délégations lui remettaient des présents; on lui offrait tout, jusqu'aux plus belles filles de la ville. À l'intérieur du palais, un festin attendait Damien et ses capitaines. Les héros s'assirent à table et commencèrent à manger, entourés du pape et de l'empereur, et de tous les nobles qui avaient pu entrer dans le palais. On dit que le malheur rapproche les hommes, mais le vrai bonheur fait de même. Seule la vie terne et monotone en fait des ennemis.

- J'aimerais voir Sainte-Sophie, demanda soudainement Damien.

On l'amena visiter cette célèbre église dès qu'il eut terminé de manger. À l'intérieur, Damien se mit au centre de la nef. « C'est ici que je dois être exactement, dans neuf mois, se dit-il. D'ici là, je tâcherai de ne pas perdre mon temps. »

- Ne trouvez-vous pas notre basilique merveilleuse ? lui dit le pape, voyant Damien qui semblait rêveur.

- Oui, répondit-il avec un vague sourire.

- Comme vous la voyez maintenant, elle fut bâtie en 535, et je priaïis tous les jours, en voyant les hordes de soldats turcs tourner autour de la ville, qu'elle ne fut pas détruite ou transformée en mosquée.

Le pape se retourna ensuite et se rendit au templon, juste devant les icônes, pendant que l'empereur et les nobles qui avaient suivi Damien prenaient une attitude grave et recueillie. Des prêtres avec de lourds surplis brodés vinrent se joindre au pape et ils commencèrent tous ensemble à chanter des cantiques. D'autres prêtres marchaient lentement dans la basilique et balançaient d'énormes encensoirs. C'était la consécration divine de la victoire après le remerciement officiel de l'empereur.

Les jours qui suivirent furent des jours d'allégresse; cependant Damien n'oubliait ni Vanessa, qui l'attendait à Venise, ni l'Anatolie, qu'il restait à pacifier, ou plus exactement à vider des derniers Turcs : soldats déserteurs ou petites garnisons n'ayant pas été rappelées par le sultan et occupant encore certaines villes. Il commença cependant par s'occuper de sa femme. On avait donné à Damien et à tous les officiers une chambre dans le palais. Un matin, il fit venir Stobiensky dans sa chambre.

- Eh, Damien ! s'exclama Stobiensky quand il l'aperçut près de son bureau avec un air soucieux, comment trouves-tu Constantinople ? Et les femmes de la ville, tu les as remarquées ? Je les trouve bien jolies.

- N'as-tu pas déjà une maîtresse ? lui demanda Damien d'un ton désapprobateur.

- À Venise oui, à Constantinople non; du moins pas encore, car j'hésite entre une grande brune un peu piquante et une autre, plus petite, ma foi presque une dame, mais belle et avec un air noble à enchanter l'homme le plus désabusé, comme je le suis un peu.
- Tu n'es pas désabusé, tu es débordé.
- Peut-être, dit Stobiensky en riant, mais je crois que je vais choisir la dame. Par contre, l'autre est plus amusante. Elle est apparemment orpheline, ce qui m'irait bien, car je n'ai pas du tout envie de rencontrer des parents; mais elle est probablement menteuse. Non, je ne sais pas quelle choisir; je crois que je vais attendre qu'elles apprennent mon infidélité, et je garderai la moins jalouse.
- Tu es incorrigible, mais c'est justement des femmes que je voulais te parler; plus exactement de la mienne.
- Aha ! elle te manque.
- Elle me manque autant que ta maîtresse vénitienne ne te manque pas.
- Ne sois pas dur avec moi. Stasia me manque cruellement, mais puisqu'elle est à des centaines de kilomètres de moi, qu'y puis-je ? Dois-je rester seul dans mon lit pour autant ? En quoi souffre-t-elle si mon lit est chaud des deux côtés, et pas seulement sur celui où je dors ? D'ailleurs, je parierais vingt pistoles qu'elle n'est pas plus solitaire maintenant que moi je le serai bientôt.
- Tu te trompes. Elle t'aime, et les femmes frivoles sont parfois les plus fidèles.
- Quel naïf tu fais. Une chance que la guerre n'est pas faite par des femmes, sinon tu ferais perdre ton armée dès la première bataille.
- Peut-être, peut-être, mais revenons à Vanessa. Je veux qu'elle vienne ici.
- Quoi ! s'exclama Stobiensky. Ne retournons-nous pas à Venise ?
- Pas moi.
- Mais pourquoi ? Nous avons réussi, nous n'avons plus rien à faire ici.
- C'est vrai pour toi et pour toute l'armée, dès que nous aurons chassé les derniers Turcs d'Anatolie, mais moi je dois rester.
- Mais pourquoi ? demanda encore Stobiensky.
- Je dois retourner dans l'avenir, avoua enfin Damien.
- Encore cette histoire d'avenir ! s'exclama Stobiensky. Nous avons gagné, tu n'as plus besoin de jouer au magicien.
- Je n'ai jamais joué au magicien, répondit Damien.
- C'est vrai, sauf avec le doge, et peut-être avec le roi de Hongrie – d'ailleurs, que lui as-tu dit ? Tu m'as bien dit, à moi aussi, que tu arrivais de l'avenir, mais pourquoi insister encore maintenant ?
- Parce que je n'ai pas menti. Ne me croyais-tu pas ?

- Quand il le fallait, mais il ne le faut plus. Ce n'est pas seulement le vraisemblable qui compte, c'est aussi l'utile. Je suis prêt à croire à tout ce qui est utile, qu'importe le reste; qui peut dire avec certitude ce qui est vrai et ce qui est faux ? Mais en quoi ton histoire nous est-elle utile maintenant ?
- Restes à Constantinople jusqu'en juillet, si tu veux, et tu sera bien obligé de me croire.
- Je doute de rester ici aussi longtemps. Mes deux amies sont toutes les deux charmantes, mais j'aime encore plus Stasia, et à vrai dire Budapest me manque.
- Tu feras ce que tu veux. Mais ma femme, il faut qu'elle vienne ici.
- Tu ne veux quand même pas que j'aie la chercher ?
- Non, mais il y a encore des pirates dans l'Adriatique et je ne veux pas qu'elle vienne ici en utilisant un bateau de commerce. Et passer par la route est à peu près aussi dangereux, en plus d'être beaucoup trop long.
- Demande à l'amiral Batitello ou au capitaine Amatello de te prêter un navire de l'armée; il reste quelques navires de guerre à Venise.
- C'est bien ce que je voulais faire, Stobiensky ! s'exclama Damien. Mais je voulais ton conseil.

Damien rédigea immédiatement une lettre pour Vanessa, suivit d'instructions à remettre au commandant de l'armée à Venise. Le capitaine Amatello et l'amiral Batitello signèrent eux aussi. Il la fit livrer par une estafette escortée de cent soldats. Il en fit aussi livrer une copie par une estafette déguisée en pèlerin, et une autre estafette partit en bateau. Les estafettes avaient aussi une lettre pour le doge et une autre pour Stasia, rédigée par Stobiensky. Envoyer plusieurs estafettes n'était pas une précaution inutile en cette époque de brigands et de pirates; il fallait absolument pour Damien qu'au moins une de ces missives se rende.

En attendant, il restait l'Anatolie à épurer, afin que la marée turque ne revienne pas noyer à nouveau la Grèce et les Balkans. Il ne restait que 10 000 hommes à Damien. Ils furent séparés en deux, sous les commandements d'Amatello et de Toth. Il ne fut pas difficile de libérer toutes les petites villes au sud et à l'ouest de Constantinople, et bientôt les ruines de l'armée turque se réunirent et filèrent à l'Est. Cependant, les soldats ottomans qui allèrent au nord, tentant de fuir par le Caucase ou par l'Iran, furent attaqués par les Arméniens et les Kurdes. On raconta plus tard à Damien que les Arméniens, après avoir tué la moitié des soldats, permirent à l'autre moitié de fuir, à condition qu'elle parte sans armes et sans vivres; et que les soldats, perdus au milieu des steppes aux confins de l'Iran et de l'Asie centrale, périrent tous de faim ou des attaques surprises de quelques bandes mongoles, sans scrupules et sans pitié. Quant aux soldats qui avaient préféré fuir par le sud, ils tombèrent sur les Arabes, qui les décimèrent tous jusqu'aux derniers. Ainsi finissait l'empire turc, abattu de partout par ses ennemis.

Quant au grand vizir et au sultan, ils restèrent en prison toute leur vie, cependant que les officiers du sultan obtenaient leur liberté après quelques mois. Certains d'entre eux s'installèrent à Constantinople comme de simples particuliers, mais la plupart intégrèrent l'armée byzantine, où ils furent de bons soldats.

Après deux mois, les messages de Damien parvinrent à destination. C'est l'estafette déguisée en pèlerin qui arriva à Venise; celle avec escorte s'étant fait tuer par des bandits bosniaques, et celle partie en bateau s'étant fait tuer par des pirates. La joie fut immense à Venise et le doge ordonna de célébrer toute une journée la libération de l'Anatolie. Le bonheur des grands de Venise était cependant mitigé, car ils ne savaient s'il fallait se réjouir du commerce gagné avec l'empire byzantin ou se lamenter du commerce perdu avec les Turcs. Cependant, en attendant de voir si l'empire byzantin allait vraiment se relever et remplacer le marché turc, ils décidèrent de boire et de manger comme tout le monde, et de danser jusqu'à tard le soir. Vanessa fut soulagée de savoir que son mari était vivant. Elle s'était réconciliée avec son père, comme Damien l'avait prévu.

- Mon ancienne fille est morte, avait-il fini par lui dire, mais j'accepte la nouvelle.

Il entra dans cette déclaration autant d'égoïsme que d'amour, car sans sa fille, il s'ennuyait à mourir. Vanessa habitait donc dans la maison paternelle, où elle recevait souvent Stasia, malgré la différence de leurs conditions. Vanessa parlait à Stasia de Damien, et Stasia parlait à Vanessa de Stobiensky, ou de l'amant qu'elle avait prit en l'attendant.

- Il est moins riche, lui dit-elle une fois, mais il est plus beau.

Vanessa, qui avait fini par considérer Stasia presque comme une belle-soeur, souriait légèrement devant de tels discours et recommençait à soupirer après Damien.

Un matin, donc, elle reçut la missive, et au soulagement de savoir son mari en vie, à la joie d'apprendre que Constantinople était désormais en sûreté, succéda l'appréhension de partir. Même dans un navire de l'armée vénitienne, elle allait devoir braver les tempêtes, les marins brutaux et peut-être même des pirates assez téméraires pour s'attaquer à un navire de guerre. Tout cela la réjouissait assez peu.

- Si j'étais toi, lui dit Stasia, je n'hésiterais pas un seul instant. Va le rejoindre ton mari, et si tu meurs en route, tu deviendras une sainte dans son coeur.

- Comme tu y vas avec ta sainte !

- N'es-tu pas un ange ? Moi, je préférerais être une idole dans le lit de mon amant, qu'une sainte dans le coeur de mon mari; mais moi c'est moi, et toi c'est toi.

- Je ne suis peut-être pas aussi sainte que tu le crois.
- Avec tes joues blanches et ton air ingénu, j'espère que tu l'es, sinon tu es une fière hypocrite, ou un animal que personne ne connaît.
- Mais je ne veux pas mourir avant même de l'avoir revu.
- Tu ne mourras pas, je m'amusais avec toi ! Mais pour mettre toutes les chances de ton côté, prend cela, lui dit-elle en lui donnant un petit objet au bout d'une corde. C'est une amulette. Elle a déjà sauvé un veau, et aussi un enfant que tout le monde disait perdu, et qui n'avait même plus la force de boire tout seul un verre d'eau. Elle te protégera des bandits, et si une épidémie se déclare, elle t'empêchera de l'attraper. C'est un bouclier contre les complots et les malchances, et une panacée contre les maladies.
- Et toi, qui te protégera ? demanda naïvement Vanessa.
- J'en ai une autre pareille.
- Je vois, dit-elle, avant de mettre l'amulette autour de son cou.

Puisque le capitaine Amatello et l'amiral Batitello joignaient leurs ordres au chef venu de Budapest, on affréta immédiatement le plus gros navire de guerre qui restait dans le port de Venise, les autres étant en train de parcourir les côtes de l'Albanie et de la Croatie, dans une mission à la fois commerciale et militaire. On mit cent marins et cent soldats dans le navire, et Vanessa partit un matin de grands vents pour rejoindre Damien. On passa par le détroit des Dardanelles. On ne rencontra aucun pirates; et on ne subit que deux tempêtes, qui ne retardèrent pas beaucoup le navire. Cependant, lors de la seconde tempête, alors que le bateau allait chercher refuge dans une crique abritée, mais que des vagues immenses le ballottaient déjà comme un jouet dans le bain d'un enfant, Vanessa passa presque par-dessus bord. On l'avait fait asseoir dans le coin le plus sûr du bateau, entre deux marins costauds, mais qu'est-ce que les hommes peuvent faire contre une mer en colère ? Quel objet, hormis un rocher, peut résister à la force d'une vague ? Ce fut un des deux marins qui passa par-dessus bord, et Vanessa ne survécut que parce que, en étendant les bras au hasard, alors que la vague l'emportait, elle agrippa une corde et put éviter ainsi de tomber dans la mer. La nature ne fait aucune différence entre le noble et le vagabond; et après cette leçon donnée par la tempête, Vanessa se rapprocha des marins, qui auparavant l'avaient beaucoup intimidée. Elle était la seule femme à bord, et après sa quasi-noyade, les marins en firent la mascotte du navire.

Lorsque le bateau arriva enfin à Constantinople, les officiers et la plupart des soldats étaient partis depuis longtemps. Il ne restait plus que Damien et une petite garnison de soldats vénitiens, ce qui provoquait un certain désarroi chez l'empereur, qui commençait à craindre que Damien veuille prendre sa place. Cependant, en apparence, tout le monde s'aimait autant que le jour de la libération.

Damien habitait encore dans le palais, l'empereur préférant l'avoir près de lui afin de le surveiller plus aisément. Un soldat italien servait en quelque sorte de valet à Damien, et Stobiensky était retourné à Venise, pour se rendre ensuite à Budapest.

Le bateau de Vanessa accosta au port de Constantinople un jour de janvier. Le ciel était gris, il semblait qu'un froid soudain s'était abattu sur la terre, et de petits flocons tombaient lentement. Mais les joues de Vanessa étaient rouges, et son cœur était rose et léger. On la conduisit immédiatement au palais, où elle retrouva enfin Damien dans le grand salon du palais. Ils s'embrassèrent longuement, puis Vanessa dit au jeune homme :

- Damien, mon amour !

- Vanessa, chérie de mon cœur, répondit Damien. Je commençais à oublier ton visage, mais mon amour, loin de s'affaiblir, devenait chaque jour plus fort. L'éloignement n'a fait que rendre mon amour indestructible, en l'épurant de tous les défauts terrestres. Je crois que, fus-tu subitement laide et infirme, je ne t'en aimerais pas moins. La vanité et l'orgueil se sont volatilisés, comme disparaît peu à peu les impuretés de l'or dans un creuset, ne laissant qu'un or pur et étincelant.

- Mon amour adoré, où as-tu appris des tournures si galantes ?

- Ma foi, je l'ignore, je suis né pauvre et nu, et j'ai grandi sur un banc de parc; il faut croire que l'amour est inné et me donne les paroles nécessaires pour te convaincre de ma franchise.

- Je n'en ai jamais douté. Et pourtant je te vois soucieux, comme si ta conquête était déjà un lointain passé et qu'un avenir inconnu troublait ton repos.

- C'est vrai; tu lis dans mon cœur. Je suis heureux d'avoir libéré Constantinople du joug ottoman, mais cette victoire est aussi le signal de la fin, de la fin d'une aventure. Tu as certainement entendu à Venise, ou ailleurs pendant que nous nous rendions à Rome, que je viens de l'avenir. C'était la vérité.

- Comment ! interrompit Vanessa. Veux-tu me fâcher avec des inventions impossibles ?

- Ah ! s'écria Damien en colère, mais d'une colère contre l'humanité plutôt que contre sa femme. Faut-il que personne ne me croie ? Qu'importe la vraisemblance, si je parle avec sincérité ! Dois-je faire des miracles, m'élever dans le ciel et agir comme un dieu ? Oui, je viens de l'avenir, et si tu m'aimes, tu cesseras d'en douter.

Vanessa recula un peu et se mit à regarder par terre en se détournant un peu. Sa raison lui disait de nier, mais son cœur lui disait de croire. N'étais-ce pas une preuve d'amour, en effet, que de croire sans demander de preuves ou de raisons, simplement parce que c'était lui qui le disait ? Assurément, ne pas croire, c'était être contre lui, l'insulter et le rabaisser; et qu'avait-elle à perdre en le croyant ? Elle jeta ses doutes comme on jette de vieux souliers à la poubelle, et se retourna vers Damien.

- D'accord, dit-elle avec assurance, je te crois. Mon coeur doit être plus fort que ma raison, faible puissance qui m'a déjà beaucoup trompé et qui ne comprendra jamais la moitié de ce qui m'entoure.
- Ne crains rien, ta raison sera bientôt réconciliée avec ton coeur.

Les deux s'embrassèrent tendrement, puis Damien continua :

- Je dois partir dans six mois. D'ici là, tâchons de profiter de notre vie ici.
- Tu m'abandonnes ! s'écria Vanessa en joignant les mains.
- Non, non, je partirai en premier, puis je demanderai au docteur de te faire venir dans l'avenir toi aussi.

Damien expliqua ensuite à Vanessa comment il avait rencontré un homme ayant inventé une machine à voyager dans le temps, et comment celui-ci l'avait envoyé en 1450 afin de changer l'avenir.

- Si tu fais exactement ce que je te dirai, continua-t-il, le docteur devrait pouvoir te ramener en 20** .
- Devrait ? dit Vanessa avec inquiétude.
- Je ne suis pas le docteur, répondit Damien, mais je ne vois pas pourquoi il ne pourrait pas t'amener en 20**, si quelques instants plus tôt, il l'a fait pour moi.
- Oh, Damien ! s'écria-t-elle. Je mourrai, si tu pars et je reste ici. Je pouvais vivre d'attente et d'espoir à Venise, sachant que tu étais seulement de l'autre côté de la mer, dans des pays qui n'étaient pas si lointains, mais si tu es dans un autre monde, en 20**, comment puis-je espérer ? Tu vivras donc 500 ans plus tard ? Comment pourrons-nous jamais nous revoir ?
- Tu n'auras pas à attendre 500 ans, dit Damien en riant. Le docteur te fera venir en 20** dès que je lui aurai dit que tu existes, et que nous devons vivre ensemble.
- Et si ça ne marche pas ?
- Ne crains rien, ça marchera, dit Damien.

À partir de cet instant, les deux vécurent en amoureux parmi les merveilles de Constantinople, repoussant bien loin dans le fond de leur âme la petite incertitude sur le départ pour 20**. Quand on aime, rien n'est plus facile que de tout oublier pour ne s'occuper que de son amoureux; c'est une qualité essentielle de l'amour. Ils vivaient la moitié de la journée au lit, l'autre à manger ou à aller au spectacle. Car il ne manquait pas de spectacles à Constantinople, en 1451. Damien, qui comme tout le monde avait un penchant inné pour la paresse et le plaisir, se laissa entièrement absorber par ces deux activités essentielles. Il profitait de tout, des plats, des parfums, et même des tissus, que Vanessa aidait à lui faire apprécier.

- Tu dis que nous ne pouvons rien apporter de matériel ? dit-elle un jour à Damien. Comme c'est dommage, j'aurais tant aimé amener avec moi quelques draps en satin.

Sans qu'ils s'en aperçoivent, le temps passa, et il passa assez vite, comme chaque fois qu'on s'amuse et que soudain arrive la fin de nos amusements. Damien se demandait si l'avenir qu'il avait connu avait disparu, ou s'il continuait, en quelque sorte poussé par son élan, sans s'inquiéter du passé qui avait changé et qui n'existait plus; comme un second avenir parallèle au nouveau, aussi réel que l'autre, et destiné à ne jamais connaître le monde que Damien avait fait naître. Il se demandait aussi dans quel avenir, si l'ancien existait encore, il allait se retrouver. Quel docteur allait le faire revenir ? le docteur qu'il avait connu, ou un docteur qui le verrait pour la première fois ?

La science, comme toujours, ne lève le voile sur le monde que pour découvrir de nouveaux mystères, encore plus nombreux et encore plus difficiles à expliquer. Peut-être saurons-nous un jour si notre univers, notre passé et notre avenir sont vraiment uniques, ou s'ils ne sont qu'une partie d'un énorme magma de temps et de matière, dont nous ne connaissons presque rien.

L'été de 1451 était donc arrivé et Damien s'aperçut un matin que le départ était pour bientôt. Était-ce le passé ou l'avenir qui était un rêve ? Avait-il rêvé du passé dans l'avenir, ou de l'avenir dans le passé ? Le passé, d'ailleurs, était devenu pour lui le présent. Mais il n'avait jamais oublié le docteur, et il devait revenir, ne serait-ce que pour lui. Cependant, sans la possibilité d'amener Vanessa en 20**, il n'est pas certain, de l'amitié ou de l'amour, lequel l'aurait emporté. Car c'était bien l'amitié, plus que le devoir, qui l'obligeait à revenir. Si ce n'eut été que le devoir, et qu'il eut le moindre doute de pouvoir amener Vanessa en 20**, il n'eut pas hésité à rester en 1451. Seuls les héros de théâtre hésitent entre le devoir et l'amour.

Il y avait dans la grande salle du palais, sur le manteau de l'énorme cheminée, deux vases de Chine achetés un siècle plus tôt à Pékin, peut-être rapportés par Marco Polo lui-même. Au milieu de ces deux vases, il y avait une horloge, la seule horloge dans toute la ville de Constantinople. C'était une lourde et assez laide machine, mais en comparant l'heure, au fil des jours, avec le coucher du soleil, Damien avait pu s'assurer qu'elle était relativement précise. Il était en effet important de savoir l'heure, car il voulait se trouver dans l'église Sainte-Sophie à un moment précis, et non y être des heures plus tôt, et risquer qu'on remarque son absence et qu'on parte à sa recherche. Cela dit, il avait quand même décidé de se rendre à Sainte-Sophie un peu à l'avance, pour courir le moins de risques possibles, le jour du départ.

Ce jour arriva. C'était la nuit, il venait de vérifier l'heure sur l'horloge, comme pour consulter un oracle ou déposer sa confiance dans un talisman, et il était ensuite retourné dans sa chambre.

- Il est trois heures du matin, il faut partir, dit-il à Vanessa, qui était debout, devant une grande fenêtre qui donnait sur la ville, et qui s'était retournée, après avoir regardé la nuit.
- Je suis prête, dit-elle toute tremblante.
- Évitions d'être aperçu, dit-il, sinon on pourrait vouloir nous suivre.

Ils sortirent en silence de leur chambre, glissèrent comme des ombres dans le sombre corridor au plancher de marbre, puis descendirent les marches aussi légèrement que des oiseaux. Damien savait parfaitement où se tenaient les gardes, et lesquels passaient la nuit à dormir. Il dirigea Vanessa jusqu'à une petite porte, d'où ils purent sortir sans se faire remarquer. Une fois dans la rue, ils faillirent se faire voir par une sentinelle, sans doute un jeune soldat plein de zèle, qui surveillait les abords du mur au lieu de jouer aux cartes. Mais ils ne furent pas aperçus. Le sauveur de l'empire byzantin put ainsi s'éloigner en cachette du palais de l'empereur.

S'il souhaitait partir ainsi, et non de façon spectaculaire devant une foule de courtisans et l'empereur, c'est que justement il préférait que personne ne sache de façon certaine, maintenant que sa tâche était accomplie et qu'il devait partir, qu'il venait de l'avenir; il ne souhaitait pas, en effet, que l'Histoire rapporte la venue d'un homme extraordinaire. Il voulait demeurer anonyme, et que le nouvel avenir ne soit pas basé sur un dieu ou une légende, mais sur la volonté fraternelle et courageuse de quelques hommes qui avaient décidé de vivre libres.

Ils longeaient les murs, Damien devant, tenant la main de Vanessa, et s'arrêtaient parfois pour écouter dans le silence. Ils réussirent ainsi à se rendre jusqu'à Sainte-Sophie, toujours protégés par les ténèbres et marchant à pas de loup. À cette époque sans électricité, il faisait aussi sombre dans les villes la nuit qu'au milieu d'une forêt, sauf quand la pleine lune jouait au réverbère. Mais cette nuit-là, la lune n'était qu'un croissant fragile, voilé par de lourds nuages. Damien s'était procuré une copie de la clé permettant d'ouvrir une des petites portes sur un des côtés de l'église. Ils entrèrent.

Dans les absidioles, de petits lampions projetaient leur faible lumière; Damien en saisit un et alluma deux cierges. Tenant chacun un cierge, Vanessa et Damien marchaient lentement dans l'église; on n'entendait que l'écho feutré de leurs pas et le vol à peine perceptible des chauves-souris, qui entraient par des fentes au plafond, très haut au-dessus de nos deux héros, puis ressortaient rapidement.

- Voici le centre de la nef, dit enfin Damien. C'est d'ici que nous irons dans l'avenir. Il est encore trop tôt, asseyons-nous pour attendre.

Ils s'assirent en petit bonhomme, en face l'un de l'autre, à la lueur des cierges qu'ils avaient déposés sur le sol. Le temps passa, et soudain une cloche lointaine se mit à compter les heures. Aussitôt Damien se releva

d'un bond et se tint exactement au centre de la grande nef, avec une expression de peur et d'appréhension. Vanessa s'était aussi relevée, et se tenait toute proche de Damien.

- Damien, s'écria-t-elle, amène-moi avec toi ! J'ai peur de ne plus jamais te revoir.

- Non, attends ! cria presque Damien, comme s'il était déjà dans un autre monde, il faut y aller chacun son tour.

- Je ne veux pas attendre ! s'écria-t-elle avant de se jeter sur lui et de le serrer dans ses bras.

Aussitôt, les deux disparurent, comme s'ils n'avaient jamais existé.

En 20**, au milieu d'un laboratoire encombré de machines, de bouteilles et d'objets les plus divers, mais au milieu duquel on avait aménagé un espace, un couple apparut subitement, là où auparavant il n'y avait personne. Damien et Vanessa roulèrent immédiatement par terre, comme épuisés par une immense fatigue. Le docteur Y était là, et il s'approcha aussitôt. Il tâta le pouls aux deux héros du passé, qui étaient sans connaissance, puis se dit à lui-même :

« Dieu soit béni, ils vivent tous les deux. Mais qui peut bien être cette jeune fille ? »

Il étendit une couverture sur leurs corps nus, puis monta l'escalier et alla trouver Vadrouillès, qui était assis dans la cuisine.

- Madame Vadrouillès, lui dit-il, auriez-vous la bonté de me passer des vêtements.

- Des vêtements, à moi ? demanda la servante avec surprise.

- Ma foi, c'est vrai, répondit le docteur, j'avais oublié que vous êtes plutôt courte et dodue. Non, non, ça n'ira pas. Cette jeune fille est plutôt mince.

- De quelle jeune fille parlez-vous, docteur ? demanda la servante.

- Je n'en sais rien encore, mais je le saurai bientôt.

Il sortit de la cuisine et, pendant que la servante hochait la tête, en voulant dire « le pauvre homme ne sait plus ce qu'il dit », il s'en alla tranquillement dans la chambre de Damien, d'où il tira d'un tiroir des vêtements pour lui et pour la jeune inconnue.

- Il faudra bien que cela fasse pour l'instant, dit-il tout haut.

Il redescendit ensuite au laboratoire. Après un certain temps, que le docteur passa à les observer, assis sur une chaise en bois d'un style un peu démodé, les deux voyageurs du temps finirent par se réveiller.

- Tenez, mettez cela mes enfants, leur dit le docteur en leur tendant les vêtements qu'il avait emportés.

Mais Damien, voyant Vanessa à côté de lui, la saisit aussitôt et lui dit avec inquiétude :

- Tu n'as rien ? Je t'avais pourtant dit d'attendre.

- Oh, mon amour ! s'écria Vanessa, je vais parfaitement bien. Je ne pouvais pas attendre, et je vois que tu disais la vérité.

Ils s'embrassèrent en silence pendant de longues minutes, devant le docteur attendri. Son protégé n'avait donc pas seulement changé l'avenir de l'Europe, en s'aventurant dans le passé, mais il en rapportait aussi une femme.

- Je vois que vous allez tous les deux très bien, leur dit-il enfin. Allez, commencez par vous habiller, et vous me raconterez tout ensuite.

Vanessa et Damien rirent un peu et consentirent à mettre les vêtements.

- Si vous saviez tout ce que j'ai vu, dit-il au docteur une fois habillé.

- Ma foi, plus que je ne pourrais jamais imaginer, je m'en doute bien.

- Que les livres d'Histoire sont faibles et imprécis; ils choisissent un grain de sable, et le nomme une plage.

- C'est comme les nouvelles à la télé, mon petit Damien.

Pendant ce temps, Vanessa regardait avec curiosité tous ces objets qu'elle n'avait jamais vus. Elle était charmée par leur nouveauté, mais il y en avait tant que leur nombre lui faisait presque peur.

- A-t-on vraiment inventé et fabriqué tant de choses nouvelles ? dit-elle à Damien et au docteur. Je serai perdue dans ce monde étrange où je ne reconnais rien.

- Non, dit le docteur, tout ce qui compte est encore là; seul le décor a changé. Vous vous y habituerez facilement. D'ailleurs, vous n'êtes pas seule, vous avez votre ami.

- Vous voulez dire son mari, dit Damien

- Ma foi, dit le docteur, c'est encore mieux. Ah, ah, quelle surprise j'ai eu tout à l'heure quand je t'ai vu avec elle, continua-t-il. J'ai cru un instant m'être trompé et avoir fait venir les mauvaises personnes. Car je n'ai fait qu'obéir aux indications envoyées dans un nouvel avenir par mon précédent moi-même. Je te connais, Damien, mais c'est la première fois que je te vois.
- Me voilà donc bel et bien dans un nouvel avenir, se dit tout haut Damien avec un air abasourdi.
- Oui, ce monde sera un peu nouveau pour toi aussi, Damien. Il fallait s'y attendre. En brassant des milliers d'hommes, comme tu as dû le faire, qui sans toi auraient vécu différemment, c'est tout un monde qui a changé. Mais en même temps, c'est presque rien, car le reste de l'univers, lui, n'a pas changé du tout. Pour lui, ce que tu as fait n'a eu absolument aucune importance.
- Je suis donc ici et dans un autre avenir en même temps, demanda Damien ?
- Non, il n'y a pas d'avenir parallèle, répondit le docteur. Quand tu as été envoyé dans le passé, l'ancien avenir a immédiatement disparu, et un nouvel avenir a commencé avec toi.
- Comment, le docteur que j'ai connu a disparu ?
- Oui, il a disparu en t'envoyant dans le passé.
- Il le savait ? Il s'est donc sacrifié pour réaliser son rêve et redonner à la Grèce ce qu'elle avait perdu ?
- Oui, il savait qu'il allait disparaître. Évidemment, il n'a pas voulu te le dire.
- Mais alors il ne pouvait pas me faire revenir. Comment avez-vous su que vous deviez me faire revenir du passé ?
- Avant de t'envoyer en 1450, il a envoyé en Écosse un message pour sa famille. Il a envoyé le message un peu avant 1450, pour être certain qu'il ne disparaisse pas avec l'ancien avenir.
- Mais envoyer de la matière non vivante est impossible.
- Ce fut très simple : le message était tatoué sur le dos d'un lapin. C'est la peau du lapin que mes aïeux se sont passés de génération en génération, et que j'ai reçu moi-même. Voilà comment j'ai appris ton existence, et quelques détails sur la machine à voyager dans le temps. Car je suis le docteur, moi aussi, ajouta-t-il en riant, et j'ai aussi fabriqué une machine à voyager dans le temps. Mais tu n'étais pas là pour m'aider.
- Je n'étais pas là ? répéta Damien.
- Non, évidemment. L'avenir que tu connaissais a cessé d'exister.
- Mais je n'existe donc pas non plus dans le nouvel avenir.
- Puisque tu existais déjà dans le passé, tu n'es pas né dans l'avenir, je veux dire dans le nouvel avenir. Tout cela est bien compliqué, je l'admets, continua le docteur en riant, et d'ailleurs, je ne suis sûr de rien, quel homme peut prétendre connaître le passé, l'avenir, et le fonctionnement de l'univers. Mais tu es là maintenant, c'est tout ce qui compte.
- Il n'y a donc pas deux Damien, dit Vanessa.

- Non, répondit le docteur, votre Damien est encore unique.
- Du moins vous le croyez, ajouta Damien avec un drôle d'air, et tous les trois éclatèrent de rire.

Les trois s'installèrent ensuite au salon du rez-de-chaussée et discutèrent de ce qui leur était arrivé.

- J'ai même reçu la visite d'un Turc, dit le docteur, qui lui aussi avait reçu un message passé de génération en génération. Pour me débarrasser de lui et sauver ma vie, je lui ai dit que je venais de t'envoyer dans le passé. En fait, je ne t'avais jamais vu, et le Turc, qui ne s'y connaissait pas en temps, a cru ce que je lui ai dit.
- C'est dommage que le docteur ait disparu. Je l'aimais beaucoup.
- Mais je suis là, moi, dit le docteur en souriant. Et je suis le même docteur, sans être tout à fait le même homme.
- Oui, c'est vrai. Puisque vous êtes aussi le docteur Y, je vais cesser d'être triste. Je n'ai pas perdu le docteur Y, il est là devant moi.
- Et d'ailleurs, continua Damien en se retournant vers Vanessa, j'ai rapporté du passé quelque chose d'important. Si j'ai changé le passé, le passé aussi m'a changé. Oui, j'y ai gagné quelque chose.
- Et moi aussi, dit Vanessa en posant un baiser sur la joue de Damien. Peu importe en quelle année je suis, pourvu que je sois avec toi.
- Nous serons le couple le plus extraordinaire de 20**, et de tous les temps; mais il faut garder le secret.
- Évidemment, je ne veux pas aller en prison, dit Vanessa.
- Et on met des gens en prison pour bien moins, interrompis le docteur. C'est pour cela que moi aussi, je vis dans le secret. Qui sait quelles intrigues et quel réseau de malheurs s'abattraient sur moi si on savait que j'ai une pareille machine chez moi.
- Nous devons tous vivre dans le secret, lui dit Damien. La sagesse française ne dit-elle pas : vivons heureux, vivons caché ?
- Exactement, dit le docteur, la vanité n'a jamais fait de bonheur bien durable.
- Je devrai apprendre bien des choses, dit Vanessa.
- Et moi aussi, dit Damien. Mais docteur, dites-moi d'abord si l'Anatolie est turque ou grecque.

Le docteur ne répondit pas aussitôt. Il eut un visage sombre. Vanessa, autant que Damien, attendaient avec appréhension sa réponse. Puis soudain le docteur se mit à rire.

- Ah, ah, je vous taquinais. L'Anatolie est grecque !

- Ah, docteur ! j'en suis heureux pour la Grèce, lui dit Damien, mais surtout pour vous, car vous êtes certainement encore un grand amoureux de la Grèce. J'ai donc réussi.

- Tout à fait, Damien, répondit le docteur; et je crois avoir d'autres missions pour toi.

- Oh, pas maintenant, répondit Damien en riant. Laissez-moi profiter un peu de mon mariage.

- Évidemment. Ha ! ha ! Et il faut bien que tu connaisses ce monde que tu as changé, avant de le changer encore.

- Nous verrons bien si je repartirai dans le passé, docteur. Mais pour l'instant, donnez-moi donc un livre d'Histoire; il faut que je m'instruise !

Fin